



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Retraite Spirituelle Pour Un Jour De Chaque Mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

Retraite Spirituelle, Pour un jour de chaque mois.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-53734](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-53734)



RETRAITE SPIRITUELLE,

Pour un jour de chaque mois.

CHAPITRE PREMIER.

De la Retraite spirituelle.

DE toutes les Pratiques de piété, la Retraite spirituelle est une des plus propres pour convertir une ame, & peut-être la seule dont on ne se sert jamais inutilement.

Il est aisé de n'être que foiblement touché des plus terribles veritez de nôtre Religion, lorsque tout contribuë, ou à dissiper l'esprit, ou à corrompre le cœur : mais lorsque éloigné du tumulte, & de l'embarras des affaires du

Tome I.

A

monde , on confidere à loisir ces grandes veritez qu'on n'avoit jamais bien penetrées , & qui paroissent dans un nouveau jour , lorsqu'on les medite avec application , & que tout sert à nous en découvrir le vrai sens , & toutes les suites ; peuvent-elles ne faire qu'une mediocre impression , dans un temps où la grace est plus abondante , l'esprit moins distrait & plus tranquille , & le cœur mieux disposé que jamais ?

La conversion miraculeuse de tant de pecheurs , l'établissement , ou la reformation de tant de Communautéz Religieuses , la ferveur de tant de Chrêtiens auparavant lâches , & tiedes dans le service de Dieu , prouvent d'une maniere bien convaincante , & bien sensible , qu'il est d'une extrême utilité de méditer par ordre dans la solitude les veritez capitales de la Religion.

C'est à ces exercices de pieté que saint François Xavier , S. Charles Borromée , sainte Thêrese , S. François de Sales , & presque tous les Saints de ces derniers siècles , ont reconnu qu'ils doivent leur conversion , & leur avancement dans la vertu ; C'est à leur exemple , que toutes les personnes qui veulent travailler

serieusement à l'affaire importante de leur salut, & que toutes les Communautés un peu régulières, se font aujourd'hui une loy indispensable d'y consacrer tous les ans au moins huit ou dix jours.

On a beau se flatter, il est bien difficile de se défendre des mauvais desirs au milieu d'un monde où tout conspire à les faire naître. Il est bien difficile de vivre long-temps au milieu d'un monde si corrompu, de respirer un air si contagieux, sans se sentir de la contagion. La plus grande ferveur se ralentit avec le temps; la vertu la plus constante a besoin de reprendre de temps en temps de nouvelles forces: il faut donc nécessairement s'éloigner de la foule; il faut du moins se retirer quelquefois dans la solitude, si l'on veut respirer un air plus pur.

Comme c'est toujours par une trop grande dissipation d'esprit, par le commerce qu'on a avec les hommes que la ferveur se ralentit, & que la vertu devient languissante, on ne peut remédier à cet affoiblissement & à cette langueur, que par la retraite & par le recueillement.

Le saint Esprit n'est descendu visiblement que dans le Desert , ou pendant la Retraite des Apôtres dans le Cenacle. On peut dire que Jesus-Christ ne s'est retiré si souvent tout seul sur la Montagne pour prier , que pour nous apprendre par son exemple la nécessité qu'il y a de se retirer de temps en temps dans la solitude ; & ce fut dans la solitude qu'il fit sentir à trois de ses Apôtres un avant-goût des delices du Ciel , & qu'il les combla des plus grandes faveurs.

Saint Bernard avouë , qu'il ne put jamais bien entendre la voix de Dieu tandis qu'il fut au milieu des compagnies , & occupé des choses exterieures ; mais que du moment que revenu à lui-même il eut tout quitté pour rentrer dans la solitude , il se vit en état de converser familièrement avec Dieu ; il put dire avec confiance : Parlez , Seigneur , car vôtre serviteur vous écoute ; parlez , car je suis prêt de vous obéir.

Peut-on raisonnablement refuser de se servir d'un moien si avantageux , si aisé , & dont on a un si grand besoin ?

On convient aisément de l'utilité , de la nécessité même de la Retraite ; il y a peu de gens qui ne soient bien aises de la

faire : toute la difficulté consiste à trouver le temps , & c'est l'excuse la plus ordinaire de ceux qui ne la font pas. Mais recevra-t-on bien cette excuse ? Ce sont , dit on , les affaires qui occupent , qui absorbent tout nôtre temps ; est-ce que l'affaire de nôtre salut n'est pas une affaire ? En aurons-nous jamais une qui nous touche de plus près , & qui nous soit de plus grande consequence ? Helas ! nous n'avons proprement que cette seule affaire , toute la vie ne nous est donnée que pour y travailler ; Dieu n'a pas jugé que pour y réüssir il y fallût donner moins de temps ; & s'il faut trouver huit ou dix jours dans un an , pour ne vacquer qu'à cette affaire unique , on n'a pas le temps. Si nous sommes malades , le soin de nôtre santé nous fait quitter tout autre soin ; qu'on soit en danger de perdre un procès ou un héritage ; qu'il survienne à un ami , à un parent une affaire fâcheuse , on s'interdit durant les mois entiers toute autre affaire , & l'on ne pense qu'à celle-là ; alors , dira-t-on , c'est une nécessité ; & n'en est-ce pas une aussi pressante de sortir de l'état du peché , que de relever d'une maladie ? N'est-il pas aussi neces-

faire de ne pas perdre le Ciel , que de conserver un heritage ? Quelle affaire nous interesse plus que le salut de nôtre ame ; & quoy de plus important que de prendre des mesures certaines de faire une sainte mort ? Quoy de plus pressant que de se tirer du peril évident où l'on est d'être damné ?

On espere d'emploier à l'affaire du salut le premier loisir que les affaires donneront. Helas ! si nous ne prenons du loisir , les affaires ne nous en donneront jamais. En avons-nous beaucoup trouvé depuis que nous en cherchons ? Aïons un peu moins d'indifference pour nôtre salut ; regardons seulement l'affaire de nôtre salut , comme une affaire , & nous n'aurons pas de la peine à trouver huit ou dix jours pour ne vacquer qu'à cette grande affaire , qui seule est proprement nôtre affaire , & qui est l'affaire de l'éternité.

Il est surprenant que les personnes les plus innocentes , c'est-à-dire celles qui en ont le moins de besoin , ne croient pas pouvoir se passer de Retraite. Les hommes apostoliques , qui ne vont dans le monde que pour le sanctifier , craignent d'en être pervertis eux-mêmes.

Ces ames pures, qui ne perdent jamais la présence de Dieu, reconnoissent cependant qu'elles se dissipent dans les plus saints exercices de leur zele. Ces heros du christianisme interrompent leurs plus saints travaux pour se recueillir de temps en temps dans la solitude; & ils ne pensent pas pouvoir se défendre du mauvais air du monde, qu'en venant prendre dans la Retraite de nouvelles forces, & de nouveaux preservatifs.

Les Religieux les plus reglez, & dont la vie est une Retraite perpetuelle, ne se trouvent pas encore assez retirez; & des personnes qui n'oseroient se flater de mener une vie aussi pure, aussi innocente, & qui n'ont pas, à beaucoup près, un aussi grand fonds de vertu, des personnes agitées de flots continuels, exposées à tout moment aux plus grands dangers, des gens qui vivent dans une dissipation d'esprit continuelle au milieu d'un monde si corrompu, des gens qui avoient eux-mêmes qu'il est bien difficile de ne se pas damner dans le monde, ces gens-là croiront que huit ou dix jours de Retraite ne leur conviennent pas? qu'il n'y a que ceux qui

font profession de pieté , c'est-à-dire ceux qui en ont moins de besoin qui doivent vacquer à ce salutaire exercice , que c'est pour eux une chose impraticable , la plûpart sous ce faux prétexte qu'ils n'ont pas le temps : des gens lassez d'oïiveté , qui passent à de vains amusemens la plus grande partie de leur vie , n'ont pas ce temps ? Avoüions-le de bonne foi , c'est la volonté qui leur manque , & non pas le temps.

Ce grand chemin où la semence mystérieuse de la parole de Dieu est d'abord foulée aux pieds , & enlevée par les oiseaux du Ciel , est l'image d'un homme engagé dans l'embarras du monde ; or puisqu'on ne peut se sauver que par le bon usage de la grace , & que ce grain celeste ne peut pas même germer dans un cœur où tout entre , & passe indifféremment , il est visible que c'est une espece de nécessité de faire de temps en temps quelque Retraite , & de venir chercher dans la solitude ce repos , cette tranquillité , ce silence si nécessaire à une ame qui veut écouter la voix de Dieu , & qui veut travailler efficacement à son salut.

Mais que dira-t-on dans le monde , si

P'on s'apperçoit que je me fois retiré pour quelques jours dans la solitude, afin de vacquer uniquement à l'affaire de mon salut ? à combien de railleries ne ferai-je pas exposé ?

Eh, mon Dieu ! jusques à quand une crainte si vaine, & si peu raisonnable rendra-t-elle inutiles les plus beaux sentimens, & les plus grandes graces ? jusques à quand je ne scay quel phantôme de respect humain, fera-t-il échoüer les plus belles résolutions, & la sagesse même la plus chrétienne ?

Que dira-t-on, si je consacre huit ou dix jours à l'affaire de mon salut ? On dira que vous voulez vous sauver, & que vous en prenez les moïens ; on dira que vous croïez les veritez de vôtre Religion, & que vous voulez conformer vos mœurs à vôtre créance. Les personnes sages vous en loueront, plusieurs suivront vôtre exemple ; & s'il y a des gens qui semblent trouver à redire à une conduite si chrétienne, ce seront quelques libertins qui font profession de ne rien croire, ou du moins de ne rien faire de ce qu'ils croient : gens qui doivent un jour confesser, en présence de tout l'Univers, qu'ils ont été insensez de

cenfurer vôtre conduite & la réformation de vos mœurs ; gens peu raisonnables , & peu chrétiens , dont il importe peu d'avoir les fuffrages , dont les raileries vous font honneur , & peuvent paffer pour de véritables loiianges ; faut-il fe mettre beaucoup en peine du fentiment de telles gens ? Car quel eft l'homme fi peu raisonnable qui puiſſe trouver étrange , que vous conſacriez quelques jours chaque année à l'affaire de l'éternité ? quoy de plus judicieux que de craindre d'être furpris par la mort , au milieu des perils dont vôtre vie eft comme affiégée ?

Helas ! on n'a pas honte de paffer les journées entières au jeu , à des afſemblées d'oifiveté , à de vains amusemens dont on doit fe repentir , & dont peut-être on fe repent déjà : & l'on n'aura pas le courage d'emploier quelques jours à une affaire à laquelle on fera un jour au deſefpoir de n'avoir pas employé toute ſa vie.

CHAPITRE II.

Combien il est important de faire un jour de Retraite chaque mois.

ON convient aisément que la Retraite spirituelle est un moïen tres-propre pour mener une vie réglée , & pour faire son salut : mais il n'est pas si aisé de persuader à tout le monde qu'on peut trouver , si l'on veut , le loisir de la faire. Huit jours paroissent trop longs à bien des gens ; & il est vray que plusieurs personnes ne sçauroient y mettre tout ce temps.

Mais enfin , que l'embarras des affaires , que le soin d'une famille , que le peu de santé , que les emplois , & l'état où l'on est , servent à quelques-uns de raison ou de prétexte pour se dispenser d'une Retraite de huit jours ; qui pourra raisonnablement se dispenser de faire au moins chaque mois un jour de Retraite , ce jour étant à nôtre choix ?

On nous demande un jour chaque mois pour vacquer à la plus importante de toutes les affaires de la vie , à laquelle , préféablement à toute autre , nous de-

vons sans cesse travailler, & du bon ou du mauvais succès de laquelle dépend un bonheur, ou un malheur éternel.

On demande un jour de Retraite chaque mois, c'est-à-dire, qu'après avoir employé tout un mois aux affaires d'autrui, nous donnions un jour entier à nôtre unique affaire; c'est-à-dire, qu'après avoir travaillé tous les jours du mois pour le temps, nous travaillions au moins tout un jour pour l'éternité.

Il n'est personne qui ne donnât plus d'un jour chaque mois pour rendre service à un ami. Hélas ! on en perd tant au jeu, à de vains plaisirs, à de frivoles amusemens, à des bagatelles: on en demande un pour travailler sérieusement au salut; peut-on le refuser & avoir quelque zèle pour son ame? Si l'on prend la peine de lire dans les Chapitres suivans de quelle maniere se fait ce jour de Retraite, la chose paroîtra si aisée, qu'on sera forcé de convenir qu'on ne scauroit raisonnablement s'en dispenser.

De quelle industrie les Marchands ne se servent-ils pas pour s'enrichir? Quelle attention à leurs intérêts, rien n'échappe à leur vigilance; avec quelle application, avec quelle exactitude examinent-

ils de temps en temps l'état de leurs affaires, la perte ou le gain qu'ils ont fait ? Comme eux, prenons au moins un jour pour examiner à loisir en quel état est nôtre conscience, & quel progrès nous avons fait dans la vertu.

Il n'est pas difficile de comprendre combien une Pratique si chrétienne doit être utile à toutes sortes de personnes, & combien elle est efficace, soit pour retirer les pecheurs de leurs égaremens, & les ramener à Dieu, soit pour affermir les justes, & les élever à la plus haute perfection du christianisme.

Outre que les méditations qu'on fait sont toutes sur les plus importantes vérités de la Religion, il est bien difficile qu'une personne qui interrompt chaque mois les plus sérieuses occupations, qui se soustrait du moins tout un jour du commerce des hommes pour ne vacquer qu'à ce qui regarde son salut, il est bien difficile qu'elle ne réussisse dans cette affaire; & ce Dieu qui sans se rebuter cherche si long-temps ceux qui s'éloignent le plus de lui, ce Dieu qui ne cesse de parler à ceux que le tumulte des affaires du monde rend sourds à sa voix, s'éloignera-t-il de ceux qui vien-

nent si souvent le chercher jusques dans la solitude ? & ne se fera-t-il entendre qu'à demi à ceux qui s'éloignent de tout pour l'écouter ?

Ce n'est pas icy précisément un devoir de nôtre état qui nous oblige à faire ce jour de Retraite ; ce n'est point une coutume qui nous y engage , ni je ne sçay quel éclat inséparable des autres exercices de pieté qui nous attire ; ce n'est proprement que le desir sincere de travailler sérieusement à nôtre salut qui nous y porte : & un desir sincere en matiere de salut peut-il n'être pas efficace ? Peut-il n'être que médiocrement avantageux ? Il n'est pas possible , ce semble , de vivre dans le dérèglement , quand on a soin de prendre chaque mois un jour pour régler sa vie ; & on n'est gueres en état d'être surpris par la mort , quand on se prépare si constamment à bien mourir.

Mais ce qui fait voir d'une maniere encore plus sensible combien cette Retraite est importante , c'est la necessité que nous avons tous de faire souvent de sérieuses réflexions sur les grandes veritez de la foi.

La raison pourquoy il y a si peu de gens solidement vertueux , quoyque la

Religion Chrétienne que nous professons nous oblige à une vertu si parfaite, c'est que nous réfléchissons peu sur les grandes veritez de nôtre Religion ; on se contente de soumettre les lumieres de la raison aux veritez de la foi, on se contente de croire ; car enfin, il est rare de trouver beaucoup d'infidelles dans le sein de l'Eglise : mais je ne sçay, s'il est moins rare de trouver beaucoup de Chrétiens, qui fassent de sérieuses réflexions sur ce qu'ils croient. Les objets créés nous occupent, & nous dissipent, le tumulte nous distrait, on n'a qu'une foi sèche & mal nourrie, une foi languissante & sans mouvement.

De là vient que ce que nous croions de la fin dernière de l'homme, du petit nombre des élus, des peines de l'Enfer, des rigueurs infinies de la malheureuse éternité, ne fait que tres-peu d'impression sur l'esprit, & encore moins sur le cœur ; & l'on peut dire que le manque de réflexions est aujourd'huy, comme il le fut toujours, la cause la plus ordinaire de nos rechutes, & de tous nos desordres ; les personnes les moins irrégulieres ont sujet d'attribuer à ce manque de réflexions le peu de progrès qu'elles font dans la vertu.

Comme l'on ne devient sçavant qu'en réfléchissant beaucoup sur ce qu'on étudie, aussi ne devient-on vertueux qu'en réfléchissant beaucoup sur ce qu'on croit. Les grandes conversions sont ordinairement le fruit de quelque réflexion sérieuse; & sans elle, les plus terribles veritez de nôtre Religion, les accidens qui frappent davantage, les graces même les plus sensibles sont sans effet.

Qu'un homme considere avec attention la vanité de tout ce qui plaît, de tout ce qui enchante le plus dans le monde; qu'il considere de sens froid l'inutilité de la plûpart de nos soins, le vuide des plaisirs, & le néant de tout ce qu'on appelle grandeur mondaine; qu'il pense avec application à ce qu'il pensera à l'heure de la mort; qu'il considere avec quelle rapidité, tout ce qui nous flate à present, disparoîtra alors; qu'il envisage le pitoïable état d'une ame qui va paroître devant Dieu sans avoir presque jamais rien fait pour luy plaire, qu'il se représente son corps dans le tombeau livré aux vers; qu'un homme considere sérieusement ce qu'il croit de l'Enfer, du Jugement, de l'Eternité, qu'il en pénétre les rigueurs, qu'il en prévoie

toutes les conséquences ; peut-il ne se pas rendre à la grace , laquelle profite toujours de ces heureux momens ?

Ce sont ces réflexions qui ont peuplé les Deserts , & qui remplissent encore tous les jours les Maisons Religieuses , & que les justes perseverent dans le bien. C'est par elles que les pecheurs reviennent de leurs égaremens. C'est par-là qu'on a trouvé le secret de reformer les mœurs des hommes , d'entretenir la ferveur dans les Societez Religieuses , d'empêcher les plus grands desordres , en un mot de faire des Saints. Et voilà justement ce que l'on se propose par ce jour de Retraite ; c'est-à-dire , de faire de serieuses réflexions sur les plus importantes veritez de la foi.

Tout ce jour se passe à réfléchir sur nôtre conduite , & sur nôtre créance ; c'est proprement un jour de réflexion : d'où il est aisé de juger combien une Pratique si chrétienne & si nécessaire doit être utile , & combien il importe de s'en acquitter parfaitement.

Il est vray que dans la Retraite de huit jours , on se propose la même fin ; mais outre que la longueur du temps sert de faux pretexte , ou pour s'en dis-

penſer tout-à fait , ou pour ne paſſer que légèrement ſur les veritez les plus importantes ; ces réflexions ne ſe font qu'une fois l'année : icy ce n'eſt qu'un jour qui revient chaque mois.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'une Pratique ſi chrétienne eſt en uſage ; elle a été familiere aux plus grands Saints de tous les ſiecles. Quoyque la vie des premiers Fideles fût une Retraite continueſſe , ils avoient cette pieuſe coûtume de ſe diſpoſer à la ſolennité de toutes les grandes Fêtes de l'Egliſe par l'exercice d'un plus grand recueillement. C'eſt à cette Pratique de pieté que les anciens Maîtres de la vie ſpirituelle renvoient les ames tiedes , & les Religieux imparfaits.

On peut dire , que c'eſt proprement Jeſus-Chriſt qui nous a donné le premier l'exemple de ces courtes & frequentes Retraites , ſe déroband ſi ſouvent à la foule qui le ſuivoit , & même à ſes propres Diſciples , pour ſe retirer ſeul ſur la Montagne , ou dans quelque Deſert , & le fruit qu'on tire de cet exercice de pieté , fait voir combien il luy eſt agreable.

Il n'eſt pas neceſſaire de chercher la

solitude hors de chez soi , on peut même faire cette Retraite sans beaucoup interrompre ses affaires , & sans se dispenser des devoirs de son état.

Il y a plusieurs Dimanches , & quelques jours de Fête dans chaque mois ; qu'on choisisse de tous les jours du mois celui où l'on a moins à faire. Il ne s'agit que de se soustraire pour un jour seulement de quelque partie de plaisir , de quelque visite peu nécessaire , & de semblables occupations moins sérieuses pour penser plus à loisir à Dieu , & à l'Éternité ; & qui seroit assez ennemi de soi-même pour refuser un jour dans un mois à ces importantes considerations.

On ne vous demande qu'un jour ; le salut vaut bien peu , s'il ne merite pas qu'on éprouve au moins un moien si efficace , & si aisé. Mais quand il en devroit coûter beaucoup , peut-on acheter trop cher cette paix interieure , qui passe tout ce qu'on peut imaginer ; ce témoignage d'une bonne conscience , qui nous rend heureux dès cette vie ; cette douce confiance en la misericorde du Seigneur , qui suit ce pieux exercice ; ce dégoût des vanitez mondaines ; cet accroissement de zele & de ferveur , & ces autres avan-

rages, qui sont le fruit ordinaire du soir, qu'on prend de son salut, & que l'on ne manque gueres de recueillir dans ces Retraites? Est-ce trop de consacrer tout un jour chaque mois à une affaire de cette consequence? Peut-on même en exiger moins? Ce ne seroit pas trop, quand nous lui consacrerions tous les jours de la vie: il est surprenant, qu'il faille encore chercher des raisons pour nous persuader de donner de temps en temps un jour entier à nôtre salut.

On doit bien s'attendre que le démon ennemi déclaré du salut des hommes, qui connoît parfaitement, combien cette Retraite est ayantageuse, n'oubliera rien pour nous en détourner. Il ne manquera pas de faire naître mille petites difficultez, que les ames lâches n'auront pas le courage de vaincre.

Tantôt ce sera une legere incommodité, tantôt un nouvel incident, une nouvelle affaire, & plusieurs semblables pretextes, qui nous solliciteront de differer cette Retraite à un autre jour. On ne sentira point de devotion, on ne sera pas d'humeur de la faire, tout autre temps nous paroîtra plus propre, que celui qu'on avoit destiné, & tout cela

pour se mettre dans une espece de nécessité de ne la pas faire ; il surviendra même diverses petites affaires , qu'on s'imaginera ne pouvoir pas renvoïer : mais un peu de generosité , un peu de résolution , & de bonne volonté , suffit pour faire évanouïr tous ces vains pretextes.

Cet exercice de pieté si utile , & si nécessaire , s'accommode aisément avec toute sorte d'états , avec toute sorte d'occupations & d'emplois , il est propre indifferemment aux personnes Seculieres & Religieuses , à ceux qui sont arrivez à une perfection sublime , aussi - bien qu'à ceux qui commencent , ou qui ont besoin de se convertir. Il n'y a gueres de remede plus efficace pour guerir , sur tout ceux qui vivent dans la tiedeur , s'il n'opere rien dans leur ame , leur mal est presque incurable.

Comme les personnes Ecclesiastiques , & Religieuses sont obligées à une plus grande perfection , que le reste des Chrétiens , il est tout visible que ce jour de Retraite leur est plus nécessaire qu'aux autres ; d'ailleurs , il leur est beaucoup plus aisé de trouver dans le mois un jour commode pour cela.

Que s'il y en avoit quelqu'un parmi

eux qui prétendît se dispenser d'une si sainte Pratique, sous pretexte de ses occupations, on n'auroit qu'à le faire res-souvenir de ce que saint Augustin écri-voit à l'Evêque Valere : Qu'auray-je à répondre pour me justifier devant le Seigneur, lorsque je comparoîtray à son Jugement ? Oseray-je lui dire, que la multitude de mes occupations Ecclesia-stiques m'empêche de me retirer pour penser à ma perfection ? Mais quoi ! me dira-t-il, méchant serviteur, vous au-riez bien trouvé le moïen de vous ab-senter fort long-temps, s'il eût été ne-cessaire, pour aller plaider contre un in-juste usurpateur, & pour conserver à vô-tre Eglise un fonds, qui ne pourroit être utile, qu'à soulager les necessitez corpo-relles des pauvres ; & vous n'avez pû trouver le temps de faire quelque Retraite pour vous sanctifier, sçachant combien la sainteté vous étoit necessai-re, non seulement pour consoler & assi-ster les pauvres dans leur necessité cor-porelle, mais encore pour travailler ef-ficacement au salut de toutes sortes de gens ? Que repliqueray-je à cela, con-tinuë ce grand Saint ? Mais que répon-drions-nous nous-mêmes au reproche

qu'on nous feroit un jour, si nous étions à present indifferents pour nôtre salut, jusqu'à ne vouloir pas seulement employer huit ou dix jours à une Retraite ? Mais qu'aurons-nous donc à répondre, si nous n'avons pas même voulu donner un seul jour à la Retraite ?

On n'a pas plus de raison de s'excuser sur de certaines occupations attachées à certains jours. On vous laisse la liberté de choisir le jour qui vous conviendra ; que si les affaires vous poursuivent encore jusqu'à ce jour-là, faites ce que saint Eucher conseilloit à Valerien ; Rompez cet enchaînement infini d'affaires séculieres, pour donner vos premiers, & vos plus grands soins à l'importante affaire du salut ; faites-en non seulement vôtre principale affaire, mais encore vôtre unique affaire : mettez y au moins pendant tout ce jour de Retraite toute vôtre application, puisque c'est une affaire, où il s'agit de tout.

Abrumpatur illa interminabilis secularium negotiorum catena. Primas apud nos curas, quæ prima habentur, obtineant, summasque sibi sollicitudinis partes, salus, quæ summa est, vendicet ; hæc nos occupet jam non prima, sed sola. S. Euch. Episc. Lugd. in Epist. ad Valerian.

CHAPITRE III.

Dans quelles dispositions il faut être pour profiter de ce jour de Retraite.

LE fruit qu'on attend des exercices de piété, dépend beaucoup des motifs que l'on s'y propose, des dispositions qu'on y apporte, & des moïens que l'on prend pour s'en bien acquitter.

Pour les motifs, on n'en sçauroit avoir, ce semble, que de tres-parfaits dans une si sainte Pratique. Il n'y a que le desir sincere de reformer ses mœurs, de regler sa conduite, & de croître en vertu, qui puisse nous porter à faire cette Retraite. Comme elle se fait sans bruit & sans éclat ! Que l'amour propre & l'orgueil n'y sçauroient avoir aucune part, il paroît difficile qu'on s'y propose d'autres motifs. Il reste donc à faire voir, premierement, dans quelles dispositions il faut être, ensuite les moïens qu'il faut prendre pour en profiter.

C'est une grande disposition pour profiter de ce jour de Retraite, que d'y
entrer

entrer persuadé qu'on en a grand besoin, & que cette Pratique de pieté nous peut être d'un grand secours.

Les autres dispositions sont à peu près les mêmes que celles qu'on doit apporter pour faire utilement la Retraite de huit jours ; elles se réduisent à ces cinq.

La premiere , est un desir sincere de penser serieusement à son salut, & d'examiner de bonne foy , sans nous flater , sans nous rien déguiser , quel progrès nous faisons dans la voye de la perfection ; quel fruit nous tirons de l'usage des Sacremens ; quelle victoire nous avons remporté sur nous-mêmes ; avec quelle ponctualité remplissons-nous les devoirs de nôtre état ; avec quel zele travaillons-nous à l'affaire de nôtre salut : serions-nous à present en état de paroître devant Dieu pour rendre compte de toute la vie ? Enfin , si nous sommes tels presentement que nous voudrions à l'heure de la mort avoir été toute nôtre vie.

Mais toutes ces connoissances , toutes ces reflexions seroient fort inutiles , si ce desir de connoître ce qu'il y a de reprehensible dans nôtre conduite , n'étoit accompagné d'une volonté efficace de la reformer. *Tome I.* B

Ce n'est point ici une de ces Pratiques de devotion, stériles, & infructueuses, qui ne servent le plus souvent qu'à entretenir les personnes imparfaites dans leurs défauts. Ceux qui n'ont pas un véritable desir d'aller à Dieu tout de bon, ou qui sont contents de mener une vie tiède, ou peu régulière, s'accommoderont peu de cette Pratique; aussi en feront-ils bien-tôt dégoûtez.

La seconde disposition est une humble défiance de soy-même soutenüe par une ferme confiance en Dieu, dans la persuasion que l'ouvrage du salut, est principalement son ouvrage, & que sans lui l'homme n'y peut rien: mais que nous ayant inspiré le desir de faire chaque mois ce jour de Retraite, il ne nous refusera pas les graces nécessaires pour en profiter. Ce desir que Dieu nous inspire de profiter d'un moïen si propre pour nous convertir, ne peut être qu'une preuve sensible de la sincere volonté que Dieu a, que nous nous convertissions. Aussi remarque-t on, que ceux qui meurent dans le relâchement, ne se sont gueres servis de ces sortes de moïens.

La troisième disposition est un cœur liberal envers Dieu, prêt de lui donner

tout sans réserve, lui disant avec la même générosité que saint Paul : Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu ! ou avec David : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt à tout. Le défaut de cette disposition rend infructueux les plus saints exercices. Dès qu'il s'agit de se convertir parfaitement, on veut, & on ne veut pas, on ne sçait même bien ce qu'on veut ; parce qu'en effet, on ne veut souvent rien moins que ce qu'on fait semblant de vouloir. On se ménage éternellement avec Dieu, on retient toujours quelque chose de ce qu'on a promis de lui donner ; on délibère sur tout ce qu'il demande ; on lui dispute, pour ainsi dire, chaque pas ; on appréhende de se trop engager.

Eh, Seigneur ! que craint-on ? On craint de s'abandonner entièrement à vous ; ce n'est pas qu'on ne soit persuadé que cet abandon seroit tres-utile ; mais on a de la peine à faire cette démarche, parce qu'on prévoit bien, que si une fois on se livroit à Dieu sans réserve, il ne manqueroit pas de se communiquer à l'ame d'une manière plus sensible, & de nous dégoûter ainsi des créatures, ce que l'on ne veut pas ; on seroit fâché d'a-

voir rompu tous les liens qui nous attachent au monde , on se contente d'en briser quelques-uns : & voilà justement la cause de nos ménagemens au service de Dieu ; voilà le sujet de nôtre crainte.

La quatrième disposition est une extrême exactitude à observer l'ordre qu'on s'est prescrit pour cette Retraite ; & à s'acquitter parfaitement de tous les exercices de ce jour-là , ne négligeant rien de tout ce qui peut aider à les bien faire , n'estimant rien de petit de tout ce qui a du rapport à une fin aussi importante que le salut , & se persuadant , ce qui est vrai , que de cette grande exactitude dans les moindres choses , dépend le principal fruit de cette Pratique de devotion ; soit que cette exactitude soit une preuve du desir sincere que l'on a de profiter d'un moïen si efficace , soit qu'elle engage Dieu , pour ainsi dire , à ne rien refuser à une ame , qui pour lui plaire ne neglige rien.

La cinquième disposition est une parfaite solitude , le recüeillement est comme l'ame de toutes les Retraites spirituelles. Il faut donc garder un grand silence , & fuir autant qu'on pourra tout ce qui seroit capable de dissiper,

Certainement dans la Retraite de huit ou dix jours le demon peut trouver quelque occasion de dégoûter d'un si saint exercice une ame lâche, & imparfaite, qui trouve le temps long, dès qu'elle ne converse plus qu'avec Dieu; à peine est-elle dans la solitude qu'elle s'y ennuie.

Qu'on a peu de consolations intérieures dans l'Oraison, quand on y est presque toujours distrait! quand on n'a qu'une demi-volonté de se convertir, quand la ferveur est ralentie; les plus saintes Pratiques de devotion, les plus religieux exercices de pieté dégoûtent extrêmement; huit jours de Retraite paroissent un siecle; on compte chaque jour, tant on souhaite de voir la fin.

Mais il n'y a pas ici le même danger; il ne s'agit que d'un jour de recueillement, & d'un jour qui peut nous servir autant, & peut-être plus qu'une longue Retraite, doit-on oublier quelque chose pour bien emploier un temps si précieux.

C'est à la verité bien peu de chose qu'un jour dans tout un mois, donnons du moins ce peu de bon cœur, & de bonne grace. Tâchons de nous acquitter si parfaitement de tous les exercices

spirituels de ce jour, que nous n'aïons rien à nous reprocher en ce point. Un jour est bien-tôt passé, aïons au moins la consolation de n'avoir rien oublié pour le bien passer.

CHAPITRE IV.

De quelle maniere il faut passer ce jour de Retraite.

Comme le jour de cette Retraite n'est point déterminé, chacun doit choisir dans le mois le jour où il prévoit qu'il sera plus libre, moins distrait, & moins occupé.

Ceux que les emplois, les devoirs de leur état, ou les affaires occupent trop les jours ouvriers, doivent choisir un jour de Fête, & les personnes Religieuses, celui où elles pourront vacquer plus à loisir à cet exercice de piété.

Il seroit à propos qu'on fit la veille de ce jour-là, une demi-heure de Méditation pour se disposer à cette Retraite; on doit du moins lire attentivement la Méditation qui y est destinée dans ce livre. Et ceux qui ont la commodité de

visiter le tres-Saint Sacrement, le doivent faire dès la veille, dans l'intention de se disposer à cette Pratique de devotion.

Le jour de la Retraite se doit passer dans le silence, autant que l'état où l'on est le peut permettre, & toujours dans un grand recueillement interieur, & dans une parfaite solitude du cœur; cela n'oblige pas cependant les personnes qui vivent dans des Communautéz Religieuses, de se dispenser des recreations ordinaires, autorisées par les Regles, & beaucoup moins des autres devoirs de leur état.

On fera ce jour-là les trois Méditations destinées pour chaque mois, une demi-heure de considération sur des veritez toutes pratiques, la lecture de quelques-unes des Réflexions chrétiennes qui conviendra le mieux à la personne, ou du moins de celles qu'on a assignées à chaque mois.

Il fera à propos de faire aussi une Confession un peu plus ample qu'à l'ordinaire, par laquelle on tâche de réparer les défauts des Confessions particulieres, en s'excitant, sur tout, à une contrition véritable; en quoi toute sorte de gens,

& principalement les personnes les plus réglées manquent assez souvent.

On doit assister à la Messe, & communier ce jour-là avec autant de dévotion, s'il se peut, que si ce devoit être pour la dernière fois qu'on communiât; & c'est dans cette pensée qu'on doit faire tous les autres exercices de piété de ce jour.

Les Prêtres doivent sur tout examiner, s'ils vivent d'une manière qui réponde à la sublime sainteté de leur caractère, & s'ils disent la Messe comme des gens qui sont véritablement pénétrés de ce qu'ils font profession de croire. Il faut qu'ils tâchent d'offrir ce jour-là cet adorable Sacrifice avec tant de Religion, & de piété, que cette Messe soit, pour ainsi dire, une réparation des fautes qu'ils ont commises dans toutes les autres, & comme le modèle de celles qu'ils diront dans la suite, n'oubliant rien pour en tirer plus de fruit, qu'ils n'ont fait jusqu'alors.

Comme rien n'est si nécessaire que le recueillement, on doit éviter avec soin tout ce qui peut distraire. Il n'y a pas danger qu'on s'ennuie; un jour aussi rempli que l'est celui-là passe assez vite;

ce n'est qu'une Retraite d'un jour, il ne faut rien oublier pour le passer véritablement en Retraite. Qu'on soit chez soi, ou à l'Eglise, on doit être par tout fort recüeilli, & retiré.

Comme la Pratique de cet exercice de pieté est extrêmement utile à toute sorte de gens, & que d'ailleurs le nombre de ceux qui ne sçavent pas méditer, surpasse de beaucoup le nombre de ceux qui en ont l'usage, il étoit raisonnable, que dans les Méditations qu'on propose on eût plus d'égard au plus grand nombre; c'est pour cela qu'on a fait les Méditations fort longues, afin qu'ils trouvassent dequoi s'y occuper utilement pendant une heure, & qu'ils pussent véritablement méditer, & tirer de la Méditation tout le fruit convenable, quoi qu'ils ne fissent que la lire attentivement.

Les personnes à qui l'usage de la Méditation est familiere, n'en prendront que ce qu'elles jugeront leur être nécessaire, deux ou trois Réflexions peuvent fournir à certaines gens dequoi méditer pendant une heure; ce qui reste de la Méditation, pourra leur servir de lecture dans un autre temps.

On doit bien cependant se garder de

donner dans un défaut, qui est ordinaire à la plûpart de ceux qui méditent sur les veritez de la Religion : comme ils en sont d'abord persuadez, ils s'en tiennent à cette persuasion, sans aller plus avant : Ce n'est pas assez de les croire ces grandes veritez, il faut passer de la spéculation à la Pratique, & faire servir nos Méditations à la réformation de nos mœurs. Ainsi on ne doit pas se contenter de lire, & d'être persuadé de la verité de ce qu'on a lû ; il faut considérer sérieusement, & de sang froid, ce qu'on médite, en faire l'application, en tirer toutes les conséquences, & faire alors toutes les réflexions que tout homme de bon sens est capable de faire ; & que nous ne manquerons pas nous-même de faire à l'heure de la mort, c'est-à-dire, lorsque nous ne serons plus gueres en état d'en profiter.

Voici comment on peut faire les Méditations. Si vous lisez, lisez avec attention ; arrêtez-vous plus long-temps à tout ce qui vous touchera davantage. Demandez-vous, à vous-même, si ce que vous méditez, si ce que vous lisez est vrai ; si vous avez vécu jusqu'à présent conformément à ce que vous venez

de lire ; quel sera désormais le fruit que vous tirerez de cette double connoissance, & à quoi vous devez vous attendre, s'il en est de cette Méditation comme des autres, dont vous n'avez tiré aucun fruit.

Ne vous mettez pas en peine de tout lire : quand une seule réflexion vous occuperoit toute l'heure, pourvû que ce soit avec profit, vous aurez bien fait votre Méditation ; alors ce qui reste de cette Méditation, pourra servir de lecture spirituelle.

La considération est importante, aussi doit-on la faire avec soin. Le sujet doit être une vérité toute pratique ; tantôt ce sera l'usage frequent des Sacremens ; tantôt les devoirs de son état ; quelquefois ceux de la vie civile. Les exercices de pieté les plus ordinaires, les obligations particulieres de son emploi, les Regles de l'état Religieux pour les personnes religieuses, & semblables sujets, qui tendent tous à rendre nôtre conduite plus réguliere, & à nous rendre plus exemplaires, & plus parfaits. Chacun doit choisir le sujet qui lui convient davantage, par rapport à ses dispositions intérieures, à ses défauts les

plus ordinaires, & à tous ses besoins spirituels.

Il faut cependant remarquer, comme un point fort important, qu'on ne doit pas se contenter dans ces exercices spirituels, de faire de beaux projets de conversion, & des affectueuses résolutions de réformer sa vie : Ces résolutions, quelques sinceres qu'elles paroissent, seront certainement inutiles, si on ne prend dès lors les moïens sûrs, & efficaces de pratiquer ce qu'on a résolu, si on ne descend dans le détail de ce que nous devons faire ou éviter pour vivre saintement dans nôtre état.

Il est bon que les Religieux lisent leurs Regles une fois dans le jour, & on conseille aux personnes vertueuses de relire aussi ce qu'elles avoient écrit dans leurs autres Retraites ; elles trouveront dans cette lecture, & de quoi se confondre, & de quoi s'animer.

Il n'est pas à propos de se charger beaucoup l'esprit de lecture ; il vaut mieux en faire moins avec fruit, que beaucoup inutilement. Chacun en doit choisir qui lui soient propres. On ne doit pas se contenter de lire, pour pouvoir dire qu'on a fait sa lecture spirituelle.

le ; mais on doit faire sa lecture spirituelle , dans le dessein de profiter de ce qu'on lit.

On a déjà dit que les personnes Religieuses ne doivent pas se dispenser des exercices de la Communauté , ni même de la recreation ordinaire , parce que , comme elles auront déjà pû remarquer par les réflexions qu'elles auront faites , les fautes qu'elles ont accoûtumé d'y commettre , elles doivent être bien aise de voir dès ce jour-là même le fruit de leur Retraite , par la réformation de tout ce qu'elles avoient de répréhensible dans leur conduite , & de moins régulier ; on doit se comporter dans toutes les occasions comme des gens qui sont déjà , ou convertis , ou reformez.

On doit avoir grand soin en ce temps-là , plus qu'en tout autre , d'élever fréquemment son cœur à Dieu , pour éviter la dissipation d'esprit , où nous jette d'ordinaire la conversation.

Cette Retraite spirituelle étant proprement une préparation à la mort , on a jugé à propos de faire chaque mois la troisième Méditation sur la mort : Sur une verité d'une si grande conséquence , il nous importe trop de bien mourir ,

pour ne pas penser sérieusement une fois le mois à la mort.

Comme le fruit principal de cette Retraite doit être l'amendement des fautes, où l'on remarquera qu'on est tombé plus souvent depuis le mois précédent, aussi bien qu'un plus grand desir de sa perfection; la victoire de sa passion dominante, un plus ardent, & plus respectueux amour de Jesus-Christ dans le tres-Saint Sacrement, & une plus grande exactitude à s'acquitter parfaitement de tous ses devoirs; il faut prévoir, & comme déterminer en commençant la Retraite, quel est le fruit particulier qu'on prétend en tirer; & comme elle est une préparation à la mort, on doit toujours en sortir dans l'état où l'on voudroit être à cette dernière heure, n'oubliant rien dans la suite pour se conserver dans cet heureux état.

Les résolutions trop vagues & générales ne sont ordinairement de nul profit. C'est une Pratique excellente de déterminer à chaque Retraite, un défaut particulier à corriger, & une vertu à pratiquer. Ce défaut, ou cette vertu pourront être le sujet de l'examen particulier, jusqu'à la Retraite du mois suivant.

Pour conserver les fruits de ce jour de Retraite, après avoir remercié Dieu des graces qu'on y a reçûes ; il faut présenter à Nôtre-Seigneur toutes les bonnes résolutions qu'on a faites, & qu'on doit renouveler alors encore avec plus de sincerité, priant la sainte Vierge de vouloir être nôtre médiatrice, & nôtre caution auprès de son cher Fils, & de nous obtenir la grace de lui être fidèles.

Cependant, il ne faut point tellement se fier aux bonnes dispositions où l'on se trouve, qu'on ne se défie encore davantage de sa propre foiblesse. Rien n'est plus à craindre qu'une trop grande sécurité. Enfin, il est extrêmement important de nous tenir d'abord en garde contre les attaques de l'amour propre, & des passions, sur tout, les trois ou quatre premiers jours, après quoi il coûtera peu d'être fidèles. Les premières démarches sont les plus difficiles ; un moïen fort efficace pour s'entretenir dans la ferveur, c'est de se déclarer d'abord pour la vertu, & de n'avoir pas honte de paroître réformé dans sa conduite ; rien n'est plus pernicieux à une vertu naissante que le respect humain.



MEDITATION

*Pour la veille du jour qu'on doit faire
la Retraite.*

LE sujet de cette Méditation se prend de la Parabole qui est au Chapitre 13. de saint Luc , où il est dit : Que le Pere de famille étant venu chercher du fruit sur un Figuier , qu'il avoit planté dans sa Vigne , & n'en aiant point trouvé : Vous voiez , dit-il au Vigneron , que depuis trois ans je viens chercher du fruit sur ce Figuier , & que je n'en trouve point , coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il inutilement cette place ? Seigneur , lui répondit le Vigneron , laissez-le encore cette année , je le cultiverai ; & si mes soins sont toujours inutiles , vous le couperez.

Il n'est pas difficile de comprendre ce que Jesus-Christ veut nous enseigner par cette Parabole ; il faut tâcher d'en bien pénétrer le sens , il faut en faire l'application , & considerer , que c'est nous-mêmes que cette Parabole désigne.

I. P O I N T.

Considérez tout ce que Dieu a fait pour nôtre salut , avec quel soin il a cultivé nôtre ame jusqu'à présent , pour nous faire porter des fruits , avec quelle bonté il nous a fourni mille moïens de nous sanctifier.

Nous étions au monde comme un arbre , non seulement stérile , mais encore gâté , & corrompu par le peché originel. Dieu par une miséricorde singuliere nous a préferablement à tant d'autres transplantés , pour ainsi dire , dans le Champ fertile de l'Eglise , en nous faisant Chrétiens , & dans celui de la Religion , si par une providence encore plus aimable , il nous a fait la grace d'embrasser cet état.

Avons-nous jamais bien conçu l'avantage qu'il y a d'avoir été comme transplantés dans une Terre si sainte , cultivée par les travaux , & arrosée des sueurs , & du Sang même d'un Homme-Dieu ? C'est cette Terre qui a porté ces illustres Heros du christianisme , & qui porte encore tous les jours de si grands Saints de tout âge , de tout sexe , & de toute sor-

te d'états. Ces grandes ames , avec la même culture que nous avons , c'est-à-dire , avec les mêmes secours , ont porté , & portent encore des fruits dignes de la vie éternelle.

Ces grands Saints n'ont pas eu un autre Evangile ; ils n'ont pas eu d'autres Sacremens ; les graces ont été en tout temps abondantes ; ils ont eu soin seulement de vivre selon les maximes de Jesus-Christ , de profiter de l'usage fréquent des Sacremens , de correspondre à ses graces. Avons-nous le bonheur d'être Religieux ? regardons ces Saints dont nous occupons les places , ces modeles de perfection dont nous devons imiter les exemples ; ils n'ont pas eu d'autres Regles que celles que nous avons ; ils ont eu seulement plus de fidelité à observer ces Regles , & ce n'a été qu'en les observant , qu'ils se sont faits grands Saints. Nous avons même un avantage qu'ils n'avoient pas , c'est le secours de leurs bons exemples ; ils ont passé les premiers , ils nous ont appris combien il est sûr de les suivre ; nous avoions qu'ils ont été sages , qu'ils sont heureux d'avoir vécu comme ils ont fait : Sommes-nous sages , pouvons-nous raisonnablement

espérer d'être heureux, en vivant comme nous faisons ?

Ajoûtons à tous ces avantages les bienfaits particuliers. Rappelions dans nôtre esprit tous les soins que Dieu a pris de nous, pour nous faire porter beaucoup de fruits. Quelle providence plus aimable dès le berceau, quelle plus longue suite de secours, & de puissans moïens pendant toute la vie ? Que de bonnes pensées, que de beaux sentimens depuis que nous avons l'usage de la raison ! Pourroit-on compter toutes les graces que Dieu nous a faites depuis que nous sommes au monde ! Combien de fois nous a-t-il nourris du Pain des Anges, c'est-à-dire de sa propre Chair, & de son précieux Sang ! Combien de fois s'est-il fait entendre au fond de nôtre cœur ! Que de lumieres surnaturelles, que de sollicitations amoureuses, que de graces ! Dans ces Retraites spirituelles, dans ces Communions, pendant ces maladies, à la nouvelle de cette mort, à la vûë de cet accident, que de saintes inspirations, que de bons exemples ! Et cent autres faveurs singulieres dont Dieu nous a comblez.

Il n'en falloit pas tant pour faire un

grand Saint; il y a même plusieurs grands Saints dans le Ciel, qui n'ont pas eu tous ces avantages; ils ont cependant porté beaucoup de fruit, ils ont fait valoir leurs talens, leur vie a été fertile en bonnes œuvres, ni le faux éclat des grandeurs mondaines, ni la contagion des mauvais exemples, rien n'a pû ébranler leur constance; ils ont travaillé efficacement à leur salut, en correspondant à la grace, & comblez de merites, ils jouissent à present d'un bonheur éternel, qui est la juste recompense de leur fidélité.

Considérons maintenant sérieusement, & sans nous flater, si aiant reçu les mêmes avantages qu'eux, nous avons mené une vie aussi fructueuse, & si le Sang de Jesus Christ, dont nous avons été arrosés, nous a fait porter beaucoup de fruits.

I I. P O I N T.

Considérez que par les fruits que Dieu demande de nous, on n'entend pas certaines Pratiques stériles de dévotion, ni certains dehors de vertu, qui ne servent le plus souvent qu'à amuser les personnes imparfaites, & à les entretenir dans une

vie tiède , où à la faveur de ces prétendus bonnes œuvres , elles vivent dans de grossières imperfections , sans se corriger d'un seul défaut. Les vertus apparentes de ces sortes de gens , sont tout au plus des feuilles , c'est-à-dire de beaux dehors qui imposent aux yeux des hommes , & qui les trompent encore plus eux-mêmes , leur faisant prendre pour vertu , ce qui n'est que l'effet d'une passion déguisée , du respect humain , ou tout au plus , du naturel , ou de l'éducation.

Par ces sortes de fruits que saint Jean appelloit , de dignes fruits de pénitence , & que saint Paul appelle , des fruits du saint Esprit , on entend les effets d'un amour réel , & sincère pour Dieu , & d'une charité parfaite envers le prochain. On entend les fruits que produit la solide piété , c'est-à-dire , une horreur extrême des moindres pechez , une faim insatiable de la justice , une mortification généreuse , & constante , une humilité profonde , une grande ponctualité à tous les devoirs de son état. On entend une véritable aversion de tout ce que Jesus-Christ a haï , une estime singulière de tout ce que Jesus-Christ a

aimé. On entend la victoire de ses passions, la réformation de ses mœurs, une vie parfaitement chrétienne ; voilà quel est le sens de ces paroles : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* : Produisez donc des fruits de penitence, c'est-à-dire, montrez par vos bonnes œuvres, & par vôtre conduite, que vous êtes véritablement convertis.

Considérons maintenant si nous avons porté jusqu'ici beaucoup de ces sortes de fruits. Nous avons vû avec quelle bonté, avec quel soin Dieu nous a cultivez. Il y a plus de trois ans, il y en a peut-être plus de dix qu'il travaille à nous rendre fertiles en bonnes œuvres ; beaucoup moins de graces auroient déjà fait de grands Saints, & toutes ces graces ensemble, n'ont peut-être pas encore fait un médiocre Religieux, ni même un vrai Chrétien. Ce n'est pas la faute de la terre où je suis, elle est sainte, elle porte au centuple ; & combien trouverois-je de gens parmi ceux mêmes avec lesquels je vis, qui avec beaucoup moins de secours portent beaucoup plus de fruit.

Quel avantage ai-je tiré de tant de Messes ? de tant de Confessions, d'un si grand nombre de Communions ? Une seule est

capable de convertir le plus grand pecheur, d'élever une ame à une perfection sublime ; Eh , Seigneur ! j'ai peut-être déjà communié plus de deux cens fois , & je ne me suis pas encore corrigé d'un seul défaut. Après tant de Retraites , où j'ai fait les mêmes réflexions , que je fais à present ; après tant de prieres , de bons exemples , de pratiques de dévotion , en suis-je devenu plus humble , plus régulier , plus mortifié , plus exact ! En suis-je devenu plus Religieux , plus Chrétien ? Suis-je plus genereux , plus fidele dans les occasions ? Suis-je moins sensible au respect humain ? En aimai-je davantage Jesus-Christ ?

Que sont devenus tant de beaux sentimens que j'ai eu autrefois ? J'avois fait de si beaux projets de conversion ; j'étois si détrompé , si dégoûté des vanitez du monde. Qu'est devenue cette pieté tendre ? Où est cette ferveur des premieres années de ma conversion ? Je goûtois Dieu ; le moindre peché me faisoit horreur ; j'étois sensiblement touché des veritez terribles de nôtre Religion ; à present rien ne me touche ; mais ces grandes veritez sont-elles aujourd'hui moins terribles ? Le peché est-il un moindre

mal ? Ce Dieu qui nous comble chaque jour de nouveaux bien-faits , en est-il moins aimable ? Merite-t-il moins d'être servi ? Où est cette paix , ce plaisir intérieur que je goûtois dans mes exercices de piété ? Quel effet de tant de bons propos ? Où est le fruit de mes promesses ? Helas ! peut-être ne me reste-t-il plus de tout cela qu'un triste souvenir , qui ne sert qu'à me faire voir combien je suis éloigné de l'état où je devrois être , & quel compte terrible ai-je à rendre à Dieu de tant de graces dont j'ai abusé , de tant de talens que j'ai rendu inutiles , de tant de temps que j'ai perdu ?

Ne suis-je point devenu plus ingrat envers Dieu , à mesure que j'en ai reçu plus de bienfaits ; & ne diroit-on pas , à me voir , que les soins que Dieu a pris pour me cultiver , n'ont servi qu'à me rendre plus sterile en bonnes œuvres.

Mais ce qui nous doit faire encore plus gémir , c'est qu'après avoir marché , les dix , & les vingt ans dans la voie de perfection , peut-être aurions-nous sujet de regretter la piété de nos premières années , & de nous estimer heureux , si nous étions aussi avancez à présent , que nous l'étions lorsque nous ne faisons que de

COM.

commencer nôtre course. Cependant, le temps passe, les années s'écoulent, & le Pere de famille lassé de l'inutilité des soins qu'il prend à cultiver un arbre toujours plus sterile, a résolu de le couper, & de le jeter au feu.

III. P O I N T.

Considérez à quel danger nous nous exposons en menant une vie vuide de bonnes œuvres, & combien il est à craindre que nous n'attirions sur nous les châtimens d'un Dieu justement irrité, & cette terrible sentence de réprobation qui est portée contre l'arbre infructueux.

Il y a plusieurs années que Jesus-Christ nous vient visiter, pour voir s'il y trouveroit quelque fruit. Il a toujours été trompé dans son attente, n'ayant trouvé que des feuilles, ou des fruits semblables à ceux de Gomorre, lesquels sous une belle écorce ne cachotent que de la pourriture, & des cendres; quel sera donc nôtre sort; & à quoi devons-nous nous attendre? N'a-t-il pas sujet de nous faire les mêmes reproches qu'il fait par le Prophete? *Quid est quod debui ultra Isai. c. v. facere vinea mea, & non feci? Qu'ai-je*

dû faire à ma vigne, dit-il, que je n'aie pas fait? Après tous les soins que j'avois apporté à la cultiver, n'avois-je pas sujet d'en attendre de bons fruits? & cependant elle n'a produit que quelques méchans raisins sauvages.

Nunc ergo habitatores Jerusalem, & viri Juda, judicate inter me, & vineam meam.

Jugez vous-mêmes, hommes ingrats, si j'ai raison de me plaindre de vous: Il n'est point de biens que je ne vous aie fait; & quel fruit avez-vous tiré de tous ces biens? J'ai fait pour vous plus que vous n'eussiez pû esperer, plus en quelque maniere que vous n'en pouvez croire, plus que vous n'en eussiez osé souhaiter. Vous convenez vous-même de mes bienfaits: mais m'en avez-vous aimé davantage? mais me servez-vous avec plus de fidélité? Jesus-Christ n'a-t-il pas sujet de nous tenir semblable langage? Et qu'avons-nous à répondre à des reproches si bien fondés?

Craignons encore plus le juste châtiement dont il menace une vigne si stérile.

Et nunc ostendam vobis, quid ego faciam vinea: Et maintenant, dit-il, je vous montrerai ce que je ferai à ma vigne.

Aufferam sepem ejus, & erit in direptione.

mem; J'arracherai la haïe dont je l'avois entourée, & je la laisserai en proie à tous les passans, sans muraille, sans fossez, & sans haïe; elle sera foulée, & deviendra un chemin public, on ne la cultivera plus, il n'y croîtra plus que des ronces, & des épines; & pour comble de malheur, je commanderai aux nuës de ne point pleuvoir sur une terre si ingrate, sur une vigne qui ne porte que de méchants fruits.

Il est aisé d'entendre ce que ces expressions signifient, faisons-en l'application. Les moiens les plus puissans pour nous sanctifier, nous ont été jusqu'ici inutiles; les graces les plus fortes ont été sans effet; nous n'avons porté jusqu'à présent que des feüilles, ou des fruits corrompus, & gâtez; Dieu nous privera de ces grands secours que nous rendons inutiles, & de ces graces singulieres dont nous abusons. Cette haïe étant ôtée, c'est-à-dire, ce recüillement interieur étant perdu, cette crainte salutaire des Jugemens de Dieu étant affoiblie, l'ame se répandra indifferemment sur toutes sortes d'objets, & sera comme en proie à toutes les passions. Mille soins tumultueux occuperont tout l'esprit,

Dieu ne se fera gueres plus entendre que foiblement au fonds du cœur , les avertissemens salutaires d'un Directeur sage , & zelé , ne feront presque plus d'impression ; on n'aura plus que du dégoût pour la vertu ; le joug du Seigneur deviendra trop pésant ; la source des graces semblera tarie : & que deviendra une ame en un si pitoïable état ? C'est à quoi cependant doivent s'attendre ces ames stériles qui ne portent point de fruits.

N'y a-t-il pas danger que nous ne soïons devenus semblables au sarment infructueux , qui étant séparé du sep se sèche , & ne peut plus servir qu'à être jetté au feu ? On se flate sur ce qu'on ne vit pas dans le dernier déréglement ; mais souvenons-nous que le serviteur lâche n'est pas condamné pour avoir perdu le talent , mais pour ne l'avoir pas fait profiter ; & que ce n'est pas seulement pour n'avoir pas porté des fruits , que le Pere de famille laisse périr sa vigne , mais pour n'avoir pas porté de bons fruits.

Nous nous imaginons que Dieu attendra encore quelque temps , & peut être a-t-on déjà mis la coignée à l'arbre : *Fam enim securis ad radicem arborum posita est.*

Voici peut-être la dernière sollicitation de la grace ; voici peut-être la dernière Retraite ; la dernière fois que Dieu nous pressera , que Dieu nous donnera un moïen si propre pour sortir de cet état sterile , & infructueux.

Il y a si long temps que Dieu attend , que Dieu vous avertit , que Dieu vous sollicite ; il est venu si souvent , & toujours inutilement , chercher des fruits sur un arbre qu'il cultive avec tant de soins : justement indigné d'une si longue sterilité , il va peut-être en peu de jours prononcer contre nous la sentence que le Pere de famille prononça contre le Figuier. *Succidite ergo illam , ut quid terram occupat* ; Qu'on coupe au plutôt ce mauvais arbre , qu'on le jette au feu , à quoi bon souffrir plus long-temps , qu'il occupe la place d'un autre qui porteroit de bons fruits ?

C'est ensuite d'une si terrible sentence , que tant de personnes qui avoient si bien commencé , & qui n'ont pas été fideles à la grace , ont si mal fini ; que tant d'autres qui avoient été si bien appelez , n'ont pas eu le don de la persévérance , & ont laissé , avec leur place , leur couronne à des gens qui ont sçû profiter de leur malheur.

N'avons-nous rien à craindre de pareil , après tout ce que Dieu a fait jusqu'à présent , pour nous faire sortir de cet état de tiédeur, pour nous faire changer de vie , pour nous mettre en état de porter beaucoup de fruits? Il y a un mois, il y a un an , que je faisois les réflexions que je viens de faire ; elles m'ont été inutiles, celles-ci seront-elles plus efficaces ? Dieu me donne encore ce jour de Retraite pour me convertir ; mais si je frustre encore son attente , ai-je sujet de croire qu'il m'attendra plus long-temps?

Avec quelle ardeur le Seigneur a-t-il souhaité nôtre parfaite conversion ? Quels soins ! Quel zele jusqu'ici pour nous rendre serviteurs moins inutiles ! Avons-nous répondu à ses soins ? Le peu de bonnes œuvres que nous avons faites , n'a-t-il point été corrompu par de méchans motifs ? Sommes-nous fort riches en vertus , & en merites ? Et s'il falloit aller paroître devant Dieu dans quelques heures , ou dans peu de jours , n'aurions-nous rien à nous reprocher ? Serions-nous en état de rendre compte ? Aurions-nous sujet d'être contents ?

Helas ! Seigneur , n'entrez point en jugement avec vôtre serviteur , parce

qu'il n'est personne sur la terre qui paroisse innocent à vos yeux. *Non intres in iudicium cum seruo tuo, quia non iustificabitur in conspectu tuo omnis vivens* ; Je suis pleinement convaincu, que j'ai été jusqu'à présent un arbre, non seulement stérile, & infructueux, mais encore gâté, & corrompu, qui a inutilement occupé une place dans un champ très-fertile, & qui par conséquent n'est bon qu'à être jetté au feu ; mais, Seigneur, aïez encore patience : *Patientiam habe in me* ; non pas pour un an, mais pour un jour ; & j'espère, avec le secours de vôtre grace, de profiter si bien de ce jour, que je ne rendrai plus vos soins inutiles.

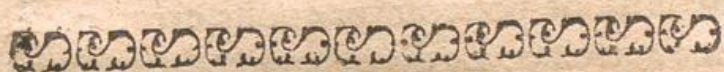
J'ose même me persuader, que vous ne m'auriez jamais donné, ni la pensée, ni la volonté, ni le temps, & le moïen de faire ce jour de Retraite, si vous n'étiez en état de differer, de suspendre du moins le châtiment que j'ai mérité par mon peu de fidélité à la grace, & par le mauvais usage que j'ai fait de tant de secours. Peut-être ne me reste-t-il plus que ce jour ; peut-être que si je n'en profite pas, vous allez prononcer contre moi cette sentence effroyable, cet arrêt

décifif de mon sort éternel ; j'ai tout sujet de le craindre ; mais plein de confiance en vos miséricordes , je compte sur le secours tout-puissant de vôtre grace ; je compte sur la protection efficace de la tres-sainte Vierge , sur celle de mon bon Ange , & de tant de Saints , qui vous ont demandé pour moi du moins encore ce jour ; & je suis resolu , avec le secours de vôtre grace , d'en profiter si bien , que quand il devroit être le dernier de ma vie , j'aurai au moins la consolation de pouvoir vous présenter le fruit de ce

Mar. 18. dernier jour. *Patientiam habe in me , & omnia reddam tibi :* Donnez - moi du

Gen. 24. temps , & je vous paierai tout. *Domine , Deus , occurre , obsecro , mihi hodie , & fac misericordiam :* Mon Seigneur : & mon Dieu , assistez moi en ce jour , je vous en supplie , & faites que ce jour soit

3. Reg 18. pour moi un jour de miséricorde. *Domine , Deus , ostende , hodie , quia tu es Deus Israel , & ego servus tuus , & juxta preceptum tuum feci , omnia verba hæc :* Mon Seigneur , & mon Dieu , faites voir en ce jour que vous êtes mon bon Maître , & que je commence d'être vôtre fidele serviteur , & faites-moi la grace de rendre efficaces toutes les résolutions que j'ai faites.



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de Janvier.

PREMIERE MEDITATION.

De la fin de l'Homme.

I. P O I N T.

L'homme a été créé pour servir Dieu.

CONsidérez que ce n'est pas par hazard que nous sommes dans le monde : Dieu s'est proposé une fin en nous tirant du néant, & cette fin n'est autre que sa gloire, ne nous aiant créés que pour le connoître, pour l'aimer, & pour le servir. Nous glorifions Dieu en le connoissant, & en l'aimant ; nous lui témoignons nôtre amour en le servant ; nous le servons en gardant ses Commandemens.

C'est-là la fin pour laquelle Dieu nous a créés. Il pouvoit ne nous pas créer,

mais il ne pouvoit pas nous créer pour une autre fin. Le dérèglement des mœurs peut bien nous faire oublier nôtre devoir : mais il ne sçauroit changer nôtre fin dernière. Quelque dérèglez que nous puissions être , il sera toujourns vrai que nous ne sommes pas dans le monde pour y amasser de grands biens , pour y acquérir de l'honneur , pour y jouir de beaucoup de plaisirs , & pour y faire une haute fortune ; nous n'y sommes que pour servir Dieu. Les Rois , & les peuples , les sçavans , & les ignorans ; les jeunes , & les vieux , les riches , & les pauvres , ne sont dans le monde que pour cette fin. Que les hommes soient de différente condition ; qu'il y ait parmi eux de la subordination , que les uns naissent Maîtres , que les autres naissent sujets , ils sont tous pour la même fin dernière , & tous conviennent en ce point , qu'ils ne son créez que pour connoître Dieu , pour l'aimer , & pour le servir.

Distraits par la multiplicité des objets , étourdis par le tumulte , occupez de vains amusemens , entraînez par le torrent du mauvais exemple , nous pouvons passer nôtre vie sans penser pour quelle fin nous sommes dans le monde ; mais l'obliga-

tion indispensable que nous avons de tendre sans cesse à cette fin, de ne rien faire que pour cette fin, ne passera pas.

Le feu n'est pas plus fait pour échauffer, ni le Soleil pour éclairer, que l'homme pour aimer Dieu, & pour le servir. Ce n'est même que pour nous aider à parvenir à nôtre dernière fin, que Dieu a créé cette multitude presque infinie de créatures, ny en ayant pas une, qui prise en elle-même, ne nous fournisse une raison pour le connoître, un motif pour l'aimer, & un moïen pour le servir.

Nous n'avons qu'à consulter la-dessus nôtre cœur. La passion extrême que nous avons tous naturellement d'être heureux, & l'impuissance absolüe où nous sommes de le devenir sur la terre, nous font connoître assez sensiblement, que ce n'est point pour des objets créez que l'homme a été fait; il faut qu'il s'éleve jusqu'à Dieu: & du moment qu'il prend ce parti, il trouve une paix pleine, & parfaite, qui seule fixe tous les desirs; il goûte dès lors une douceur qu'il n'a point trouvée ailleurs; marque évidente que Dieu est sa fin, & le centre de son repos: *Fecisti nos Domine, ad te, & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

Nous ne sommes donc dans le monde que pour servir Dieu. C'est-la fin de tous les hommes ; mais tous les hommes vivent-ils pour cette fin ? C'est-là l'unique nécessaire dont nous parle le Fils de Dieu dans l'Évangile , & le regarde-t-on comme tel ?

Quels empressements dans le monde pour venir à bout de ses desseins , pour réussir dans son employ , pour le service de son Prince ! A-t-on les mêmes empressements pour servir Dieu ? A considérer la conduite de la plupart des hommes , ne diroit-on pas , qu'ils sont pour tout autre chose que pour Dieu ? Combien de fois la qualité de serviteur de Dieu cede-t-elle à la qualité d'homme de Robe , d'homme d'épée ? Combien de fois les maximes du monde l'emportent-t-elles sur les devoirs de Chrétien ? Chacun a ses desseins , chacun va à ses fins. Il faut bien qu'on soit peu persuadé que Dieu est nôtre fin dernière, puisqu'on se met si peu en peine de tendre à Dieu comme à sa dernière fin.

Il n'est point de vérité dans le Christianisme qu'on apprenne plutôt que celle de la fin de l'homme , & il n'en est point à laquelle on pense moins , & de

laquelle on soit moins touché, quand on y pense. Accoutumé que l'on est presque dès le berceau à entendre dire que l'homme n'a été créé que pour servir Dieu, on n'est nullement touché de ce que ces mots signifient. Peut-être n'en a-t-on jamais bien pénétré le sens, & beaucoup moins prévu les conséquences. Car s'il est vrai que je ne suis dans le monde que pour servir Dieu, il ne doit pas y avoir une seule action de ma vie qui ne se rapporte à Dieu, & je ne sçai s'il y en a une seule dans toute ma vie que j'aye faite uniquement pour Dieu.

C'est ici la vérité fondamentale de notre Religion; vit-on conformément à cette si importante vérité? C'est la maxime capitale de l'Évangile, tout roule sur cela, c'est la base sur quoi tout porte, & à ne consulter que nos mœurs, nos sentimens, & notre conduite, diroit-on que Dieu est notre dernière fin! On pense à tout autre chose, mais puisqu'on ne pense presque point à Dieu, ne diroit-on pas que Dieu est compté pour rien?

On trouve du temps pour tout, excepté pour aimer Dieu, & pour le servir. Biens, honneurs, plaisirs, tout nous charme; Dieu seul n'a point d'attraits

pour nous ; cependant où peut-on trouver un véritable plaisir qu'en Dieu seul ! Vous nous avez fait pour vous, Seigneur, disoit S. Augustin, & nôtre cœur sera toujours dans l'agitation & dans l'inquietude jusqu'à ce qu'il se repose en vous.

Ne l'avons-nous pas expérimenté mille fois à l'égard des choses que nous avons le plus passionnément souhaitées ? a-t'on été content quand on les a obtenues ; n'a-ce pas été bien souvent assez d'en jouir pour les mépriser & pour en avoir du dégoût ? Nous avons beau nous étourdir pour errer avec moins de crainte ; ce dégoût même, cette inquietude intérieure que nous sentons presque toute la vie, est une voix secrète qui nous dit que nous ne sommes pas faits pour les créatures, qu'il n'y a que vanité, qu'amusement, & qu'affliction d'esprit sur la terre, & que nous ne sommes faits que pour Dieu.

Il n'est pas à nôtre choix de nous substituer une autre fin, celui qui nous a donné l'être y a attaché une obligation inaliénable de retourner à lui. Et s'il eût été à nôtre choix de prendre Dieu ce bien infini pour nôtre fin dernière, euf-

fiens-nous pensé à en choisir un autre: Et
quoi ! Dieu nous a mis lui-même dans
l'heureuse nécessité de n'en avoir point
d'autre, & nous nous mettons peu en
peine de tendre à cette dernière fin.

Hommes ingrats, n'êtes vous pas en-
core assez bien partagez d'avoir Dieu
pour vôtre souverain bien, pour vôtre
fin dernière: *Usquequò claudicatis in
duas partes! si Dominus est Deus, sequi-
mini eum*: Pourquoi voulez-vous vous
partager entre Dieu & le monde, si
Dieu est vôtre unique Seigneur, pour-
quoi ne le servez-vous pas uniquement?

Qu'attends-je, Seigneur, pour pren-
dre ce parti! ay-je trop bonne santé, suis-
je encore trop jeune; & quoi! est-ce que
je crains de vous servir trop long-temps,
si je commence dès-à-présent à vous ser-
vir, moi qui ne suis dans le monde que
pour cette fin.

Helas! je n'ai point délibéré quand il a
fallu perdre les plus belles années de ma
vie à de vains amusemens, au service du
monde; & maintenant tout convaincu,
tout desabusé que je suis de mes premiers
égaremens, je vous dispute encore quel-
que reste de vie, & je doute si je com-
mencerai dès ce moment à n'aimer plus
que vous.

Il est étrange qu'il me faille tant de raisons & tant de réflexions pour me déterminer sur un point de cette importance, & dont je suis pleinement convaincu ! mais il est encore plus étrange que je ne me détermine pas en faisant toutes ces réflexions.

Attends-je, que réduit à l'extrémité on me vienne dire, que je n'ai plus que quelques jours de vie, pour penser sérieusement à me convertir. Eh mon Dieu ! que me serviroient alors les réflexions que je fais à présent, quelles tristes réflexions ne ferois-je pas alors sur l'inutilité de les faire dans ces derniers momens.

C'en est fait, Seigneur, je ne partage plus mon cœur ; vous ne m'avez fait que pour vous, je serai aussi désormais tout à vous.

Dixi, nunc cœpi : hæc mutatio dexteræ excelsi.

C'est à vôtre seule miséricorde que je dois ce changement. Je commence tard à vous servir, il est vrai ; mais enfin vous ne laissez pas d'agréer les services de ceux, qui ne sont venus qu'à la onzième heure. J'espère qu'avec le secours de vôtre grace, ma ferveur, & ma fidélité vous dédommageront en partie de mes

infidelitez passées ; & que quelque part ,
& en quelque temps que je meure , j'au-
rai du moins la consolation d'avoir com-
mencé de vous servir.

*Quid mihi est in Cælo , & à te quid vo-
lui super terram ?*

Qu'est-ce que je puis souhaiter dans
le Ciel , & sur la terre , qui me puisse
contenter hors de vous ?

*Deus cordis mei , & pars mea Deus
in æternum.*

Vous êtes le Dieu de mon cœur , &
je ne veux plus que vous pour mon heri-
tage.

II. P O I N T.

*L'homme a été créé pour se sauver en
servant Dieu.*

Considérez que Dieu , qui ne nous a
créés que pour le servir , a voulu par
une bonté singulière que nous ne pas-
sions le servir sans nous sauver. Il s'est
proposé nôtre bonheur éternel en nous
créant pour sa gloire ; & comme ce bon-
heur éternel ne nous est proposé que sous
le titre de récompense , toute la vie ne
nous est donnée que pour la mériter.

C'est pour cela que Dieu a fait des

Loix , & des Commandemens ; & cet instinct si naturel , qui pousse tous les hommes à souhaiter , & à chercher la félicité , nous avertit au milieu même des plus grands desordres que nous ne sommes sur la terre , que pour travailler à être éternellement heureux dans le Ciel. Ce remords de la conscience , qui ne s'éteint presque jamais , ne nous dit-il pas assez haut , dès que nous nous égarons tant soit peu , que nous nous mettons en danger de nous perdre ? Et cette crainte salutaire de l'Enfer , & des terribles Jugemens de Dieu , que les plus déterminés ressentent , n'est-elle pas une voix assez forte , qui nous dit sans cesse , que nous ne sommes dans le monde que pour nous sauver ?

C'est-là la grande , & l'unique affaire de tout le monde , c'est-là nôtre dernière fin. On n'est pas sur la terre pour avoir cet emploi , pour être élevé à cette dignité , pour se distinguer dans cet état , pour exceller dans cet art , & pour se faire de la réputation par son mérite. Vous n'êtes élevé à cette dignité , vous n'avez cet emploi , Dieu ne vous a donné ces belles qualités , ce succès , ce mérite , que comme des moyens qui doivent

vous aider , à vous sauver , & à parvenir plus aisément à cette dernière fin.

Nous ne sommes donc créés que pour nous sauver , c'est-à-dire , pour éviter un Enfer , & un malheur éternel ; c'est-à-dire , pour gagner un Paradis , & un bonheur éternel. Nous ne sommes que pour le Ciel , & nous ne sommes sur la terre que comme des exilés , où tout au plus , comme des voyageurs qui doivent se réjouir chaque jour de voir approcher le terme de leur voyage , ou de leur exil.

Mais est-ce ainsi qu'on se regarde sur la terre ? Est-ce ainsi qu'on regarde le Ciel ? A considérer notre conduite , dirait-on que nous regardons le salut comme notre dernière fin. Chacun sçait si bien prendre les moyens pour arriver à ses fins : il faut bien qu'il y ait peu de gens qui se proposent leur salut pour leur fin dernière , puisqu'il y en a si peu qui en prennent les véritables moyens.

Il seroit aisé de connoître quelle est la fin que ce Marchand se propose dans son Negoce , cet homme sçavant dans ses Etudes , cet homme de Cour dans ses manières , ce brave au milieu des hazards où il s'expose tous les jours. Mais seroit-

il aussi aisé de connoître que chacun dans son état , & dans ses emplois ne pense sérieusement qu'à se sauver , & ne se propose que Dieu pour sa fin dernière.

Cependant , que sert à un homme de faire une riche fortune , que lui sert de gagner tout le monde , s'il perd son ame ? & quel échange peut-il faire qui le puisse dédommager de la perte qu'il aura faite ? Il vaudroit mieux pour lui n'avoir jamais été , que de n'avoir pas fait son salut.

Souvenons-nous , que si Dieu n'est nôtre souverain bonheur , il sera nôtre souverain malheur. On peut se passer de toutes les autres choses de quelque nature qu'elles soient ; mais on ne peut se passer de ce bien-là. Un homme pauvre , abandonné , dans l'oubli , & dans l'obscurité , s'il se sauve , il est heureux pour toute l'éternité , & il n'a besoin de rien. Un homme riche , puissant , heureux , honoré dans ce monde , s'il se damne , il est malheureux pour toujours.

Qu'a servi à ces grands génies , à ces hommes extraordinaires d'avoir rempli le monde de leurs belles actions , & d'y avoir acquis tant d'honneur , s'ils sont damnez ? Représentez-vous un homme

à l'heure de la mort , qui ait possédé des richesses immenses , qui ait jöüi de tous les plaisirs , qui soit arrivé au comble de la gloire , & de la grandeur , & qui aiant réüssi dans tout le reste , ait uniquement negligé l'affaire de son salut ; & demandez lui dans ce dernier moment : *Quid prodest* ? Que vous servent à present tous ces biens , ces plaisirs , ces grandeurs ? Tout cela est passé , tout cela est à vôtre égard comme s'il n'avoit jamais été. Mais vôtre ame que vous avez perduë ne passera pas ; mais les peines terribles qui sont les suites funestes de cette perte ne passeront pas ; mais le regret mortel d'avoir negligé la seule importante affaire ne passera jamais.

Considerons-nous nous mêmes dans ce dernier moment ? Quels sentimens aurons-nous alors sur tout ce qui nous est à present un obstacle à nôtre salut ? De quel œil envisagerons-nous ces beaux desseins de fortune , ces grands projets dont nous aurons été tout occupez ?

On aime mieux se mettre en danger de perdre son ame , que de desobliger un ami , que de laisser moins de biens à ses enfans , que d'être moins distingué pendant sa vie ; quel sentiment aura-t-on

de tout cela à l'heure de la mort ? Le souvenir de ces honneurs passez consolera-t-il beaucoup un homme qui va être damné ? Ces biens dont on se voit presque déjà dépouillé nous seront-ils d'un grand secours ? Ces prétendus amis nous seront-ils beaucoup obligez de ce que nous nous sommes perdus pour leur faire plaisir ? Serons-nous nous-mêmes beaucoup obligez à ceux qui auront été l'occasion, ou la cause de nôtre perte, & pour l'amour de qui nous nous serons damnez ?

Pauvre Pere de famille, travaillez, suez, usez vôtre santé, & vôtre vie, pour laisser vos enfans à leur aise ; si vous êtes damné, qui vous sçaura gré de vôtre perte ?

Eh ! Seigneur, quel usage faisons-nous de nôtre raison ? Nous sommes les premiers à condamner la conduite de ceux qui negligent leurs propres affaires pour faire celles d'autrui ; & nous ne nous occupons que de vains amusemens, ou tout au plus, des affaires de ceux qui doivent nous survivre, tandis que nous negligons nôtre seule, & nôtre unique affaire, qui est l'affaire du salut.

Si pour être riche il ne tenoit qu'à le

vouloir sérieusement, qui est-ce qui ne le seroit pas ? Il dépend de nous d'être Saints, & encore a-t-on de la peine à le vouloir être ; & ce n'est proprement que parce qu'on ne veut pas l'être, qu'on ne l'est pas.

Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, fassent si peu de réflexions sur une vérité de cette conséquence ; il est étrange de voir des personnes d'ailleurs si sages, & qui font paroître tant de prudence dans leur conduite, sortir du monde sans avoir presque jamais pensé, pourquoi ils y étoient entrez, d'où ils étoient venus, & où ils devoient aller après cette vie, & s'étourdir à la mort sur quelque apparence de conversion.

Qu'est devenu, Seigneur, ce desir passionné de nôtre salut, qui vous a fait faire de si grandes choses ? Il semble, mon Dieu, que vous ne soiez plus touché de la perte de ceux que vous avez rachetté par vôtre Sang. Jusqu'à quand souffrirez-vous que des ames qui vous ont tant coûté se perdent sans ressource ? N'êtes-vous pas encore nôtre Dieu, & ne sommes-nous pas encore vôtre peuple ? Et pourrez-vous jamais oublier que vous êtes nôtre Sauveur ?

Il est vrai que je n'ai pas sçû profiter du bonheur que j'avois de n'être fait que pour vous. Bien loin de me servir des creatures pour aller à vous, je vous ai oublié pour m'arrêter aux creatures. Je me suis égaré de la voie qui me conduisoit à ma fin dernière, & je n'ai pas voulu suivre la voix du bon Pasteur qui m'appelloit; mais je connois, & je déplore mes égaremens, quelque infidele que j'aie été; cela me suffit pour me faire espérer que vous me ferez misericorde. Vous m'avez aimé, Seigneur, lorsque je ne vous aimois pas, lors même que je faisois tout ce que je pouvois pour vous obliger à ne me pas aimer. Vous m'avez cherché, lors même que je vous fuïois davantage. Et quoi! mon Dieu, maintenant que je veux vous aimer, me rebuterez-vous? Maintenant que je vous cherche me fuïrez-vous? Je ne sçaurois, ô mon Dieu, avoir cette pensée d'un Pere, d'un Sauveur, & d'un Dieu aussi bon, & aussi misericordieux que vous l'êtes.

Oùï, mon Dieu, je reconnois, j'avoie que je ne suis que pour vous aimer, & pour vous servir, je suis résolu, avec le secours de vôtre grace, de faire l'un

&

& l'autre ; & j'espere , que puisque vous avez eu jusqu'ici assez de patience pour souffrir mes égaremens , vous aurez encore assez de bonté pour me les pardonner.

Dixi , nunc coepi : hac mutatio dexterae excelsi.

Cen est fait , je commence dès ce moment une nouvelle vie , & c'est à vôtre seule miséricorde , ô mon Dieu , que je dois ce changement.

LECTURE. *On pourra lire le premier Chapitre du premier Livre de l'Imitation de Jesus-Christ.*

*****:

SECONDE MEDITATION

Pour le mois de Janvier.

Des moïens que nous avons pour arriver à nôtre derniere fin.

I. P O I N T.

Les moïens qui sont communs à tous les Chrétiens.

CONsidérez que Dieu ne s'est pas contenté de nous avoir créés pour
D

lui-même comme pour nôtre fin dernière, il a voulu encore par un effet de sa bonté nous engager indispensablement à aller à lui par le grand nombre de moïens qu'il nous a donnez de tendre à nôtre dernière fin.

Il n'y a pas une créature, qui, prise en elle-même, ne nous fournisse un moïen pour connoître, & pour aimer Dieu; & si quelqu'une devient un obstacle, ce n'est que par l'abus que nous en faisons. Les biens, & les maux de cette vie, les châtimens même dont Dieu se sert pour punir nos infidelitez, tout peut servir pour nôtre salut. Il n'est pas jusqu'à nos déffauts qui ne puissent nous être utiles. Nous n'avons point de plus mortel ennemi de nôtre salut que le démon; ses ruses cependant, & ses tentations même, peuvent servir à nôtre salut.

Il faut necessairement avoir la grace pour arriver à nôtre dernière fin, sans elle tous nos efforts seroient inutiles; aussi est-ce un article de Foi, que nous pouvons bien manquer à la grace; mais la grace ne nous manquera pas, parce qu'il n'y a pas un damné qui ne soit damné par la faute, qui ne soit damné parce qu'il l'a voulu.

Nous sommes foibles , les occasions sont fréquentes , & par la corruption que le peché a causée dans le cœur de l'homme , nous avons tous un furieux penchant au mal ; mais peut-on avoir de plus puissans secours pour nous empêcher de tomber , & pour nous relever de nos chûtes ? Avons-nous jamais bien conçu combien il est aisé de faire nôtre salut , si nous voulons nous servir des grands moiens que nous avons de le faire ? Tant de Sacremens où les merites de Jesus-Christ nous sont appliquez ; Sacremens qui nous sont , pour ainsi dire , un bain de son Sang , & par lesquels l'ame trouve de si grands secours dans tous ses besoins ; Sacremens , remedes salutaires , sources intarissables de tant de graces ; ne sont-ce pas là des moiens aisez , & efficaces pour arriver sûrement à nôtre dernière fin.

Il étoit facile aux Disciples de Jesus-Christ d'être Saints , aiant sans cesse ce divin Sauveur avec eux. Nous sera-t-il beaucoup difficile de le devenir , l'aiant sans cesse avec nous ? Ils étoient heureux de pouvoir obtenir de ce divin Sauveur ce qu'ils souhaitoient ; le sommes-nous moins en possédant Jesus-Christ dans

l'Eucharistie ? Et à qui tient-il que nous n'obtenions ce que nous voulons ?

La priere est encore un moïen tres-efficace, puisque Jesus-Christ s'est solennellement engagé à nous accorder tout ce que nous demanderons en son nom. Il n'a rien excepté dans ses promesses, & il a fait ces promesses indifferemment à toutes sortes de gens. Il ne s'agit que de demander, & qui est-ce qui ne le sçait pas faire ? Mais les a-t-on beaucoup demandez ces secours ? Et que fait-on pour les mériter ?

Quand nous n'aurions que le seul Sacrifice de nos Autels, nôtre salut ne devroit-il pas être en assurance ? Quelques grandes que soient les graces dont nous avons besoin, peut-on s'imaginer qu'un Dieu présenté, qu'un Dieu offert pour prix de ces graces, ne soit pas capable de les obtenir ? Et après les assurances si souvent réitérées de la volonté qu'il a de nous faire du bien, oferions-nous manquer de confiance ? Nous devons beaucoup à la Justice de Dieu, il est vrai, nous avons besoin de secours extraordinaires ; mais une seule Communion, une Messe ne nous fournit-elle pas abondamment de quoi acquitter toutes ces dettes,

de quoi satisfaire à tous ces besoins ?

Nous avons une Hostie que Dieu ne peut pas ne pas agréer, une Hostie capable d'effacer tous les pechez des hommes ; & à qui tient-t-il qu'elle n'efface les miens ?

Certainement s'il eût été à nôtre pouvoir, s'il eût été à nôtre liberté de choisir des moïens propres pour faire nôtre salut, nous fussions-nous jamais avisez d'en choisir de si puissans, de si aisez, & en si grand nombre ? Nous fût-il même jamais venu en pensée de demander ce que Jesus-Christ a fait en nôtre faveur ? Que de graces ! que de secours spirituels ! & quel usage avons-nous fait de tous ces moïens ? Quel profit avons-nous tiré jusqu'ici de toutes ces graces ? Et quelle marque est-ce de n'en avoir pas profité ?

A la verité, il faut avoir bien peu d'envie d'être sauvé, quand on se damne avec des moïens aussi aisez, & aussi efficaces que ceux que nous avons de faire nôtre salut ! Quel excuse aurons-nous, quel prétexte tant soit peu plausible pourrons-nous apporter, si nous ne le faisons pas ?

Qu'aurons-nous à répondre au repro-

che que nous ferons les Infidèles , au reproche que Jesus-Christ lui-même nous fera , en se servant pour nous confondre de l'exemple même des Païens ? Il s'en est trouvé de ces Païens qui n'ont eu de l'estime que pour la vertu , qui ont eu en horreur le vice , qui ont été religieux jusqu'à la superstition , & cela seulement par l'esperance d'une vaine réputation , & d'une récompense ridicule ; qu'eussent-ils fait , si éclairez , comme nous le sommes , ils eussent eu les secours que nous avons ?

Quel regret pour un Chrétien qui s'est damné avec tant de secours ! Quel regret , quel désespoir pour moi , si avec de si puissans moïens je me damne ! Et à quoi dois-je m'attendre si je ne me sers pas mieux de ces moïens que je n'ai fait jusqu'à présent ?

Quelles œuvres a produit en moi cette foi , qui cependant est morte sans les œuvres ? combien de fois me suis-je approché du Sacrement de Penitence depuis que je suis pecheur ? & depuis que je m'en approche ? en suis-je devenu plus penitent ! Quel étonnement si cette pauvre Femme malade , qui avec tant de confiance toucha seulement le bord de la

Robe de Jesus-Christ, n'eût pas été guerrie ! Quelle surprise si ce Mort dont Jesus-Christ ne toucha que le Cercüeil ne fût pas ressuscité sur l'heure même ! Le peu de fruit que je tire de tant de puissans secours, est-il le sujet d'un moindre étonnement ? D'où vient qu'après m'être nourri plus de cent fois du Corps & du Sang précieux de Jesus-Christ, je suis toujours aussi infirme ? D'où vient que touché, qu'étonné de voir avec quel excès Jesus-Christ m'aime, je n'en aime pas plus Jesus-Christ ?

II. P O I N T.

Les moïens que chacun a en particulier.

Considérez, qu'outre ces grands secours communs à tous les Chrétiens, nous avons chacun en particulier des moïens tres-propres, & tres-faciles pour arriver à une sublime sainteté. Le naturel, l'esprit, les passions mêmes peuvent être d'un grand secours quand on sçait s'en servir ; c'est ordinairement sur ce fonds que la grace travaille, & soit que nos inclinations nous portent au bien, ou qu'elles nous portent au mal,

D iiij

un peu de bonne volonté fait que tout fert à la vertu.

Les maladies, & les accidens particuliers qui nous arrivent durant la vie, ne nous arrivent que pour nous faire aller plus vite à nôtre fin dernière, en nous séparant, ou du moins en nous dégoûtant de cent objets créés, qui nous occupent, qui nous amusent long-temps, & qui nous arrêtent toujourns.

Mais les moïens les plus sûrs, & les plus efficaces pour faire son salut, sont ceux que chacun trouve dans l'état où Dieu l'a appelé.

Tous les états de vie sont des voïes différentes, qui selon l'ordre de la Providence conduisent toutes à nôtre fin dernière. C'est une erreur grossiere de s'imaginer que pour arriver à une haute perfection, il faille faire des choses extraordinaires; pour être grand Saint, il ne faut que remplir parfaitement les devoirs de son état. La femme forte, cette Heroïne si estimée, si hautement louïée dans l'Ecriture, n'a acquis de si grands merites qu'en prenant soin de sa famille; & Jesus-Christ lui-même n'a pas jugé qu'il pût rien faire de plus digne de lui durant l'espace de trente ans, que de

s'acquitter parfaitement des devoirs les plus ordinaires de l'état pauvre, & humiliant qu'il avoit choisi.

On s'égare dans toute autre voie. C'est illusion de vouloir faire beaucoup si l'on ne fait ce que l'on doit, & l'on fait toujours ce que l'on doit, quand on fait ce que Dieu veut. Or en remplissant jusqu'aux moindres devoirs de nôtre état, nous sommes toujours sûrs de faire ce qui lui plaît.

Les gens du monde, sans sortir des bornes de leur condition, trouvent dans ce qu'ils sont obligez de faire chaque jour, tout ce qu'il faut faire pour être Saints : seront-ils excusables devant Dieu, s'ils ne le font pas ? eux qui font beaucoup plus pour le monde, qu'ils ne sont obligez de faire pour Dieu, afin d'être sauvez.

Les personnes Religieuses trouvent dans leur état tous les moïens, & les seuls moïens qui leur conviennent, pour arriver à une perfection sublime par l'observation parfaite de leurs Regles, & de leurs vœux. Ces Regles ont fait les Saints qu'on honore dans la Religion, qu'ils avoient embrassée, & l'on ne doit pas esperer de s'y faire Saint que par l'ob-

servation parfaite de ces mêmes Regles.

Et qu'on ne dise pas qu'elles paroissent de peu de consequence , puisqu'elles n'obligent pas sous peine de peché ; car outre qu'il n'est rien de petit au service de Dieu , est-ce beaucoup honorer , & aimer Dieu , que de ne vouloir faire pour lui , que ce qu'on ne peut omettre sans encourir la disgrâce ; & par quoi est-ce que nous nous distinguerons des autres Religieux , que par l'observation des devoirs particuliers de nôtre état ? Par quoi est-ce que nous meriterons les secours extraordinaires dont nous avons besoin , que par l'observation de nos Regles.

On s'étonne que tant de Communions , tant de Messes , & cent autres puissans secours, ne nous servent presque de rien. On est toujours plus tiède , on a toujours plus de sujet de craindre pour son salut , quoiqu'on ait fait , ce semble , pour Dieu de si grandes avances ; certainement , tant qu'on néglige les moiens particuliers qu'on a , tous les autres sont inutiles. Les meilleurs remedes nuisent plutôt qu'il ne profitent , quand on néglige les moindres précautions.

Une personne Religieuse néglige ses

Regles, elle doit donc s'attendre à ne tirer aucun fruit de l'usage des Sacrements. Une personne du monde ne prend aucun soin de sa famille, elle negligé son domestique, elle ne s'acquitte qu'imparfaitement des devoirs de son état; qu'elle ne compte donc plus sur ses prétendues bonnes œuvres. On ne sçait nul gré à un serviteur, quelque bien intentionné qu'il soit, quelque grandes choses qu'il fasse, s'il ne fait ce qu'il doit; & comment feroit-il ce qu'il doit quand il ne fait pas ce que le Maître veut.

Faisons ici de sérieuses réflexions sur nôtre conduite, considérons comment c'est que nous nous sommes servis jusqu'ici des moïens que nous avons de faire nôtre salut. Quel profit avons-nous tiré des moïens généraux? Nous servons-nous avec fruit des particuliers?

Dieu n'examinera pas seulement le mal que nous aurons fait; il examinera encore rigoureusement le bien que nous aurons mal fait, le bien que nous pouvions faire, & que nous n'avons pas fait. Serions-nous en état à présent de rendre compte de nôtre conduite? Il ne devrait pas y avoir une seule action dans toute nôtre vie, qui ne se rapportât à

Dieu ; & peut-être aurions-nous de la peine à trouver une seule action dans toute nôtre vie , que nous aïons faite uniquement pour Dieu.

Cherchons la cause du peu de fruit que nous avons tiré jusqu'ici de tant de secours spirituels ; examinons de bonne foi quel usage nous avons fait de tous les moïens que nous avons d'arriyer à la perfection. Si l'on est engagé dans le monde , comment est-ce qu'on s'est acquitté des devoirs de son état ? Si l'on est dans l'état Ecclesiastique , ou Religieux , comment est-ce qu'on a rempli les obligations , & observé ses Regles ?

Helas ! peut-être que je suis à la veille de ce jour décisif de mon sort éternel ; du moins est-il sûr que quelques-uns de ceux qui feront ces réflexions , & ce jour de Retraite , ne verront pas la fin de cette année , c'est-à-dire , que si ce sort tombe sur moi , je n'ai plus que quelques jours à vivre , & une éternité à regretter le temps , & les moïens de faire mon salut , desquels j'ai abusé.

Si le Figuier est condamné au feu pour n'avoir pas profité du soin qu'on avoit pris de le rendre fertile , si le serviteur peu industrieux est réprouvé pour avoir

enfoüi le talent qu'il avoit reçu , que
dois-je penser de l'inutilité de ma vie ,
& de l'abus que j'ai fait jusqu'ici de tant
de secours spirituels que j'ai eu pour me
faire Saint ?

Mais que vous sert , ô mon Dieu , que
nous pensons si bien, si nous ne faisons
pas mieux ? Que me sert d'avoüer ingé-
nuëment que je n'ai encore rien fait pour
le Ciel , si je ne commence sur l'heure
même ? Il y a six mois que je me rendois
la même justice , en suis-je devenu meil-
leur ? Et à quoi dois-je m'attendre, si re-
connoissant que j'ai abusé jusqu'ici des
plus grandes graces , je ne profite pas des
réflexions que je fais à présent sur cet
abus.

LECTURE. *On pourra lire la Ré-
flexion du monde. Tom. 3. pag. 1. & suiv.*

•••••

TROISIE'ME MEDITATION

Pour le mois de Janyier.

*Sur les sentimens qu'on a à l'heure de la
mort.*

Pour fixer plus aisément vôtre esprit,
& pour être moins distrait , imagi-

nez-vous que vous êtes au lit de la mort, & qu'il ne vous reste que deux ou trois heures de vie ; imaginez - vous ce que vous expérimenterez alors , c'est-à-dire , une foiblesse extrême qui vous laisse presque sans sentiment , une inquiétude mortelle qui ne vous donne pas un moment de repos , une crainte affreuse qui trouble l'esprit , des palpitations fréquentes, d'un cœur qui se meurt , une suffocation de poitrine , une respiration précipitée, une sueur froide qui se répand par tout le corps , lequel commence déjà à sentir le cadavre ; les jouës abatuës , un tein livide , des cheveux tout humides de la sueur de la mort , des yeux enfoncez , & affreusement ouverts , qui commencent à se troubler , & à s'éteindre , ne nous laissant de lumière qu'autant qu'il en faut pourvoir dans quel pitoïable état vous êtes réduit ; déjà abandonné de tout ce que vous aviez de plus cher dans le monde , dépouillé de tout ce que vous aviez de plus précieux , & réduit à rendre le dernier soupir entre les mains de quelques domestiques , ou de quelque inconnu.

Demandez à Dieu la grace de si bien concevoir les conséquences terribles de

ce dernier moment, d'où dépend l'éternité, & de si bien entrer dans les sentimens qu'on aura à cette dernière heure, que vous preniez dès à présent des mesures certaines pour assurer vôtre salut.

I. P O I N T.

Les sentimens qu'auront à l'heure de la mort les personnes qui auront vécu dans le désordre, ou dans la tiédeur.

Considérez le changement étrange, qui se fait dans une personne qui se meurt. Il n'y a que quelques jours qu'on étoit plein de forces, & de santé, qu'on faisoit de grands projets, qu'on se voïoit comblé de biens, & d'honneurs; & voilà un homme tout à coup réduit dans un lit à la dernière extrémité, sans force, sans plaisir, dans la nécessité de tout abandonner, & d'être abandonné de tout.

Eh, Seigneur! qu'est-ce que l'homme? Quelque riche, quelque puissant, quelque nécessaire qu'on soit, il ne faut que douze heures de fièvre pour nous rendre tout le monde inutile, & nous-mêmes inutiles à tout le monde.

On s'estimoit heureux d'avoir du bien pour plusieurs années ; mais mon Dieu ! que sert-il d'avoir du bien pour plusieurs années , si l'on n'a plusieurs années pour jouïr de son bien ?

En ce pitoïable état qu'est-ce qui peut être capable de rassûrer un pécheur ? La pensée des plaisirs passez, dont il ne reste plus qu'un regret mortel , la crainte des tourmens à venir , dont on ressent déjà la rigueur , Dieu , les hommes , tout conspire à l'affliger , à l'effraïer , à le jeter dans le désespoir.

Quelle plaïe , pour ainsi dire , ne font pas dans le cœur d'un moribond , les larmes de ceux qui le servent ; l'étonnement que témoignent ceux qui s'en approchent , le silence même de ceux qui se retirent , les soupirs d'une femme , les cris des enfans , les pleurs des amis , l'empressement des domestiques. Avec quelle appréhension assaïe-t-on les remedes les plus violens ? Mais quelle fraïeur ! quel accablement si l'on ne tire aucun soulagement de ces derniers remedes !

Dans cette extrémité , pour ne pas dire dans ce désespoir , on a recours à un Confesseur pour rassûrer un peu ce ma-

lade. Mais croit-on qu'en cette extrémité un pécheur soit beaucoup consolé par la présence d'un Confesseur ? Il s'effraie, il le regarde, il est tout interdit dans ce trouble, & dans cette fraieur, il faut se disposer à la mort ; de bonne foy est-ce le temps ? Est-on en état de le faire ? Et dans cette fraieur, dans ce trouble qui affoiblit, qui obscurcit si fort la raison, de quelle maniere le fait-on ? On exprime en parlant non pas ce qu'on sent, ou ce qu'on pense, mais ce qu'on entend dire au Confesseur, on ne sçait le plus souvent ny ce qu'on doit répondre, ny ce qu'on répond.

On diroit que Jesus-Christ même, qui console si fort par sa dernière visite l'ame des Justes, ne vient visiter le pécheur que pour lui reprocher à cette dernière heure d'une maniere plus sensible ses impiétez, ses sacrilèges. Certainement, la présence de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, console-t-elle beaucoup un moribond, qui n'a eu que de l'indifférence, & du mépris pour Jesus-Christ ? Quel sentiment de honte & de fraieur à la vûe de ce Rédempteur, qu'il a si long-tems offensé, qu'il a si mal-traité, & qui va être en peu d'heures son Juge,

Mais auprès de qui trouvera-t-on quelque soulagement? Car a-t-on reçu les derniers Sacremens, les proches parens se retirent, les meilleurs amis ne paroissent plus, & il ne reste auprès d'un moribond que quelques étrangers, qui n'attendent que le moment qu'il expire.

La pensée des plaisirs passez est-elle d'un grand secours contre les fraïeurs de la mort? Et le souvenir de ces longues séances au jeu, de ces profanes divertissemens, de ce libertinage de mœurs, de ces débauches, console-t-il beaucoup un moribond?

Quels sont ses sentimens? lorsque le Prêtre avant que de se retirer, lui présentant un Crucifix, lui dit: Que les remèdes lui étant désormais inutiles, & qu'à cette dernière heure toutes les créatures l'abandonnant, Jesus-Christ seul doit être désormais toute sa consolation, & son refuge. Vous ne devez plus avoir recours qu'à Jesus-Christ sur la Croix; c'est dans ses plaïes que vous devez chercher de quoi vous rassûrer contre les fraïeurs de la mort, de quoi adoucir ses rigueurs, & son amertume: Recevez donc, mon frere, cet objet consolant, c'est entre ses bras que je vous laisse.

Divin objet, source des plus douces consolations, à qui s'est étudié de vous ressembler pendant sa vie, & qui vous a aimé jusqu'à la mort! Mais objet triste à qui n'a aimé que le plaisir, à qui a vécu dans l'abondance, à qui ne pense à l'éternité, que quand il voit que le temps va finir, & qu'il n'a plus de temps; c'est donc là que se terminent toutes ces joies, tous ces divertissemens, toutes ces fêtes des gens du monde; là se réduisent toutes ces fausses idées, ces vains projets de fortune, d'établissemens, de plaisirs.

Voilà à quoi se voit réduit un libertin à cette dernière heure; & quand on a vécu dans l'indifférence pour Jesus Christ, dans une négligence extrême de son salut, quand on a mené une vie molle, & mondaine, trouve-t-on beaucoup de consolation à tenir un Crucifix entre ses mains à l'heure de la mort?

Mais si cette personne qui se voit réduite à n'avoir plus de compagnie que ce Crucifix, n'a nulle ressemblance avec Jesus-Christ crucifié, si elle n'a été nullement touchée des plus terribles vérités de nôtre Religion; si elle s'est moquée des plus saintes Pratiques de piété,

quels sentimens peut-elle avoir à cette dernière heure ?

Si du moins elle sçavoit profiter du peu de temps qui lui reste ! Mais hélas : la fraïeur, & le trouble où elle est, lui laissent-ils toute la raison, & toute la liberté nécessaire pour profiter de ce peu de temps ?

Cependant, le malade se meurt, & l'on a beau esperer de lui donner quelque consolation par les Prieres de l'Eglise : Ces Prieres sont à la verité consolantes pour ceux, qui aiant bien vécu, meurent en gens de bien ; mais consolent-elles beaucoup une personne qui n'entend pas un mot qui ne lui reproche les desordres de sa vie ?

Considérons le sens des Prieres qu'on fait à un Agonifant : *Proficiscere anima Christiana de hoc mundo*, s'écrie le Prêtre : Sortez de ce monde, ame Chrétienne. O, Seigneur ! que cet adieu est peu agréable ! qu'il est dur à qui a aimé le monde, à qui peut-être n'a aimé que le monde, à qui n'a rien fait pour le Ciel ! *Proficiscere* ; c'en est donc fait, il faut se séparer de tout, quelque attachement que l'on ait, quelque difficulté que l'on sente, on ne voudroit rien quitter, &

il faut mourir à tout.

Hodiè sit in pace locus tuus , & habitatio tua in sancta Sion. Ame Chrétienne , que vous soïez aujourd'hui en lieu de paix , & que vôtre demeure soit dans la sainte Sion. Que ce souhait est charitable ! Mais que peut penser un moribond , quand il sent bien qu'on n'a nulle raison de faire ce souhait en sa faveur , quand il entend la voix d'une conscience qui lui présage tout le contraire ?

Miserere , Domine , gemituum , miserere lacrymarum ejus. Aïez pitié , Seigneur , continuë le Prêtre , aïez pitié de ses gémissemens ; laissez - vous toucher à ses larmes ; mais s'il n'y a que la douleur de se voir dépoüillé de tout ce qu'on avoit de plus cher , qui arrache par force ces soupirs : Mais si dans la verité il n'y a que la vûë de la mort , & de l'Enfer , s'il n'y a que le regret , peut-être , de ne pouvoir plus pécher , qui soit la véritable source de ses larmes , cette Priere sera elle exaucée ?

Agnosce , Domine , creaturam tuam non à Diis alienis creatam ; sed à te solo Deo vivo , & vero. Reconnoissez , Seigneur , que c'est ici une ame que vous avez seul tirée du neant ; elle n'a pas été créée par

des Dieux étrangers ; elle est sortie de vos mains , reconnoissez donc vôtre ouvrage. Mais si cette ame a préféré les plus viles créatures au vrai Dieu ; Si elle a mené une vie si peu conforme aux maximes de Jesus-Christ ; Si elle a passé ses jours dans le peché , à quels traits ce Juge souverain la reconnoitra-t-il pour son ouvrage ? Quelle apparence que Dieu regarde de bon œil , une ame qui l'a toujours regardé avec une outrageante indifférence , & avec le dernier mépris.

Mon Dieu ! quels sentimens doit avoir un homme qui est à l'agonie , c'est-à-dire , qui se voit comme en proie à la douleur , au regret , au desespoir , sans nul soulagement ; car lui reste-t-il assez de connoissance pour discerner les objets ? Tout ce qui se présente à ses yeux , tout ce qu'il entend augmente sa douleur , & sa crainte ; a-t-il perdu l'usage des sens , délivré qu'il est de tous les objets extérieurs capables de le distraire , avec quelle application , mais avec quel regret pense-t-il , & au mal qu'il a fait , & au bien qu'il n'a pas fait , & qu'il pouvoit faire , ou qu'il a mal fait.

Quels doivent être alors les sentimens

d'une personne , qui a mené une vie peu régulière , lorsqu'elle vient à penser : Je suis assurée que dans peu d'heures je ne serai plus en vie ; si je ne suis point en état de grace , je suis perduë pour une éternité ; & non seulement j'ai quelque sujet de craindre avec les ames les plus justes , de n'être pas en état de grace , mais j'ai encore sujet de douter positivement si j'y suis ; j'ai peut-être même de tres-fortes raisons de croire que je n'y suis pas.

En cette extremité tout ce qu'on a entendu dire des Jugemens de Dieu , de l'Enfer , de l'Eternité , tout cela revient à l'esprit , & le frappe d'une maniere terrible. Il est surprenant combien cet homme , qui peu auparavant doutoit de tout , railloit , plaisantoit des veritez les plus terribles ; il est surprenant dis - je combien il est enfin persuadé de tout ce qui fait l'objet de nôtre foy. Quelle fraieur , & quel trouble à la seule pensée du Jugement de l'Enfer , & de l'Eternité.

Cependant dans cette confusion de pensées désolantes , dans ces troubles , dans ces mortelles fraieurs , cette personne se meurt. Dès qu'on s'en apperçoit , on tâ-

che, mais inutilement, de lui suggérer des motifs de confiance en la miséricorde d'un Dieu qui souhaite si ardemment la conversion du pecheur : inutile secours, elle perd tout à coup l'usage de tous ses sens, & abandonnée comme en proie aux remords intérieurs, & aux cruels sentimens de regret, & de desespoir, elle expire, & à ce moment expirent avec elle toutes ses joies, toutes ses esperances; à ce moment expirent tous ses vains projets de conversion, & de penitence; à ce moment finit le temps, & commence pour elle l'épouventable éternité.

Ainsi finit la vie d'une personne qui a vécu dans le désordre; ainsi meurent ceux qui ont mené une vie tiède, & peu chrétienne; ainsi dois-je m'attendre à mourir si je ne commence dès ce moment à mieux vivre.

Serois-je dans de meilleures dispositions? Aurois-je d'autres sentimens, & des pensées plus consolantes, s'il me falloit mourir à l'heure même? Pourrois-je bien me rassurer contre les fraïeurs de la mort, moi qui ne puis y penser sans frémir? Et ma conscience me promet-elle une mort plus tranquille?

Eh!

Eh, Seigneur ! faudra-t-il que je n'aie fait cette Méditation que pour me rendre plus criminel, que pour me fournir de nouveaux sujets de regret, & de desespoir à cette dernière heure ? Je conviens qu'il n'est point de plus grand malheur que celui de mourir en réprouvé ; Je suis en état d'éviter ce malheur, vous m'en donnez tous les moïens, & à qui tiendra-t-il que je ne l'évite ?

Je ne voudrois pas mourir dans l'état où je suis, comment oserai-je vivre plus long-temps dans cet état ? Je risque le salut de mon ame, mon bonheur éternel ; je risque tout, si je reste seulement une heure dans le peché, & j'attendrai tranquillement un jour, une semaine, un mois à me convertir.

II. P O I N T.

Réflexions sur ces veritez.

Qu'il est triste après avoir fait les considérations que nous venons de faire, de mourir avec autant de remords de conscience, & de regrets, que si on n'en avoit point fait !

Il étoit si aisé de me convertir ; j'avois

le temps, Dieu me présentoit la grace ; j'en avois la pensée ; il ne m'en eût pas beaucoup coûté ; & quand il eût dû même m'en coûter beaucoup, s'agissant de mon bonheur, ou de mon malheur éternel, y avoit il à délibérer sur ma conversion ? O si j'eusse alors suivi les saintes inspirations que j'avois ! O si je me fusse converti ! Mais je ne l'ai pas fait ; mais je ne suis plus en état de le faire ; mais je meurs, & je meurs dans le regret, dans le trouble, dans une assurance morale d'être damné.

Que de réflexions alors ! mais toutes inutiles. Que l'on juge sainement de toutes choses ; mais il n'est plus temps alors de profiter de tous ces beaux sentimens. On se repent alors de bien des choses ; Mais qu'il est dur de se repentir quand on sçait ; quand on sent que le repentir est sans fruit ! Quel déplaisir, quel regret de n'avoir pas fait ce qu'on pouvoit, & ce qu'on devoit faire, quel désespoir de ne pouvoir pas faire alors ce que l'on n'a pas fait ce qu'on voudroit avoir fait.

On n'a pas voulu faire de sérieuses réflexions sur les grandes veritez de la Foi, qu'on pouvoit faire si utilement durant sa vie ; on les fait alors ces réflexions,

on a tout le loisir de les faire, on est même en nécessité de les faire; mais que ce loisir est cruel! que cette nécessité est fatale, quand le dépit, & le desespoir, sont le seul fruit qu'on tire de ces réflexions.

Alors on s'apperçoit de toutes les irrégularitez de la vie; alors on reconnoît, mais trop tard, qu'on a été dans l'erreur.

Mon Dieu! quels doivent être les sentimens d'une personne consacrée à Dieu! lorsque sur le point de voir décider de son sort éternel, elle pense combien imparfaitement elle a vécu dans un état qui demandoit une perfection si sublime. Eh quoi! falloit-il faire tant de bruit, en quittant le monde, pour entrer en Religion, & vivre dans cette Religion selon les maximes du monde, & me damner dans cette Religion?

Dieu m'avoit fait la grace d'embrasser un état si parfait, ai-je profité de cette grace? Je m'étois dépoüillé de tout, j'avois fait même un sacrifice à Dieu de ma propre liberté, j'avois choisi un état de vie austere, & tout cela pour mourir en paix, en mourant en Saint; mais malheureux que je suis! ignorois-je que la

bonne mort est le fruit de la sainteté de la vie. Helas ! combien de fois l'avois-je dit aux autres ! & pourquoi n'ai-je pas profité moy-même de ce que je leur ai dit ? Que de Prières sans attention ! que de Messes , que de Communions sans fruit ! que de Confessions sans amendement ! que de graces renduës inutiles ! que de bonnes œuvres perduës faute de bons motifs.

Eh , Seigneur ! falloit-il faire tant de démarches pour faire une si grande perte ! qu'on se soit arraché du sein de ses parens , qu'on ait été insensible à leur caresses , & à leurs larmes , qu'on ait surmonté les plus grands obstacles , tout cela , pour assurer son salut ; & que pour avoir trop recherché les petites commoditez , pour je ne sçai quels attachemens à mille bagatelles , ou du moins à des choses à quoi on auroit eu honte de s'attacher dans le monde , on ait mené une vie tiède , lâche , imparfaite dans la Religion ; qu'on se trouve à l'agonie dans des remords accablans, dans des fraïeurs étranges , & qu'on meure dans un doute formel de son salut ; est il bien consolant d'avoir achetté une mort si triste à un si haut prix ?

Quelles sont alors les inquiétudes d'un Ecclésiastique , qui avec des mœurs séculières , a vécu dans un état qui demande une vie si exemplaire , & une si édifiante piété ! Quels doivent être les troubles aux approches de ce moment fatal , qui doit décider de son sort éternel ? Quels sont les sentimens au souvenir de ces dangers fréquens , où il a été continuellement exposé sans précaution , sans défiance ; au souvenir de cette multiplicité de Benefices , de ces grands revenus dont il a fait un usage si peu conforme à ses obligations ? Il n'est plus temps , alors d'assoupir les remords de conscience par de vains prétextes de bienfaisance , & de qualité ; c'étoient les aumônes des Fidéles , c'étoit le patrimoine des Pauvres , c'étoit l'héritage , pour ainsi dire , de Jesus-Christ ; quelle fraïeur à la seule pensée du compte terrible qu'il en faut rendre.

Le souvenir d'une vie passée dans la tiédeur au service de Dieu , peut-il inspirer des sentimens d'une tendre confiance ? De quel œil envisage-t-on ce moment décisif , quand on considère sérieusement , & de sang froid , eomme on le fait alors que la moindre des graces

qu'on a méprisées, auroit pû convertir un Païen, & que toutes ensemble n'ont pû faire un fervent Religieux, ni un parfait Fidele.

1 Quel nombre prodigieux de fautes, qu'on n'avoit pas apperçûës, ou que la passion, & la tiédeur, nous faisoient passer pour legeres, & qui alors nous paroissent des pechez griefts ?

2 Quel motif de consolation peut avoir alors un Religieux imparfait ? Sera-ce le souvenir de ses Regles, qu'il a si mal gardées ? Sera-ce la protection des Saints de son Ordre, qu'il a deshonoré par sa conduite peu réguliere ? Sera-ce la bonté de Dieu même, qu'il a si mal servi, après en avoir reçu de si grands bienfaits ?

Il se trouve quelquefois des gens qui raillent des plus saintes Pratiques de pieté, qui traitent de minutie, & de petitesse d'esprit, cette grande délicatesse de conscience, & cette ponctualité constante, que les personnes ferventes ont à s'acquitter des plus petits devoirs de leur état ; s'il est vrai, comme ils nous en affuroient, qu'ils aient eu raison de juger, & d'agir de la sorte, qu'ils fassent encore alors le même jugement ? Que ne

soutiennent-ils jusqu'à la mort leur caractère de railleurs, & d'esprits forts ? S'il est vrai qu'ils aient dû traiter ces exercices de piété, & la devotion même de vain scrupule, qu'il s'en sçachent bon gré alors, qu'ils s'applaudissent à cette dernière heure ? S'il est vrai qu'ils aient été sages de se faire une idée de devotion commode, une fausse conscience à l'abri de laquelle ils ont vécu dans une trompeuse sécurité ; qu'ils se reglent encore alors sur ce même système ? Mais, ô mon Dieu ! n'est-ce pas là la véritable cause de leurs fraïeurs, & de leur trouble ? N'est-ce pas là ce qui les met au désespoir ?

Durant la vie la passion nous aveugle, l'exemple nous entraîne, les objets nous enchantent, l'embarras des affaires nous occupe, & il semble qu'on prend même plaisir à s'étourdir sur les plus grandes veritez de la foi ; la foi elle-même est à demi éteinte par les désordres d'une vie déreglée : à la mort, la Raison, la Religion, la Foi même a toute sa force ; on croit, mais d'une foi accablante, laquelle, semblable à celle des demons, fait frémir ; mais elle ne convertit pas.

Il est étrange que chacun convienne,

qu'à l'heure de la mort on est au désespoir de n'avoir pas été mortifié, d'avoir mené une vie mondaine, une vie molle, & délicieuse, d'avoir fait si peu de bonnes œuvres; enfin, d'avoir vécu comme l'on vit, & que cependant après avoir fait ces réflexions, dont on est pleinement convaincu, on se mette si peu en peine de mieux vivre. Et moi-même qui fais à présent ces réflexions, & qui condamne si fort ceux qui n'en profiteront pas; en vivrai-je désormais plus chrétiennement?

A la mort tous les obstacles s'évanouissent, & nous laissent toute la liberté de juger des choses sans préoccupation.

On voïoit autrefois, mais on n'étoit pas touché du peu de solidité des biens du monde, on ne s'appercevoit même pas du vuide des plaisirs de la terre: à la mort on ne voit pas seulement, mais on sent; & on sent si vivement qu'on ne peut pas concevoir qu'on n'ait pas senti plutôt ce dégoût, & cette double indigence, on voit sensiblement qu'on s'est trompé; mais quel regret mortel de n'être plus en état de remédier à la perte que nous a fait faire nôtre erreur.

Que c'est un spectacle bien triste, mais

bien propre à nous défabuser , & des plaisirs , & des biens de la vie , qu'une personne qui vient d'expirer. A peine a-t-on rendu le dernier soupir , que chacun garde un morne silence ; fût-ce la personne du monde la plus accomplie en toute sorte de belle qualitez , elle n'inspire plus que de l'horreur. Après quelques lugubres Prières , & quelques gouttes d'Eau-benite , avec quoi se terminent tous les Services , & les devoirs: on couvre ce corps avec le drap , on tire le rideau du lit , on se retire.

Qu'est devenuë cette beauté , cet embonpoint , cet enjouement ? Que sont devenus ces grands projets , cette riche fortune ? Que lui servent alors ces meubles précieux , & quels services peut-elle tirer de cette foule de domestiques ? Voilà donc où tout se termine ? mais où est cette ame , & que va devenir ce corps , ou , pour mieux dire , ce cadavre , dont on commence déjà à ne pouvoir pas supporter la puanteur ? Helas ! fût-ce le corps de la personne du monde la plus aimable , & la plus honorée , on ne peut plus le voir ; il faut au plutôt s'en défaire : Mari , Femme , Enfans , Amis , Proches , Voisins , Domestiques , cha-

cun s'empresse , pour ainsi dire , à faire tirer ce corps hors de la maison. Ceux qui ont eu le plus de tendresse pour cette personne , sont les plus empressez à s'en défaire ; on ne veut pas même en entendre parler ; on gage des gens pour l'emporter , & pour l'abandonner en proie aux vers ; on l'enferme dans une bière , on le couvre de terre ; & peut-on sans horreur penser à ce qui se passe dans le tombeau deux jours après.

Etes-vous en terre ? voilà qui est fait & chacun retourne à ses occupations , on songe à se faire d'autres amis , à prendre de nouvelles mesures , à profiter de vos dépouilles ; mais pour vous , vous voilà entièrement oublié ; on ne pense pas plus à vous , que si vous n'aviez jamais été au monde ; on se mocque de vôtre colere , on ne se met plus en peine de vos bonnes graces , on renverse souvent tout ce que vous avez fait , on ne vous compte plus pour rien ; & en effet , vous n'êtes plus rien parmi les hommes.

Il est vrai que le jour que vous mourrez , vos parens , vos amis verseront quelques larmes , dans la pensée qu'ils ont perdu quelque plaisir , ou quelqu'appui en vous perdant ; car il y a beaucoup de

pleurs dans le monde à la mort des proches, mais il y a encore plus de grimaces dans ces pleurs. En effet, on se consolera bien-tôt : & pour peu d'avantage qu'on trouve à vôtre mort, pour peu de part qu'on ait à vôtre heritage, on n'aura pas trop de peine à se réjouir. Jugeons de ce qu'on fera à nôtre égard après nôtre mort, parce que nous avons fait nous-mêmes après la mort des autres : nos Parens, nos Amis sont morts, avons-nous été long-temps à nous en consoler ? Et s'ils ont été assez malheureux pour se perdre, leur sçavons-nous fort bon gré de ce qu'ils se sont damnez, quand même ç'auroit été pour nous faire plaisir ?

Après cela, on compte beaucoup sur les biens, & sur les plaisirs de cette vie : après cela, on aime mieux s'exposer à se perdre, & à mourir damné, que de désobliger un ami.

A la verité, il est surprenans, qu'on pense si peu à la mort ; mais il est encore bien plus étrange, qu'on ne se convertisse pas quand on y pense. Combien de gens vivent comme s'ils étoient assurez de ne point mourir, ou de mourir plus d'une fois ; comme s'ils ne devoient

rien perdre en mourant mal ; ou comme s'il devoient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu.

Ne sommes-nous point de ce nombre ? Et quels sentimens aurions-nous à l'heure de la mort au souvenir des réflexions que nous faisons presentement, si nous ne tirons nul fruit de ces réflexions ?

Eh quoi, Seigneur ! seroit-il possible que la grace importante que vous me faites ne servît qu'à me rendre plus criminel, en ne me rendant pas meilleur ? Quel bonheur ! quelle grace ! pour un moribond si effraïé à la vûe des déreglemens de sa vie, & sur le point d'expirer, si vous lui donniez encore quelque mois de vie, quel usage feroit-il de sa santé ? Eh quoi, mon divin Sauveur ! Je reçois aujourd'hui un pareil bonheur, & comment pourrois je n'en pas profiter ? J'avouë que ma vie a été jusqu'ici tres-criminelle, vous me faites grace pour quelque temps, & seroit-il possible que j'abusasse de cette grace ! Non, mon Dieu, je vais commencer dès ce jour ; je commence dès ce moment à réparer mes désordres, & à me disposer désormais par une vie vraiment chrétienne à une sainte mort. Ainsi soit-il.

Mors peccatorum pessima. Psal. 33.

O que la mort des pecheurs est malheureuse !

O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis ! Eccl. 41.

O mort , que ton souvenir est cruel à un homme qui met tout son bonheur dans la jouissance de ses biens !

Exibit spiritus ejus , & revertetur in terram suam : in illa die peribunt omnes cogitationes eorum. Psal. 145.

Quand l'ame se séparera du corps , elle changera bien de sentimens ; à ce moment fatal cessent tous nos vains desirs , & toutes nos frivoles pensées ; à ce moment on est ce que l'on craignoit d'être , & à quoi on ne vouloit pas même penser.



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de Fevrier.

PREMIERE MEDITATION.

De l'importance du salut.

I. POINT.

*L'affaire du salut est la plus importante
de toutes les affaires.*

CONsidérez, que de toutes les affaires, il n'en est point qui soit de si grande importance que celle de notre salut. Du bon, ou du mauvais succès de cette affaire, dépend la bienheureuse, ou la malheureuse éternité. Toutes les autres ne sont permises qu'autant qu'elles nous servent de moyens pour réussir dans celle-ci. Cette affaire perdue, tout est perdu; puisque Dieu même qui renferme tous les biens, & hors duquel il

ne peut y avoir de vrai bien, puisque Dieu même est perdu pour nous pour toujours, & sans ressource.

Le salut est proprement nôtre affaire personnelle, toutes les autres nous sont étrangères. En faisant les autres affaires, on fait les affaires de ses enfans, de ses amis, de sa famille; on fait les affaires de la Communauté, ou de l'Etat: mais précisément par là, nous ne faisons pas la nôtre. Toutes ces choses sont les affaires du temps, le salut est l'affaire de l'éternité.

Que les autres choses, quelques importantes qu'elles paroissent, ne réussissent pas, ce mal n'est pas sans remède; & quand il le seroit, pourvû que l'affaire du salut réussisse, il n'est rien de perdu. La seule perte de l'ame est irréparable, toute l'éternité ne suffira pas pour la déplorer.

Pourra-t on se consoler de cette perte, en se souvenant qu'on a réussi dans toutes les autres affaires, qui n'étoient de nulle conséquence, & qu'on n'a négligé que celle-ci, qui seule étoit l'affaire d'où dépendoit un bonheur éternel?

Que nous menions une vie obscure, que nous soions dans l'oubli, que nous

vivions sans amis, sans appuis, que nous mourions dans l'indigence; peu nous importe, pourvu que nous soions sauvez; le salut répare en un moment toutes les pertes, & tous les désagrémens de la vie; mais si nous sommes damnez, que nous servira d'avoir été riches, & puissans dans le monde, que nous servira d'avoir été fort éclairez, & fort habiles, si nous sommes assez malheureux pour être condamnez aux feux éternels?

○ Tout l'Univers ligué contre un homme, ne peut lui enlever le Ciel, ne peut pas même troubler le moins du monde son bonheur, s'il est sauvé? Tout l'Univers conspirant pour un homme, ne peut le rendre, je ne dis pas heureux, s'il est damné, mais même moins misérable. Helas! que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame, & que pourra-t-on lui donner en échange qui le puisse dédommager de la perte qu'il aura faite?

Quid prodest homini si Universum mundum lucretur anima vero sua detrimentum patiat. Matth. 16.

Il est étrange, que tout le monde convienne que de toutes les affaires que nous avons en main, l'affaire du salut est la

plus importante, qu'elle est la seule importante; & que ce soit cependant celle que nous néglignons davantage, & que nous aïons le moins à cœur.

Etude, Négoce, Divertissemens, Visites de civilité, Entretiens, Emplois, tout nous paroît important, tout nous occupe; on n'a jamais le loisir de se distraire de ces sortes d'affaires; on a toujours des raisons de ne pas les remettre à un autre temps: mais faut-il s'appliquer sérieusement à l'affaire de son salut, c'est toujours trop tôt, on aura toujours assez de temps; & ce qui est encore plus étrange, on n'a jamais le loisir.

Certainement, il faut qu'on ait bien peu d'idée de ce salut éternel, puisqu'on s'en met si peu en peine; voudroit-on ne mettre pas plus de temps, ni d'application à ses affaires temporelles? Et quel succès en attendroit-on, si l'on n'y mettoit ni plus d'application, ni plus de temps?

Quel est l'homme si peu zélé, si peu charitable, qui pût négliger davantage nôtre salut, que nous le négligeons nous-même, si nôtre salut dépendoit autant de lui, qu'il dépend de nos soins.

Quel soin ne prend-on pas pour réussir

chacun dans son état ? Faut-il loger un enfant, faut-il s'associer avec un Marchand, on recherche, on s'informe, on consulte, quelles mesures ne garde-t-on pas ? Quelles précautions ne prend-on point ? Ce n'en est jamais assez ; mais faut-il du moins donner quelque temps à son salut, pour peu qu'il y en ait, ç'en est toujours trop.

Que penserions-nous de la fortune d'un homme, qui ne travailleroit pas plus à ses affaires temporelles, que nous travaillons nous-mêmes à l'affaire de nôtre salut ? Croirions-nous que cet homme dût devenir fort riche ? Croïons-nous que nous devions devenir de grands Saints ?

L'affaire du salut est l'affaire de l'éternité, mais qui ne se peut faire que dans le temps, & il y faut tout ce temps pour la faire, Dieu nous avoit donné toute la vie pour y penser, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réussir, & nous jugeons qu'on peut y réussir en moins de temps.

Si nous emploïions à nôtre salut la centième partie du temps, & de l'application que nous donnons aux affaires du monde, nous serions de grands Saints.

cependant, c'est ici l'unique nécessaire ; & à peine y met-on quelque temps encore plaint-on le peu qu'on y met.

A confiderer nôtre conduite, ne diroit-on pas que nous croïons que Dieu nous doit beaucoup, & qu'il nous fera encore fort obligé, si nous sommes fauvez ; de bonne foi, quelle idée aurions-nous des grandes veritez, & des maximes de l'Évangile, si nous croïons qu'on peut faire son salut en n'y travaillant pas mieux que nous faisons.

Qu'un homme d'Affaire, qu'un homme d'Etude, n'ait employé un jour entier qu'à s'acquitter des devoirs d'un Chrétien, on appelle cela communément avoir perdu la journée ; mais qu'on passe les mois entiers à un ouvrage d'esprit, ou aux affaires du monde, on appelle cela avoir bien travaillé, avoir bien employé le temps.

Le salut est nôtre grande, & principale affaire : or une grande affaire absorbe tellement toutes les autres, qu'à peine a-t-on le loisir de penser à celles-ci on se console même aisément de la perte des autres quand la grande réüffit : ici tout le contraire arrive, la moindre perte de quelques biens temporels nous rend in-

consolables ; & nous sommes tranquilles après avoir perdu la grace ; on vit , on se divertit , on est tranquille avec les remords secrets d'une conscience souillée de plusieurs pechez.

On renvoie même ordinairement à la dernière maladie l'affaire de son salut , c'est-à-dire , qu'on destine à l'affaire de l'éternité , à l'affaire la plus importante de la vie , & à laquelle il faut indispensablement travailler toute la vie , on y destine un temps , où l'on n'est pas capable de travailler à l'affaire du monde , qui seroit de la plus petite conséquence , un temps où l'on est incapable de tout , où l'on n'est plus bon à rien.

Dieu se seroit-il trompé , en disant , que tout le reste est de nulle conséquence ? Dieu auroit-il mal employé ses soins , & sa providence , en rapportant tout à cela ? D'où peut venir nôtre indolence ? Dieu est-il donc si peu de chose , lui qui comprend , & qui est en effet toutes choses , pour qu'il nous soit indifférent de le perdre ? Pourquoi tant de larmes , pourquoi tant , & de si cruels repentirs dans les Enfers , si le bien que les damnés ont perdu meritoit si peu d'être recherché ? Mais pourquoi fremir nous-mêmes

à la seule pensée de cette malheureuse éternité , si c'est peu de chose que d'être éternellement malheureux ; & si l'on croit véritablement que ce soit quelque chose de si terrible , comment est-ce qu'on peut vivre en repos , tandis qu'on se met si peu en peine de l'affaire de son salut éternel , & qu'on hazarde tout.

Mon Dieu ! que de beaux jours mal emploïez ! que d'années perduës ! Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir emploïé tant de temps à ne rien faire ? Mais ne le serois-je pas encore plus si je ne commençois dès à présent à travailler sérieusement à l'affaire de mon salut ?

Attends-je , Seigneur , que le temps soit venu ? Hélas ! le temps est peut-être déjà tout passé pour moi. Attends-je que vous me sollicitiez ? Et quand est-ce que vous avez cessé de le faire ? Et depuis combien de temps me sollicitez-vous inutilement ? Faudra-t-il que la grace que vous me donnez présentement soit encore inutile ?

Jusqu'à quand passerai-je les plus beaux jours de ma vie , à de vains amusemens que je suis le premier à condamner ? Et ne les condamnai-je , ces vains amusemens , que pour me rendre plus inexcus-

sable , en continuant à y perdre le temps destiné à l'affaire de mon salut ?

Jusqu'à quand trouverai-je nécessaire ce que je sçai n'être de nulle consequence pour l'autre vie , tandis que je negligé uniquement l'affaire de l'éternité ?

Helas ! mon aimable Sauveur , quel regret , quel desespoir pour moi à l'heure de la mort , voiant les raisons , & les moïens que j'ai eu de faire mon salut , & me souvenant en même temps de la pensée , & de la facilité que j'ai presentement de le faire , si je passe le peu de vie qui me reste , comme j'ai vécu jusqu'à présent ! Ah , mon Dieu ! vous ne m'avez pas puni jusqu'ici , quoique je le meritasse ; c'étoit sans doute , mon aimable Redempteur , pour me donner encore ce jour pour reconnoître mon erreur , & revenir de mes égaremens. Je compte déjà , Seigneur , sur vôtre grace , quoique je ne la merite pas , c'est proprement à ce jour que ma parfaite conversion étoit destinée. Il n'en fera pas de cette résolution comme des autres. Je crois , je suis pleinement convaincu , je vois même sensiblement qu'il n'y a qu'une seule affaire importante sur la terre , qui est celle de mon salut éternel , & c'est

à celle-là que je vais commencer de travailler sérieusement.

II. P O I N T.

L'affaire du salut est nôtre unique affaire.

Considérez que l'affaire de nôtre salut éternel n'est pas seulement la plus importante de toutes les affaires, mais que c'est proprement l'unique affaire que nous aïons, & à laquelle nous devons nous occuper, pour ne pas nous occuper inutilement.

Tout ce qu'on appelle grandes affaires dans le monde, ne sont pas, à proprement parler, des affaires. Du moins ce ne sont pas nos propres affaires, puisqu'en les faisant, nous faisons plutôt les affaires d'autrui que les nôtres; & ce n'est gueres que pour ceux qui viendront après nous, que nous travaillons.

Il n'est point d'affaire qui ne se puisse terminer par un autre, ou qu'on ne puisse absolument ne pas faire sans être éternellement malheureux. L'affaire du salut est l'unique qu'on ne peut faire que par soi-même, & dont on ne peut se dispenser sans se perdre sans ressource. C'est

là cet unique nécessaire dont Jesus-Christ nous parle si souvent ; c'est-là nôtre unique affaire : unique , parce que c'est la seule qui soit d'une extrême conséquence , & dont le succès neanmoins dépend en quelque maniere de nous : unique , parce que c'est la seule qui merite toute nôtre application : unique , parce qu'elle seule demande toute nôtre application : unique enfin , parce que c'est la seule qui dépend de nôtre application.

C'est-là l'unique affaire de tout le monde ; du Roi , dans le gouvernement de son Roïaume ; du Prélat , dans les soins qu'il doit prendre de son Diocèse ; de l'homme de Lettres , dans ses Etudes ; de l'homme d'Epée , dans son état ; du Marchand , dans son Commerce ; de l'Artisan , dans son Métier. Il n'est pas nécessaire que l'homme soit Roi , Prélat , Soldat , & Marchand ; il n'est pas nécessaire qu'il soit scavant , qu'il soit habile : mais il est absolument nécessaire qu'il fasse son salut , qu'il soit Saint : *Unum est necessarium.*

Dans les affaires ordinaires on a toujours quelque ressource ; dans l'affaire du salut il n'y a point de ressource. Quiconque n'a pas fait cette affaire , n'a rien fait

fait , & il ne sera jamais plus en état de la faire ; quiconque se damne , est damné pour toujours.

Un Ambassadeur revenant d'un País étranger , seroit-il bien reçu en disant : J'ai fait de grandes choses dans mon séjour , je me suis fait des amis , de la réputation , je me suis enrichi , diverti ; en un mot , j'ai tout fait , hors la seule , & l'unique affaire pour laquelle j'étois envoyé.

Nous ne sommes sur la terre que pour faire nôtre salut. Dieu n'a point eu d'autres desseins en nous créant , & en nous conservant sur la terre , que nôtre salut , & sa gloire ; ferons-nous donc bien reçûs à l'heure de la mort à dire: Seigneur, nous avons fait de grandes choses dans le monde , nous nous y sommes fort distingués par nôtre esprit, par nôtre adresse , nous y avons amassé de grands biens , nous avons même travaillé avec succès au salut des autres , nous n'avons négligé que le nôtre ; c'est-à-dire , nous avons tout fait hors la seule affaire pour laquelle seule vous nous aviez créés ?

Cependant , c'est ainsi que la plûpart des hommes pourront parler , parce que c'est ainsi que la plûpart des hommes

vivent ; & s'il falloit nous-mêmes maintenant paroître devant Dieu , & rendre compte de nôtre vie , pourrions - nous parler autrement ? Qu'est - ce que tout ceci ? On nous parle tant de ce salut , de cette éternité , de cet unique nécessaire ; est-il bien vrai qu'il y ait une éternité qui doive suivre cette vie , & que cette vie ne me soit accordée que pour travailler à l'affaire de l'éternité ? Est-il bien vrai , que si je perds mon ame, tout est perdu pour moi sans ressource , & que c'est perdre mon ame , que de vivre comme la plupart vivent , comme j'ai peut-être moi-même vécu jusqu'ici ? Est-il bien vrai que je serai au désespoir à l'heure de la mort , de n'avoir pas fait ce que je pouvois , & ce que je devois faire , & que je compterai alors pour rien tout ce qui m'occupe le plus à présent ?

Mon divin Sauveur ! croïons nous bien que l'affaire de nôtre salut est nôtre grande affaire ? Les demons , & les damnez le croient aussi-bien , & mieux que nous dans la spéculation , mais le croïons - nous d'une science pratique , qui seule est la science des Saints ?

Quoi ! les affaires d'autrui seront des

affaires pour nous ! Nos affaires temporelles , nos divertissemens , les devoirs de civilité , & cent autres vains amusemens nous occuperont ! & l'affaire de nôtre salut éternel sera la dernière de nos affaires , ce ne sera pas même une affaire pour nous !

Que nous sert-il que Dieu nous ait donné la lumière de la raison, si elle nous devient inutile dans la seule chose pour laquelle elle nous a été donnée , c'est-à-dire , pour faire nôtre salut ? Hélas ! nous ne nous en servons qu'à former , & à conduire des desseins de nulle conséquence ; nous faisons les habiles où il ne s'agit de rien : chacun se picque de donner de sages conseils , & de faire éclater en tout une prudence consommée , & cependant nous manquons au point principal ; & lorsqu'il s'agit de l'éternité ; lorsqu'il s'agit d'un bonheur , ou d'un malheur éternel , on diroit que nous n'avons pas même le sens commun. Mais ce qui est encore plus étrange , c'est que tout le monde convient de l'importance du salut , & de l'inutilité de tout le reste , & cependant on ne s'applique qu'à tout le reste , & l'on ne néglige que l'affaire de son salut.

Chacun se picque de prudence ; & d'adresse dans les affaires du monde , chacun se picque d'y être habile ; négliger les affaires , ignorer l'art d'y réussir , c'est n'avoir point d'esprit , c'est manquer de conduite , c'est ne sçavoir pas vivre ; mais négliger uniquement l'affaire de son salut , ne se mettre pas plus en peine d'y réussir , que si l'on n'avoit rien à perdre , en perdant son ame : ce n'est plus aujourd'hui un reproche dont on rougisse , on ne s'en cache plus , on le sçait , on y fait réflexion , on l'avouë , on prétend même quelquefois s'en faire honneur ; & quelque indévoit , quelque déreglé que l'on soit , on ne laisse pas de passer pour honnête - homme , & pour habile , pourvû qu'on sçache l'art de se faire estimer dans le monde , pourvû qu'on sçache le secret d'y réussir.

On feroit une injure à un homme , si on lui disoit , qu'il ne connoît pas ses veritables interêts , qu'il ne sçait pas faire les affaires de sa famille ; mais qu'on nous accuse de ne pas faire nôtre salut , ce n'est plus une injure. Certainement , c'est qu'on ne regarde pas l'affaire du salut comme une affaire. Mon Dieu ! depuis quand est-ce que cet unique neces-

faire n'est plus ce que vous avez pensé ?

Nous regardons la perte de nôtre ame de sang froid , & nous ne sommes déraisonnables que pour nos propres interêts. Nous ne scaurions nier que les Saints n'aient été véritablement sages ; les Saints cependant n'ont été véritablement sages , que parce qu'ils ont préféré l'affaire de leur salut à toutes les autres affaires , que parce qu'ils ont regardé comme leur unique affaire , l'affaire importante de leur salut.

Sommes-nous plus sages qu'eux ; nous qui faisons tout le contraire de ce qu'ils ont fait ? L'affaire de leur salut les a seule tout occupez toute leur vie. Sommes-nous beaucoup occupez de la nôtre ? Certainement les Saints ont eu grand tort de faire tant de frais , & de mettre tant de temps à une chose qui nous coute si peu ; mais disons mieux , nous sommes bien insensé de mettre si peu de temps à une affaire , qui seule le demande tout.

Avons-nous trouvé une nouvelle route que Jesus-Christ lui-même eut ignoré ? Ou bien , est-ce que le salut éternel qui a couté tant de sang à Jesus-Christ, n'est plus à si haut prix , & ne coute plus tant ?

Quels sont à présent les sentimens de ces grands-hommes, que nous regardions comme les plus intelligens & les plus habiles du monde politique; de ces hommes extraordinaires, qui ne s'occupoient qu'à troubler, ou à pacifier l'Univers; de ces hommes de richesses, comme les appelle l'Écriture, qui ont passé toute leur vie dans une espece de létargie sur l'affaire de l'éternité? Quels sont leurs sentimens, si après avoir reüssi en tout le reste, après avoir vécu dans les plaisirs, dans l'abondance, ils se sont malheureusement damnez? Ce n'est pas pour avoir aimé le repos avec excès, ce n'est pas faute d'avoir travaillé durant leur vie, qui ne fut jamais exempte de trouble; c'est au contraire pour avoir embrassé trop d'affaires inutiles, c'est pour avoir beaucoup travaillé, où il n'y avoit rien à faire, & pour n'avoir pas fait l'unique chose qu'on avoit à faire, que la plûpart des hommes sont damnez.

Helas, Seigneur! ne ferai-je pas de ce nombre, si je continuë à vivre comme j'ai vécu jusqu'ici? Qu'ai-je fait pour mon salut, & que n'ai-je pas fait pour me perdre? Mon salut est la seule chose que j'ai négligée, je l'avouë, & l'on dit

roit, à considérer mon indolence, que la perte de mon ame ne me touche pas.

Mais, mon Dieu! me confiant en vôtre divine miséricorde, j'espère qu'on verra bien-tôt, par le changement de ma vie, que j'ai bien changé de sentimens. Je veux me sauver, mon aimable Rédempteur & mon salut sera désormais la seule affaire qui occupera tous mes soins, comme c'est l'unique qui les demande tous. Vous me donnez le temps de réparer la perte que j'ai faite, vous ne refuserez pas vôtre grace, dont je sens déjà les effets par la volonté sincere que j'ai de me convertir. Je reconnois, & j'avouë que je n'ai qu'une affaire importante, qui est celle de mon salut; je suis dans la résolution de l'entreprendre, & j'espère que vous me ferez la grace d'y réussir.

LECTURE. On pourra lire le Chapitre quarante-unième du troisième Livre de l'Imitation de Jesus-Christ.

SECONDE MEDITATION

Pour le mois de Février.

*Des motifs que nous avons de travailler
incessamment à l'affaire de nôtre salut.*

I. P O I N T.

*Les motifs qui sont communs à tous les
Chrétiens.*

CONsidérez ce que Dieu a fait pour nôtre salut. On diroit que son bonheur dépend du nôtre, tant il paroît occupé, & empressé à nous rendre bienheureux. Dieu aiant fait l'homme libre, & maître de son sort, que n'a-t-il pas fait ? que ne fait-il pas encore, pour gagner son cœur ? Il le lui demande ce cœur, il le sollicite, il le presse ; il se sert tantôt de promesses, tantôt de menaces ; il met tout en usage pour avoir ce cœur. Pourquoi tant d'empressement ? C'est qu'il dépend de nous de nous perdre, & Dieu veut passionnément nôtre salut.

Avons - nous jamais bien compris le

Myſtere de la Redemption ? Pourrons-nous jamais bien le comprendre ? Un Dieu s'épuife, pour ainſi dire, pour nous faire connoître juſqu'à quel point il eſtime nôtre ame, juſqu'à quel point il ſouhaite nôtre ſalut. Auroit-on jamais pû ſ'imaginer qu'un Dieu ſe fut fait homme, pour le ſalut de ces mêmes hommes ?

Cependant, ce miracle ſ'eſt fait, & quelque grand qu'ait été ce miracle, Dieu n'a pas jugé que ç'en fut aſſez pour nous engager à l'aimer. Il faut qu'une vie de trente-trois ans paſſée dans la pauvreté, & dans les ſouffrances, ſoit terminée par la plus cruelle de toutes les morts. Voilà ce que vaut nôtre ame, tout le ſang, toutes les ſouffrances, la vie, & la mort d'un Homme-Dieu, Jeſus-Chriſt déchiré à coups de foiets, Jeſus-Chriſt expirant ſur la Croix; voilà ce qu'à coûté nôtre ame : eſt-ce donc peu de la perdre !

Dieu n'a pas cru acheter trop chèrement nôtre ſalut, en faiſant tout ce qu'il a fait ; & croirons-nous en faire trop ? En ferons-nous même jamais aſſez ? Quel intérêt à Dieu que nous ſoions ſauvez ? Cependant, pouvoit-il faire davantage ? Et nous, ayons-nous quelque intérêt de

l'être? D'où vient donc que nous faisons si peu?

A l'heure qu'il est, il y a un nombre infini de personnes, qui sont au desespoir de n'avoir pas fait ce que je puis encore faire, & ce que je ferai un jour au desespoir moi-même de n'avoir pas fait; faut-il un plus puissant motif pour y travailler incessamment, & sans relâche?

Nous sommes, grâces à Dieu, encore en état de faire notre salut; nous sommes sûrs que c'est le temps, & que Dieu nous offre à présent la grace de le faire. Ces réflexions que nous faisons, ces sentimens que nous avons, en sont des preuves. Qui nous a dit, que ce n'est pas ici le moment important, auquel notre prédestination est attachée, & dont notre salut dépend? Je suis sûr que je puis assurer à présent mon salut par une conversion sincère; j'ai pour le moins grand sujet de douter, que si je manque de me convertir à présent, je ne serai plus en état de le faire: Et quoi! différerai-je d'un moment?

Estimons-nous du moins autant notre ame, que le démon l'estime? Il seroit bien raisonnable que nous eussions au-

tant d'empressement pour nous sauver ,
que le démon en a pour nous perdre.
Cette comparaison est honteuse : il est
vrai cependant , que le démon fait plus
d'état de nôtre ame , quoiqu'il soit d'u-
ne nature beaucoup plus noble que celle
des hommes , quelque orgueilleux qu'il
soit , il n'est rien de si humiliant , qu'il
ne soit prêt de faire pour perdre une ame ;
& quelque longue que soit la résistance ,
il ne se rebute jamais. Quelle assiduité à
nous tenter ! Combien adroitement pro-
fite-t-il des moindres occasions qu'il a
de nous perdre ? Eh , mon Dieu ! faut-
il que nous apprenions du démon l'esti-
me que nous devons faire de nôtre ame ,
& que l'on ait besoin de faire réflexion
à l'empressement qu'il a de nous perdre ,
pour fournir aux Chrétiens des motifs
de travailler sérieusement à l'affaire de
leur salut ?

Eh , mon divin Sauveur ! est-ce que
vous n'avez pas assez fait pour me sau-
ver , faut-il encore aller chercher ail-
leurs de nouvelles raisons , pour avoir
une juste idée de ce que vaut mon ame ,
que vous avez racheté à si haut prix ?
Vous m'avez racheté, Seigneur , je suis
donc à vous par un double titre ; quel

motif pourrai-je jamais trouver, capable de m'empêcher d'être désormais tout à vous.

J'ai fait bien des fois ces réflexions ; j'ai été persuadé cent fois autant que je le suis de ces grandes veritez ; quel sera mon sort, si je ne vis pas mieux que je n'ai fait jusqu'à cette heure ? Et que me servira-t-il de connoître que je n'ai pas encore commencé de travailler efficacement à mon salut, si je ne commence dès ce moment ?

II. P O I N T.

Les motifs que chacun a en particulier.

Considérez combien le soin particulier que Dieu prend de nôtre salut, est un puissant motif pour nous obliger à y travailler.

Qu'un Dieu soit, pour ainsi dire, tout appliqué à cette affaire, comme s'il n'y avoit que nous au monde, & qu'il ne pût pas se passer de nous ? Et nous aurons besoin d'un motif plus puissant, plus engageant pour nous y appliquer nous-mêmes ?

Avec quelle sagesse ne ménage-t-il pas

tous les momens , depuis nôtre naissance , pour nous engager à l'aimer ? Quelle providence singuliere dans l'économie de nôtre salut.

Est-ce une petite grace de naître de parens Chrétiens , tandis que tant d'autres naissent de parens infidèles ? En est-ce une moindre d'avoir été élevé dans le sein de l'Eglise , dans laquelle nous ne fussions peut-être jamais rentré , si nous eussions été nourris dans l'erreur ?

Quel bonheur pour nous d'avoir été instruits par une telle personne de qui nous avons reçu de si bons principes ! d'avoir vécu avec cet autre qui m'a donné de si bons exemples ; d'avoir trouvé un si bon ami de qui j'ai reçu de si sages conseils. Nous pensions que tout cela arrivoit par hazard ; nous verrons un jour que ç'a été l'effet d'une singuliere providence.

Nous étions inconsolables à la mort de ce Parent , de cet Ami ; nous nous estimions malheureux d'être dans l'indigence , de n'avoir que de médiocres talens, de vivre dans l'obscurité, & dans l'oubli ; cette longue maladie , cet accident fâcheux, nous faisoient gémir: nous sçaurons un jour que c'est à cette disgr-

ce, à ces fâcheux revers, à tous ces prétendus malheurs que nous devons nôtre conversion, & nôtre salut éternel.

Il y a peu de gens qui n'aient couru quelque danger, qui n'aient été malades, & peut être à l'extrémité. Dieu voïoit, que si nous fussions morts en cet état, nôtre perte étoit inévitable, & il vouloit nous sauver, & il a voulu nous donner, du moins, encore le temps de nous convertir.

Que de saintes Lectures faites, ce semble, par hazard, & cependant si à propos! Que d'heureuses rencontres imprévûës à la verité, mais si propres au dessein que Dieu avoit de nous convertir! Que de petits miracles, pour ainsi dire, en nôtre faveur! Une inspiration qu'on a euë, une réflexion qu'on a faite, un mot qu'on a ouï, ont été souvent la source d'une conversion parfaite.

Que si nous avons le bonheur d'être consacrez au service de Dieu, rappelions dans nôtre esprit tout ce qui s'est passé dans nôtre vocation, examinons-en un peu à loisir toutes les circonstances, & admirons avec quelle sagesse, avec quel soin Dieu a menagé toutes choses pour nôtre salut.

Qu'il ait fallu que nous nous soions
trouvez en tel temps , avec telles per-
sonnes , & en tel lieu ! Que les plaisirs
du monde n'aient eu pour nous nul at-
trait dans un temps , où naturellement
on doit y trouver plus de charmes ! qu'on
ne se soit pas laissé ébloüir par cent faux
brillans ! que l'amour même des parens
n'aient pas été un lien assez fort , pour
nous retenir ! que le torrent du mauvais
exemple ne nous ait pas entraînez ! que
l'austerité d'une vie qui n'avoit rien que
de rebutant , n'ait pas été capable de
nous décourager ! que nous aïons eu assez
de générosité pour surmonter les plus
grands obstacles !

Quand tout cela se trouveroit dans une
personne déjà dégoûtée du monde par
plusieurs fâcheux accidens , & par une
longue expérience , effraïée par les sen-
timens d'une mort prochaine , ce seroit
encore des effets visibles de la grace ::
mais que tout cela soit arrivé dans un
âge où la foiblesse , & la délicatesse de
la complexion , le goût qu'on trouve
dans des nouveaux plaisirs , l'esperance
d'une grande fortune , d'un riche éta-
blissement , & d'une longue vie , n'ins-
piroient naturellement que de l'horreur

pour un état si saint. Qu'est-ce que miracles, si tout ceci n'en est pas ?

Mais d'où sont venus de si bons sentimens, dans un temps où nous méritions si peu d'en avoir ? Pourquoi parmi tant d'autres, qui auroient beaucoup mieux servi Dieu que moi ? D'où vient qu'ils n'ont pas été choisis ? D'où vient qu'ils n'ont pas perseveré, que Dieu même ait peut-être permis que quelques-uns n'aient pas perseveré pour me faire prendre leur place ? O bonté ineffable ! O misericorde, qui passe tout ce que je puis penser !

Ajoutez à des bienfaits si singuliers, tant de saintes inspirations, tant de pieux desirs, & cent autres faveurs dont il nous prévient chaque jour. Ces remords de conscience, ces secretes inquiétudes, ces troubles interieurs dont il se sert, pour nous faire chercher par une sainte vie le véritable repos, ce sont autant d'effets de sa misericorde : que de puissans motifs de travailler incessamment, & sans relâche à nôtre salut.

En effet, si ces preuves visibles du soin singulier que Dieu prend de nôtre salut, ne nous engagent pas à l'aimer, & à le servir sans ménagement, & sans

réserve ; ne sommes nous pas les plus ingrats de tous les hommes ? Et ne méritons-nous pas qu'il nous punisse , & sans miséricorde , & sans délai ?

Voilà de grands sujets de Méditations, voilà surquoi l'on devrait faire souvent des réflexions sérieuses , qui seroient d'autant plus propres à nous toucher , qu'elles nous conviennent plus singulièrement ; & comme ce sont ici des effets sensibles d'une Providence si bienfaisante , & des marques éclatantes de l'amour extrême que Dieu a pour nous préférablement à beaucoup d'autres ; rien aussi n'est plus propre à nous inspirer une foi vive , une confiance amoureuse , une générosité véritablement chrétienne, & un ardent amour pour Dieu : & peut-être se trouve-t-il des gens qui n'y ont jamais pensé !

Eh, mon Dieu ! à quoi pensons-nous , quand nous ne pensons pas à des veritez aussi importantes , & aussi consolantes que celles ci ? Pourrions-nous ne pas travailler sérieusement à nôtre salut, si nous pensions souvent à ce que Dieu a fait , ou à ce qu'il fait tous les jours pour nous sauver ?

Que le démon a grand sujet d'emploïer

toute son adresse , pour nous distraire de ces sortes d'objets , si propres à inspirer un véritable desir de servir Dieu ! Mais que nous avons grand tort de passer si légèrement sur de si pressans motifs d'aspirer sans cesse à la perfection de nôtre état !

Considérons à présent avec quelle fidélité nous avons répondu à de si grandes graces , & aux desseins que Dieu a eu sur nous , en prenant tant de soin de nôtre salut. Examinons quelle a été jusqu'ici nôtre negligence ; & convaincus des bontez singulieres de Dieu à nôtre égard , & de la volonté qu'il a de nous faire Saints , ne différons plus de correspondre à une volonté qui nous est si avantageuse , & prenons des à présent des mesures certaines pour devenir tels. Ce doit être là le fruit de cette Méditation , & de ce jour de Retraite ; mais prenons garde qu'il ne soit de ces résolutions , comme de beaucoup d'autres , qui n'ont eu aucun effet.

Ne le permettez pas, Seigneur, je vous en conjure ; & sans avoir égard à mes infidelitez passées , que je vous prie de me pardonner , faites-moi la grace de rendre efficaces les bons sentimens que

qui s'ouvre à chaque respiration, & qui va rester ouverte au dernier soupir. Un Prêtre, & quelques domestiques à genoux qui prient le Seigneur de faire miséricorde à ce moribond, chacun attendant qu'il expire.

I. P O I N T.

Ce qui se passe à l'heure de la mort.

Considérez dans quel état affreux nous sommes réduits à la mort : immobiles, sans connoissance, sans force, sans sentiment, bannis pour toujours du commerce des hommes, incapables de société, méconnoissables à nos meilleurs amis. Nom, rang, emplois, qualitez, plaisirs, honneurs tout cesse : dépoüillé de tout, abandonné de tous, inutile à tout, on n'est plus propre à rien dans le monde, on n'y est même plus compté pour rien.

Ce caractère, ou pour mieux dire, ce portrait est affreux, c'est pourtant le mien. Je serai un jour cette personne mourante, dépoüillée de tout, devenuë un objet d'horreur à tout le monde, & destinée à pourrir dans un tombeau.

Eh, mon Dieu ! qu'est-ce que nous

sommes ? Et ne nous repaîtrons nous jamais que de vaines idées de grandeur , que de frivoles amusemens , que de chimères ? La mort seule nous représente tels que nous sommes , tout autre portrait nous flate , & nous trompe ; mais qu'il est triste de ne se connoître qu'à la mort.

Il n'y a que quelques jours que cette personne pleine de santé , goûtoit les douceurs d'un riche établissement , d'un nouvel emploi , d'une fortune naissante , agréable , enjouée , elle brilloit dans toutes les assemblées de plaisirs , elle étoit l'ame de toutes les fêtes mondaines , entêtée de mille vains projets , elle prenoit de si justes mesures , elle se donnoit tant de mouvemens pour satisfaire son ambition ; & un accident d'apoplexie , un transport au cerveau , une fièvre , une chute , éteint en un instant tout cet éclat , renverse tous ces projets , rompt toutes ces mesures , aneantit toutes ces esperances , & change ce corps en un cadavre affreux.

Eh , Seigneur ! quelle folie de compter beaucoup sur cette jeunesse , sur cet embonpoint , sur cet emploi , & sur tout ce qui se perd avec la vie ; mais quand est-

ce que cet aveu nous rendra sages ? & que nous ne nous repaîtrons plus de tout ce qui s'évanoüit à la mort ? Qu'une personne mourante est un objet capable de désabuser un bon esprit de bien de faux préjuges.

Voïez-vous ces affreuses contorsions de bouche , ces yeux effarez , ces horribles convulsions de tout le corps ? Voilà où se réduisent tous ces airs mols & étudiez , tous les agrémens , toutes les affectations des personnes mondaines.

Voïez-vous cette sueur froide qui coule lentement le long des jouës ; voilà la fin de tous les soins , & de toutes les peines qu'on a prises pour acquérir de grands biens ; entendez-vous ces soupirs , & ces cris à demi formez du mourant ? c'est-là où se terminent tous ces vains discours , tous ces entretiens peu chrétiens , tant de railleries libertines. Le courage le plus intrepide , l'ambition la plus démesurée , la plus éclatante fortune , tout vient se briser au lit de la mort , c'est-là l'écüeil inévitable de toute la grandeur mondaine, un peu plutôt, vn peu plus tard , tout doit aboutir à ce terme fatal.

Mais dans cette extrémité , ne se trou-

ve-t-il rien qui soutienne ? Helas ! tout conspire alors à troubler , & à tourmenter un mourant. Le regret des biens qu'il a possédez , & qu'il perd , la violence des maux qu'il souffre , & sous lesquels il succombe ; l'horreur d'une damnation éternelle , à laquelle il se trouve exposé , & qu'il craint.

Qu'est devenuë cette fierté ? que sont devenus ces airs mondains ? où est cette splendeur , ce grand train ? que sont devenus ces plaisirs , & ce grand faste ? Tout s'évanoüit , tout disparoît à la seule approche de la mort ?

A peine s'est-on apperçû qu'il ne reste plus à ce mourant , que quelques momens de vie , que tous les respects se changent en sentimens de compassion. On ne regarde plus qu'en pitié celui qui peu de jours auparavant , étoit un si grand objet d'envie. Et quel homme , fût-ce le plus vil , & le plus abjet , voudroit changer son sort avec celui de ce grand , & de cet heureux du siècle qui se meurt.

Mais quel dépoüillement , & quel affreux abandon ! Il n'est point encore expiré qu'on se saisit des clefs , on se met en possession de ses biens , on cherche à se faire un autre ami , & à trouver un

autre maître ; ceux qui le pleurent avec moins de grimace , voudroient être déjà arrivez au jour où la bienséance permet de faire cesser les pleurs.

Que sert à présent à cet homme de mourir riche d'un million , c'est-à-dire de laisser un million à ceux qui lui survivent , s'il meurt les mains vuides de bonnes œuvres , & la conscience chargée de pechez ?

Que lui sert-il d'avoir fait bâtir cette magnifique maison , de l'avoir ornée de tant de riches ameublemens , on va l'entirer en peu d'heures ? Ceux qui lui succedent vont profiter tranquillement de ses dépenses , & de son économie ; pour lui , il ne lui faut plus qu'un tombeau. On a déjà fait la destination de ses épargnes. Nul homme plus pauvre que lui , un suaire , une bière lui vont tenir lieu de tout meuble ; on va le porter par la Ville , mais c'est pour l'ensevelir ; ceux qui l'accompagnent ne sont plus à lui ; & toute la plus fastueuse magnificence se change en l'horreur du sepulcre. *Et solum mihi superest sepulchrum.*

O qu'il est vrai que tout l'éclat du siècle est un specieux néant , dont il est d'autant moins permis de se laisser enchan-

ter ,

ter, qu'on a par tant d'exemples plus de
moïens de s'en deffendre. Sûr que je dois
mourir, sûr de l'état affreux où je dois
être reduit à la mort, comment puis je
ne m'occuper que de l'insatiable desir
des biens, & des plaisirs de cette vie.

Mais quel abandon ! parens, amis,
tout se retrire ; soins, services, secours,
tout cesse, dès que la mort paroît. Ce
mourant voudroit s'expliquer dans ces
pressans besoins, & il ne le peut pas.
Quel déplaisir de ne pouvoir pas être se-
couru dans cette derniere extrémité ; il
fait des signes, & il n'est pas entendu ;
il demande quelque soulagement, & on
ne l'en croit pas même capable. Fussiez-
vous le plus puissant Monarque de l'U-
nivers, düssiez-vous expirer au milieu
d'une foule de Courtisans, & de Servi-
teurs, Hélas ! tout comme le plus vil de
vos sujets, vous mourrez dans ces vives,
& picquantes douleurs, dans ces dé-
goûts, dans ces regrets amers, que fait
sentir la mort sans qu'il y ait plus pour
vous de remede.

En seroit-ce un alors pour ce mori-
bond, de penser qu'il a été riche, &
puissant ? Lui rendroit-on service s'il
étoit en état de voir, de lui mettre de-

vant les yeux ses magnifiques ajustemens, ses parures superbes, monumens de sa vanité ? Seroit-ce un soulagement à lui de le faire ressouvenir de ces bals, & de ces spectacles où il a assisté, de ces longues séances au jeu, & de toutes ces parties de divertissement qui ont fait le fonds de sa vie ? L'image d'une vie molle, & voluptueuse, est-elle un sujet de confiance, & de consolation à un Chrétien qui va expirer ? Et comment peut-elle être en tout autre temps si recherchée ?

Cependant le malade se meurt, ô mon Dieu ! que ce moment, qui termine le temps, & qui commence l'éternité, est épouvantable ! Il se meurt, cet homme du grand monde, qui étoit de tous les plaisirs : il se meurt, cet homme engagé en de si criminelles habitudes ; cet homme, par les mains de qui tant d'affaires ont passé, & qui ne les a jamais bien examinées ; qu'il est déplorable de se trouver dans un tel embarras à la mort !

Elle se meurt enfin cette personne si mondaine, qui tant de fois pour calmer sa conscience, & pour s'affermir dans son libertinage, s'étoit dit à elle-même, qu'elle se convertirait à la mort. Cepen-

dant, elle se meurt, & elle n'est pas encore convertie, & n'est plus en état de se convertir, & elle a déjà un regret, qui va être éternel, d'avoir différé sa conversion.

O mon Dieu! qui par votre miséricorde voulez bien me donner la pensée, le temps, & le desir de prévenir un tel malheur, daignez achever votre ouvrage. Ne serois-je pas le plus coupable, & le plus malheureux de tous les hommes, si sentant à cette heure l'amertume de ce cruel regret, je ne le prévenois pas par une conversion prompte & sincère.

II. P O I N T.

Réflexions sur ce qui se passe à l'heure de la mort.

Considérez quelle différence il y a entre l'état où l'on se trouve à l'heure de la mort, & celui où l'on a été pendant toute la vie. Que ces yeux éteints, que ce tein livide, que cette voix mourante ressemblent peu à ces airs enjoués, & mondains, à ce ton railleur, & piquant, à cette vivacité, à cet éclat dont on se faisoit honneur.

Aux plaisirs succedent les pleurs, & les repentirs ; aux beaux jours succede une nuit profonde , avec cette difference , que les beaux jours ont passé comme un éclair , & que la nuit reste ; que les plaisirs sont oubliez , & que les pleurs , & les repentirs ne finiront point.

Mon Dieu ! que l'on voit distinctement sur le visage , & dans les yeux du moribond l'image naturelle de la vanité de cette vie , & d'un néant sensible de toutes ces imaginaires grandeurs ! que le ridicule de nos amusemens , & de toutes les maximes du monde , paroît dans un beau jour , en ce dernier moment ! mais il est bien triste de ne s'appercevoir qu'on s'est égaré , que quand le jour finit.

Les libertins , & les mondains regardent en pitié les gens de bien , & les traitent tous de petits genies. Que de fades plaisanteries sur leur modestie sur leur délicatesse de conscience , sur leur régularité. A les entendre , il n'y a de bon sens que parmi ceux qui vivent selon les maximes du monde. Il faudroit demander à ce libertin , qui se meurt , s'il persiste dans ses premiers sentimens , s'il continuë de juger si désavantageusement des gens de bien , ce qu'il pense

des maximes du monde : quelle cruauté de l'en faire ressouvenir ! mais quelle rage , quel desespoir de les avoir suivies !

De quelle fraïeur n'est-on pas saisi au premier sentiment qu'on a de la mort , & au moment que les sens s'affoiblissant , on commence de perdre le monde de vûë ? quel trouble ? quelle crainte ! quelle douleur ! Le Soleil ne luira plus pour moi. Helas ! tout disparoît , toutes les creatures me fuient. Que m'importe à présent d'avoir brillé , d'avoir primé , d'avoir beaucoup fait pour le monde ? le monde va finir pour moi.

Que sont devenues ces compagnies de plaisirs ? Helas ! je n'y paroîtrai plus ! quelqu'autre a déjà pris ma place ; les beaux jours sont passez , toutes les joïes sont éteintes pour moi ; parens , amis , enfans , je ne vous suis plus rien. Les horreurs de la mort me saisissent ; je me sens défaillir , je meurs. Voici donc le moment décisif de mon sort éternel ; ô terrible situation ! ô dénouëment épouventable !

Pourquoi user mes forces , & ma santé pour amasser du bien ? Helas ! on ne m'ensevelira peut-être pas même avec le drap dans lequel j'expire. Falloit-il

prendre tant de soin d'une beauté devenue déjà un objet d'horreur ? Falloit-il faire tant de bruit, pour mourir avec tant de regrets ? Et que me revient-il d'avoir servi le monde ? Helas ! une conscience chargée de crimes, un dépit dévorant, un amer repentir ; mais qu'il est dur de se repentir, quand c'est sans fruit qu'on se repent.

Il n'est pas surprenant qu'on meure dans un dépouillement de toutes choses, & dans un abandon universel. Richesses, héritages, magnifiques ameublements, de quelle utilité seriez-vous à un homme qui se meurt ? Tous les biens du monde sont à l'égard d'un mourant comme s'ils n'étoient plus, ou comme s'ils étoient à un autre. Et de quelle consolation seroit la présence des proches à une personne qui a perdu toute connoissance, ou qui ne sçauroit voir, & connoître ceux qu'il quitte, que pour s'affliger ? Mais il est étrange, qu'étant sûrs de mourir, nous nous attachions si fort à tout ce qu'on doit quitter avec la vie. O qu'il vaut bien mieux se détacher de tout pendant la vie, que de sentir arracher son cœur des créatures avec violence à la mort.

On rit, on joue, on se divertit dans la même maison qui sera tendue de deuil à nos funeraillles. Ce domestique qui me sert, aidera peut-être à me mettre dans la bière, & à me porter au tombeau. Que c'est une pratique salutaire de n'entrer jamais dans cette maison, ou dans cet appartement, sans penser au jour qu'on nous en tirera pour nous ensevelir.

Si en allant aux spectacles, ou aux bals, cette femme mondaine pensoit à l'état pitoiable, où elle se trouvera au lit de la mort, & au cruel regret qu'elle aura alors de s'être trouvée à toutes ces assemblées profanes, il est certain qu'elle n'y paroîtroit jamais; mais pour n'y pas penser, est-il moins vrai qu'elle fera alors au desespoir de s'y être trouvée? Ces parures, ces airs mondains, tous ces riches ajustemens serviront-ils à rendre ces regards alors moins affreux, son tein moins plombé, & tout son visage moins horrible? Pourquoi fuir la vûë d'un portrait si naturel? il dégoûte du monde, dit-on: Eh, mon Dieu! qu'il est dur, qu'il est épouvantable d'attendre la fin de la vie pour s'en dégoûter.

Mon Dieu, que gagne-t-on à ne pas penser à la mort? On est moins troublé

dans ses plaisirs, on vit dans le dérèglement avec plus de sécurité, on s'attache aux créatures avec plus d'empressement, on suit les maximes du monde avec plus d'ardeur, & de zèle, c'est-à-dire, qu'en ne pensant pas à la mort, on travaille efficacement à se procurer tout ce qui rend la mort amère, & désolante. Dans les plaisirs on craint de penser à la mort; mais à l'heure de la mort pensera-t-on volontiers à ses plaisirs?

Quelle horreur, quand au milieu des derniers combats de l'ame, qui se défend encore, on sent qu'on n'a pas assez bien vécu pour être sauvé; que l'Ange exterminateur va nous appeler pour comparoître devant Dieu; que dans moins d'un quart-d'heure, on sera dans cette immuable, invariable, épouventable éternité. O Dieu! quelle fraïeur, quel trouble, quel regret, quel desespoir, sur tout, quand on fait ces tristes réflexions.

J'ai eu le temps de travailler à mon salut, & ce temps s'est passé, & ce temps ne reviendra jamais plus. J'ai connu l'inutilité des soins que je prenois dans le monde; j'ai senti le vuide de ses faux plaisirs, le néant de ses imaginaires gran-

deurs, le danger que je courois à son service, & ces pensées, & ces remords, & ces salutaires réflexions, ne m'ont pas fait plus sage. J'ai pensé, j'ai connu, je me suis étourdi, je meurs, & je suis damné.

Misericorde de mon Dieu, à qui je dois les salutaires réflexions que je fais, ne permettez pas qu'elles soient inutiles. Cent fois à la vûë d'un corps mort, j'ai été dégoûté des vains plaisirs de cette vie; cent fois j'ai detesté les vanitez dont le monde se sert pour nous imposer; & qu'en a-t-il été? & qu'en sera-t-il à cette fois? Helas! on perd le fruit de tous ces sentimens avec la vûë du cadavre, en tirerai-je plus de fruit à présent?

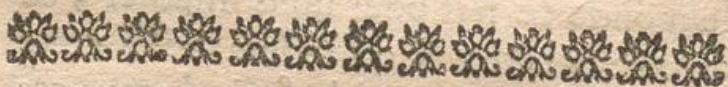
Oüi, j'en profiterai, mon divin Sauveur; & quoi, faudroit-il que les réflexions que je fais, & les bons sentimens que j'ai ne servissent qu'à rendre ma mort plus amere, mes regrets plus cuisants, & mon desespoir plus certain? non, mon aimable Redempteur, je n'abuserai pas d'une si grande grace; je commence à l'heure même de me préparer par une sainte vie à bien mourir, & je ne veux pas même attendre à ce soir à me préparer à bien mourir.

*Dixi, nunc coepi: hac mutatio dexteræ
excelsi.*

Où! je l'ai dit, & il est vrai, je com-
mence de servir Dieu sur l'heure même,
& c'est à la main du Tres-haut que je
dois cette conversion.

*Nè fortè superveniat in vos repentina
dies illa.*

Soiëz toujourns. disposez à marcher,
de peur que vous ne receviez ordre de
partir lorsque vous ne vous y attendrez
pas. *Luc. 21.*



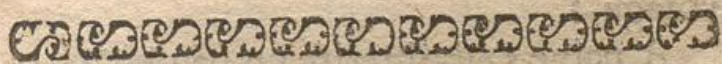
MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de Mars.

*De la Passion de Nôtre - Seigneur
Jesus-Christ.*

LA seule Histoire toute simple de la
Passion de Jesus-Christ, telle que
les Evangelistes nous la décrivent, est un
sujet de Méditation si touchant, & four-

nit naturellement à l'esprit un si grand fond de réflexions, & de pieux sentimens, qu'on n'a pas cru pouvoir rien faire de mieux dans les trois Méditations suivantes, que de raconter fort simplement, en suivant le détail qu'en fait l'Evangile, tout ce que le Sauveur du monde a souffert dans les trois principaux théâtres de sa Passion. Une ame fidèle trouvera aisément dans cette seule exposition, accompagnée de quelques réflexions, de quoi méditer plusieurs heures. Il suffit ici, pour être touché, de lire ce qu'un Dieu souffre pour l'amour des hommes, & de croire véritablement ce qu'on lit.



PREMIERE MEDITATION.

Des souffrances de Jesus-Christ dans le Jardin des Olivives.

I. P O I N T.

Ce que Jesus-Christ souffre dans le Jardin des Olivives.

Considérez comme Jesus-Christ étant sorti de Jerusalem prit le che-

min de la Montagne des Olives, où il avoit accoûtumé de prier durant la nuit; & aiant passé le Torrent de Cédron, avec ses onze Apôtres, il en laissa huit au pied de cette Montagne, où il y avoit un Village appellé Gethsemani.

Demeurez ici, leur dit-il, pendant que je vais faire ma priere; & prenant avec lui ses trois Disciples, qu'il aimoit le plus, Pierre, Jacques, & Jean, il les mena dans un Jardin, où d'abord il les avertit de prier pour obtenir le secours d'enhaut contre la tentation qui les menaçoit.

Quelles furent les pensées, & les sentimens de ce divin Sauveur durant ce voïage?

A peine s'est-il retiré un peu à l'écart dans ce Jardin, que quoiqu'il ne ressentit jamais dans son ame d'autres passions que celles qu'il y excitoit, il voulut alors pour l'amour de nous, se livrer aux plus cruelles, & aux plus violentes; & comme il venoit expier tous les pechez des hommes, il commence sa Passion par les douleurs interieures, & par le supplice du cœur.

Une foule d'objets, tous plus tristes, tous plus affreux, se présente à son ima-

gination, & lui fait ressentir toute sa Passion par avance.

Il se représente de la maniere la plus vive avec quelle ignominie il va être traîné par les ruës de Jerusalem, comme un imposteur, couvert de crachats déchiré de coups de fouets, couronné d'épines, comme le plus insigne de tous les scelerats, cloué enfin sur une Croix comme l'opprobre du genre humain, & l'execration de son peuple. Une image si affreuse dût-elle faire impression sur l'esprit, & sur le cœur d'un Homme-Dieu ?

Quelle tristesse, quelle douleur ! lorsqu'il se représente la noire trahison de son Disciple, l'horrible ingratitude d'un peuple comblé de tant de bienfaits, & le lâche abandon de ses Apôtres. Un pareil traitement est un supplice bien cruel à un bon cœur ; en fut-il jamais un meilleur que le cœur du Sauveur des hommes ? O que cette connoissance si vive dût le faire souffrir !

En effet, l'excès de ses peines interieures est si grand, qu'il ne le peut dissimuler ; il le fait connoître à ses Apôtres : Je souffre, leur dit-il ; la tristesse où je suis m'accable, elle est capable de me faire mourir. Mais ses Apôtres sont trop

affoupis pour y être sensibles ; cette indifférence , cette insensibilité fut - elle pour Jesus-Christ un petit tourment ?

Il retourne dans le lieu de son Oraison ; & redoublant sa ferveur , il redouble ses peines : rien n'échappe à son esprit , ni à son cœur , il rassemble dans son imagination tous les tourmens , toutes les circonstances de sa Passion , il en penetre toute la rigueur , il en ressent à loisir toute l'amertume. L'effroi le saisit , & le jette dans un accablement qui va jusqu'à la défaillance. O mon doux Jesus , qu'il vous en coûte de m'aimer avec tant d'excès ! Quand aurai-je pour vous quelque reconnoissance ?

Mais ce qui aigrit sa douleur , c'est de voir , par une connoissance anticipée , l'abus sacrilege que feront tant de pecheurs , des graces qu'il va leur meriter par son Sang.

Il veut sauver tous les hommes , & la plupart des hommes se perdront. Il accepte tous ces tourmens , & la mort même la plus infâme pour l'expiation de nos pechez , & la terre ne sera remplie que de pecheurs ; il meurt pour son peuple , & ce malheureux peuple ne profitera pas de sa mort.

Agité de ses affligeantes pensées, quels furent les mouvemens de son cœur? La douleur est trop excessive, il se trouble, sa tristesse s'augmente, un dégoût mortel le rebute, & l'abat. C'est ainsi que cet aimable Sauveur réparant par ses peines interieures les revoltes de nôtre cœur, se livre à de si violens combats, se prive volontairement de tout ce qui auroit pû adoucir sa douleur, & se voit réduit à une espede d'agonie, que le seul miracle empêche d'être une veritable mort.

Dans ce pitoiable état, qui le rend veritablement l'homme de douleur, il se prosterne contre terre le visage baigné de ses pleurs; & dans cette posture de suppliant, il adresse au Ciel sa priere.

Mon Pere, mon aimable Pere, seul témoin de mes peines, & qui seul pouvez comprendre l'excès de ma douleur, vous sçavez avec quelle résignation j'accepte ce Calice. A la verité l'amertume en est extrême; & à ne consulter que ma Nature humaine, je vous prierois de l'éloigner de moi, & de me dispenser de le boire; mais puisque ce n'est que par ma mort que je dois expier tous les pechez de tous les hommes, & que c'est ainsi que vous l'avez ordonné, que vô-

tre volonté s'accomplisse. N'aïez aucun égard à l'aversion naturelle que j'ai pour la mort , si la chair la craint , l'esprit la desire ; & le plaisir de faire ce qu'il vous plaît , & de mourir pour le salut des hommes , l'emportera toujous sur ma tristesse , & sur mon accablement. Quel amour pour nous ! quel zele pour nôtre salut !

Pendant que le Sauveur prioit ainsi , ses Disciples s'endormirent. Il est surprenant que dans le fort de la douleur , où son ame étoit plongée , il pensât à eux , & interrompît sa Priere pour les aller éveiller. Comment , leur dit-il , vous êtes-vous endormis dans un temps où la vigilance est si necessaire ? Ne scauriez - vous passer une heure avec moi , sans vous laisser abattre au sommeil ? Où sont les preuves de vôtre attachement pour moi , & de vôtre courage ? Voilà toute sa plainte. Mon Dieu ! que ce reproche doit faire d'impression sur un cœur raisonnable , & chrétien.

Cependant le Fils de Dieu sentant augmenter sa tristesse , retourne dans le lieu de son Oraison ; & redoublant sa ferveur , il repete avec des sanglots entrecoupez , ce qu'il avoit déjà dit plusieurs

fois à son Pere : Disposez de vôtre Fils comme il vous plaira ; tout ce qu'il souhaite est , que vôtre volonté s'accomplisse en lui , & que par sa mort vôtre Justice soit satisfaite pour tous les pechez du monde.

La seconde Priere étant finie , il ne trouva pas ses Apôtres moins assoupis qu'auparavant. Que l'indifference des meilleurs amis dans les plus pressans besoins , est un rude tourment à un bon cœur !

Le Sauveur reprit pour la troisième fois son Oraison , & ce fut alors que sa fraieur augmentant , il abandonna enfin son Ame , & son Corps au dégoût , & à une tristesse excessive ; & comme il ne cherchoit qu'à souffrir , il rejetta toutes les douceurs sensibles , dont il eût pû être soulagé.

La crainte , & la tristesse extrême , par un effet naturel , avoit ramassé le sang autour du cœur ; mais l'amour , & le desir ardent de nôtre salut l'aïant repoussé , & répandu avec violence dans tout le corps , il s'en fist une sueur si abondante , que la terre en fût arrosée. Et quoi ! tant de sang répandu par l'effet de l'amour excessif que Jesus-Christ a

pour moi , ne tirera-t-il jamais de mes yeux une larme !

Ce fut alors que cet amour victorieux aiant étouffé toute autre passion, Jesus se leva aussi résolu que jamais à souffrir la mort , nous apprenant par là , que c'est principalement à l'Oraison que les Justes doivent leur victoire.

Il réveille ses Apôtres avec une douceur dont ils furent charmez , en leur disant : Que l'heure étoit venue , qu'il alloit se livrer entre les mains des pecheurs.

Il parloit encore lorsque Judas parut à la tête d'une Compagnie de Soldats de la garde du Gouverneur , suivie d'une grande troupe d'Officiers , & de valets , les uns armez d'épées , & les autres de bâtons , tous envoiez pour se saisir de Jesus-Christ. O mon Dieu ! de quoi n'est-on pas capable quand on vous abandonne après vous avoir connu !

Ce perfide s'avance , & aiant l'insolence d'appeller encore du nom de Maître celui qu'il venoit de sacrifier à sa passion , il donne à Jesus le baiser le plus cruel qu'on donna jamais.

O mon doux Jesus , que ce traître baiser dût vous être amer ! Le Sauveur em-

brassant alors pour la dernière fois ce malheureux Apostat, & lui parlant d'un ton de Pere: Mon ami, lui dit-il, est-ce par un baiser que vous osez me trahir? Quel sujet vous ai-je donné pour me traiter ainsi? Falloit-il vous servir de la marque la plus sensible, d'une rendre amitié, pour une trahison si noire? Quel cœur barbare n'eût pas été touché, & attendri par une si douce plainte? Judas est insensible à un reproche si touchant; il trahit, il vend le meilleur de tous les Maîtres, de qui il avoit reçu tant de bienfaits. Il le vend trente deniers, prix ordinaire des esclaves, prêt de le vendre à un moindre prix; & quoiqu'on lui eût offert, il eût été content. Voilà le cas qu'on fait d'un Dieu quand on a perdu la grace.

Il eût été fort aisé à Jesus-Christ de se tirer des mains de cette troupe de scelerats; car, que peuvent toutes les ruses, & toutes les forces humaines contre un Dieu tout puissant? Mais c'étoit proprement son amour qui l'immoloit à la gloire de son Pere pour la Redemption du Genre humain. Jesus va au devant de ses ennemis, & il ne leur a pas plutôt dit, que c'est lui-même qu'ils

cherchent, que sa voix, comme un coup de foudre, les renverse par terre, tant il est vrai, que s'ils ne se fût livré lui-même à la mort, pour l'amour des hommes, il n'eût jamais été au pouvoir de ces Puissances de ténèbres de s'en saisir. Il leur permet de se relever, & de le prendre, après leur avoir dit, pour la deuxième fois, qu'il étoit lui-même ce Jesus de Nazareth qu'ils cherchoient. Et tandis qu'il se laisse prendre comme un Agneau, il leur deffend, en Souverain, de maltraiter ses Apôtres, & leur ordonne de les laisser aller. Quel soin cet aimable Sauveur ne prend-il pas des siens, dans le temps qu'on le traite si mal lui-même! Et quoi, Seigneur! faut-il que je sois le coupable, & que vous soiez seul maltraité?

Cependant la Cohorte, & son Commandant avec les Officiers des Juifs, se saisirent de Jesus, & le lierent.

Eh, mon doux Jesus, quel renversement est celui-ci! Vous êtes accablé de tristesse à la vûe de ce que vous devez souffrir pour mes pechez, & moi qui ai peché, je passe mes jours dans les plaisirs, & dans la joie! Insensible à toutes vos peines, vous êtes lié comme un sce-

lerat , & je suis en repos , & je suis libre ! Vous êtes traîné avec infamie sans dire mot , & j'éclate en plaintes , & je ressens de vifs sentimens de vengeance , dès que je m'imagine qu'on ne m'honore pas autant que je le souhaite.

Croirai-je toujours ce que je viens de méditer , sans que je sois attendri d'une vérité si touchante ? Sera-t-il toujours vrai , que j'aie si fort contribué à mettre Jesus-Christ dans l'état pitoïable où je le vois dans le Jardin des Olives , & que je sois insensible en le voïant dans cet état.

II. P O I N T.

Réflexions sur ce que Jesus-Christ a souffert dans le Jardin des Olives.

Considérez qu'il faut bien que les souffrances de Jesus-Christ dans le Jardin des Olives , aient été excessives , puisque de toutes les peines que ce divin Sauveur a souffertes dans sa Passion, on peut dire , que c'est ici la seule dont il se soit plaint.

Il n'attend pas que ses bourreaux viennent répandre son Sang , tant le moindre retardement de souffrir est pour lui

une grande souffrance. Quoique dans peu d'heures il doive être livré à la fureur de ses ennemis, pour être immolé pour le salut des hommes, ce temps lui paroît encore trop éloigné; il lui tarde de donner aux hommes cette preuve éclatante de son amour. Il fait du lieu de sa Priere un Autel qu'il arrose de son Sang; l'amour fait ici l'office de Sacrificateur, cet aimable Sauveur prosterné sur son Autel, est la victime de ce douloureux Sacrifice, & l'ardeur, dont son cœur brûle, en est le feu; & tout cela se fait pour moi, c'est pour l'amour de moi que va se faire ce sanglant Sacrifice.

Il paroît bien, mon divin Redempteur, que vôtre Passion est l'effet de vôtre amour; je n'y trouve que mon infidélité, & mes ingrattitudes, qui ne soient pas de vôtre choix, & c'est aussi ce qui fait le sujet de vôtre mortelle tristesse. La cruauté des bourreaux n'a point de part, pour ainsi dire, à cette Passion, elle est toute l'effet de ma malice.

C'est la vûe de mon ingrattitude, de mes désordres, de mes pechez, c'est la connoissance anticipée que Jesus avoit de l'insensibilité, où je suis à présent, qui contriste son cœur, jusqu'à avoir be-

soin d'un miracle pour s'empêcher de mourir ; c'est elle qui met son ame dans une espee d'agonie : mais regarderai-je toujours de sang froid Jesus dans cet état ?

N'est-ce point là ce Calice trop amer que Jesus refuse de boire ? Car pour les foïets, les opprobres, la Couronne d'épines, & la Croix, il y avoit trop longtemps que tout cela étoit l'objet de ses plus ardens desirs, pour lui devenir un objet d'horreur, & lui causer une si grande répugnance : ce n'est donc que la perfidie de Judas, la réprobation du peuple Juif, l'abus que feront de son Sang tant de réprouvez, & en particulier mon infidelité, & mon ingratitude, qui affligent excessivement Jesus-Christ, qui l'effraïent, qui le dégoûtent, qui l'attristent, & qui lui font endurer mille morts à chaque moment.

Mes désordres, Seigneur, que vous aviez alors présens à votre esprit, vous affligoient ; mais ne vous consoleraï-je jamais par ma conversion, & par ma pénitence ? toute ma Religion se réduira-t-elle à quelques vains sentimens de compassion, tandis que je contribuë si fort par mes pechez à augmenter vos

peines ; & ces réflexions que je fais, & que je dois aux mérites de ce Sang précieux, dont je vous vois trempé, ne me deviendront-elles pas un nouveau sujet de condamnation, si je n'en profite pas, & à vous, en quelque manière, un nouveau sujet de tristesse ?

Que la trahison de Judas fut sensible à ce divin Sauveur ! Il l'avoit appelé, & choisi pour son Apôtre, il l'avoit comblé de mille faveurs, il l'avoit distingué même par les emplois, il l'avoit instruit avec beaucoup de soins, il l'avoit reçu à sa Table, lors même que ce traître avoit le cœur plein de fiel, qu'il avoit déjà conçu le dessein impie de le livrer à ses ennemis, qu'il avoit convenu du prix avec eux, & qu'il étoit résolu de le perdre ; & ni la douceur avec laquelle cet aimable Sauveur lui parle, ni les tendres reproches qu'il lui fait, ni les nouvelles marques d'amour qu'il lui donne, ni le dernier malheur, dont il le menace, ne peuvent toucher, ni amollir le cœur de cet Apôtre perverti ; tant il est difficile de convertir un pécheur, qui a reçu de singulieres faveurs du Ciel, & qui a abusé long-temps de la grace, n'y a-t-il pas danger que je ne sois dans le

Cas.

cas , si j'y resiste moi-même plus long-temps ?

O mon Dieu ! que cet exemple est épouventable , & qu'il cause une juste fraïeur. Hélas ! quel état plus saint , & plus parfait que celui de l'Apostolat ? quelle vocation plus certaine , & plus miraculeuse que celle de Judas ? où pouvoit-on être plus à l'abri des orages des passions , & des ruses de l'ennemi , que sous les yeux mêmes de Jesus-Christ , & dans la compagnie des Apôtres ? Cependant Judas si bien appelé dans un état si saint , instruit par Jesus-Christ même dans l'Ecole des Saints , comblé de ses bienfaits, témoins de ses miracles; Judas se pervertit ; Judas commet le plus horrible crime qui ait jamais été imaginé ; Judas se damne.

On ne peut pas dire qu'il ait manqué de secours ; Jesus-Christ lui-même lui tend la main , il se sert pour le convertir de cette même voix , qui avoit tiré tant de gens du tombeau , il emploïe sa douceur , ses sollicitations , ses menaces , & Judas est insensible à tous ces traits , Judas persiste dans son péché , Judas se damne.

Eh , Seigneur ! en quel lieu , en quel

état sur la terre serons-nous dans une parfaite sûreté ? Et quel prétexte auroit-on jamais de ne pas craindre ? O que la conversion d'un Disciple perverti est difficile , qu'elle est rare , & qu'une ame qui a servi Dieu , qui a goûté Dieu , & qui s'égare, tombe dans de profonds précipices , & qu'elle revient difficilement de ses égaremens.

Que vous recherchiez avec tant de soin , Seigneur , ceux qui vous traitent mal , ceux mêmes qui vous trahissent , c'est l'effet d'une bonté bien extraordinaire ; mais enfin , c'est la bonté d'un Dieu ; mais que ceux que vous recherchez, & qui expérimentent combien vous êtes aimable , que ceux qui sont touchés , & indignez de la perfidie du traître Judas , vous manquent de fidélité , & imitent tous les jours ce perfide : Voilà ce qui paroît aussi incompréhensible , que la malice , que la dureté même de ce perfide.

La trahison de Judas est le plus énorme , & le plus étonnant de tous les crimes ; mais Judas n'est pas venu d'un premier coup à cet excès. Il avoit une pente naturelle à l'avarice, & il satisfaisoit par de petits larcins cette vicieuse inclina-

tion. Ses murmures font assez voir combien ses passions étoient peu mortifiées. O qu'il est important d'étouffer dès le berceau tous ces monstres naissans, & qu'une passion épargnée, & nourrie, cause tôt ou tard d'épouvantables désordres dans une ame.

Avec quelle douceur, mais avec quelle adresse ce divin Sauveur tâche-t-il de convertir Judas? Il découvre ses méchans desseins, sans faire connoître le traître: *Unus ex vobis*; ce ménagement devient-il inutile? il lui declare a lui-même son crime: *Tu dicis*. Ce perfide paroît-il n'être point touché de cet avertissement? il fait sentir le malheur du criminel, & l'énormité du crime: *Vae illi*. Son obstination n'empêche pas le Sauveur de lui laver les pieds pour tâcher encore de le gagner. Jesus aux pieds de Judas, quel spectacle! rien n'est capable d'amollir ce cœur endurci. Jesus daigne encore l'appeller du nom d'ami, lors même que ce traître le livre: *Amice*.

O mon Dieu! que vous avez de peine à nous perdre, & qu'il vous fâche de nous voir périr! que ne faites-vous point pour l'empêcher! que de reproches secrets, que de remontrances douces, &

amoureuses , que d'instances , que de poursuites avant que de nous abandonner ! Mais quelle est nôtre dureté , & nôtre obstination de résister à un si grand zele ?

Combien de fois touché des bontez excessives de mon Sauveur , & lui demandant si je serois jamais assez malheureux pour lui être infidele , m'a-t-il répondu au fond du cœur , que je l'étois déjà trop ? Quelles plus douces sollicitations , quels reproches secrets plus touchans , & plus tendres que ceux qu'il m'a fait pour me ramener de mes égaremens , & qu'en a-t-il été ? Suis-je moins la brebis égarée ?

Combien de fois a-t-il pu me dire avec le Prophete ? *Si inimicus meus maledixisset mihi , sustinuissem utique.* Si un barbare , si un heretique , si un ennemi déclaré m'eût chargé d'injures , & m'eût traité avec le dernier mépris , j'aurois pris patience : *Tu verò homo unanims ;* Mais vous que j'ai fait naître dans le sein de l'Eglise ; vous que j'ai élevé avec tant de soin ; vous que j'ai délivré de tant de dangers , comblé de tant de faveurs , aimé avec une tendresse extrême ; vous que j'ai admis à ma Table , & nour-

fi de ma propre Chair, que vous oubliez mes bienfaits ! que vous méprifiez mes faveurs ! que vous soïez joint avec mes plus mortels ennemis ! & que lors même que je vous appelle ami , vous soïez traître ! *Amice ad quid venisti ?*

Seigneur , ce reproche m'est d'autant plus sensible , qu'il me convient mieux ; mais comme ce n'est que pour me convertir que vous me le faites , j'espere , qu'avec le secours de vôtre grace , je le ferai cesser. Hélas ! si l'impie Judas dans l'excès de sa douleur fût venu se jeter à vos pieds , & que devant Pilate , en présence de tout le peuple , ou sur le Calvaire , il vous eût demandé pardon ; avec quelle joie , mon doux Jesus , eussiez-vous vû venir cette brebis égarée ? son desespoir est un des plus grands outrages que ce malheureux vous ait fait. Je veux profiter de son malheur , en recourant à vôtre infinie misericorde.

J'espere que vous vaincrez ma résistance , que vous me donnerez la force de surmonter mes passions , de faire une prompte , & une véritable penitence , & de mourir à mes vices long-temps avant la mort : Voilà ce que j'espere de vous , ô mon Dieu , & voilà ce que je vous demande.

Que mon sort seroit à plaindre, mon aimable Sauveur, si je pouvois vous regarder de sang froid dans le pitoïable état où vôtre tendresse pour moi vous a réduit !

Hélas ! c'est l'amour qui vous lie bien plus étroitement que les liens dont je vous vois chargé ; ce même amour ne me liera-t-il jamais à vous ? Et serai-je toujours insensible aux preuves éclatantes de vôtre amour ? toujours ingrat, toujours lâche à vôtre service ? Changez ce cœur, ô mon doux Jesus, il ne vous coûte rien de le faire, je n'y mettrai plus d'obstacle ; car il me semble que c'est sincèrement que je fais dès cette heure la protestation irrévocable d'être désormais tout à vous. Faudroit-il qu'il fut vrai que ma malice, & mon obstination, à ne vouloir pas profiter des pieuses réflexions que je fais à présent, eussent été un des objets de vôtre tristesse, & de vôtre accablement dans le Jardin des Olives.

LECTURE. *On pourra lire le Chapitre douzième du second Livre de l'Imitation de Jesus-Christ.*

SECONDE MEDITATION

Pour le mois de Mars.

*Des souffrances de Jesus-Christ dans
la Ville de Jerusalem.*

I. P O I N T.

*Ce que Jesus-Christ souffre dans la Ville
de Jerusalem.*

Confidérez comme les soldats , & les gens envoiez par les Juifs , s'étant saisis de Jesus dans le Jardin des Olives , le lierent ; & le traitant avec la derniere ignominie, le conduisirent dans Jerusalem avec des lanternes , & des torches , & avec un tumulte , qui apprenoit à tout le monde qu'on menoit quelque fameux prisonnier.

Quels dûrent être alors les sentimens de mépris , & l'indignation de tout ce peuple , quand on vit que c'étoit Jesus , ce grand Prophete qu'ils avoient reçu depuis trois jours dans cette même Ville comme le Messie , & qui venoit d'être

faisi par ordre du Magistrat comme un imposteur ; que leur veneration se changea vîte en mépris , & en haine : mais quels dûrent être alors les sentimens de Jesus-Christ ?

Cependant ceux qui conduisoient le Fils de Dieu lié comme un voleur , jetoient de grands cris de joie , & s'applaudissoient du coup qu'ils venoient de faire.

Ils le menerent d'abord chez Anne , qui faisoit la charge de Grand-Prêtre cette année-là. Il fut ravi qu'on eût arrêté celui qu'il haïssoit mortellement ; & comme il sçavoit que ce spectacle plaisoit à Caïphe son gendre , il lui envoïa Jesus ainsi lié , pour l'examiner , & le condamner.

Caïphe étant averti qu'il venoit , avoit assemblé chez lui les Prêtres , les Scribes , & les Anciens , qui brûloient d'envie de le voir à leurs pieds , & de pouvoir assouvir sur lui leur jalousie , & leur vengeance.

Pierre honteux d'avoir abandonné si lâchement son bon Maître ; l'attendoit sur le chemin pour le voir encore du moins une fois avant qu'il mourut. La crainte lui avoit fait prendre la fuite ;

mais l'amour l'avoit fait revenir. Il voit son Sauveur que l'on conduit honteusement de la maison d'Anne en celle de Caïphe, il en est touché.

Ayant appercû alors un des Disciples de Jesus, qui plus courageux que les autres, suivoit son bon Maître de près, il reprit courage, & résolut de ne le plus abandonner tout-à-fait; mais ne pouvant entierement surmonter sa crainte, il ne le suivoit que de loin, & n'osoit joindre le Disciple qui en étoit proche.

Mon Dieu, qu'un ménagement en matiere de pieté à de funestes suites, & qu'il est bien vrai que la crainte de passer pour Disciple de Jesus-Christ, fait tôt ou tard des Apostats!

Pierre, qui ne suivoit Jesus que de loin, étoit dans une extrême impatience de sçavoir où aboutiroit tout ce tumulte; il s'avança jusqu'au milieu de la galerie, où les Officiers, & les valets se chauffoient; il s'alla chauffer avec eux: & cette méchante compagnie fut la cause de son malheur.

Dans ce tems-là le Grand-Prêtre, qui vouloit couvrir son mauvais dessein, en sauvant les apparences, fit venir Jesus, & l'interrogea sur ses Disciples, & sur

sa doctrine. Jesus lui répondit : Qu'il étoit surpris qu'on l'interrogeât lui-même sur sa doctrine, qu'il avoit toujours enseigné dans les lieux les plus fréquentez, qu'il avoit toujours prêché en public, & qu'il n'avoit jamais rien débité en cachette; que si l'on vouloit être parfaitement instruit de sa doctrine, on n'avoit qu'à prendre la peine d'interroger tous ceux qui l'avoient entenduë.

Une réponse si sage, & si modeste; meritoit un applaudissement universel; elle lui attira cependant un rude, & ignominieux soufflet, que lui donna un Officier de Justice: c'étoit traiter en vil esclave le Roi des Rois, que de lui faire un tel affront, & néanmoins un traitement si injuste, & si injurieux, fut si approuvé, qu'on y applaudit dans toute la salle, par des huées contre le Sauveur du monde.

Cet outrage fut un des plus sensibles qu'on fit à Jesus-Christ; aussi ce divin Sauveur, qui ne demandoit qu'à souffrir, ne put néanmoins en cette occasion dissimuler son ressentiment. Il lui répondit, mais avec une douceur, & une modestie toute divine: Si j'ai parlé mal-à-propos, montrez en quoi; mais si je n'ai rien dit

que de bien , pourquoi me frappez-vous de la sorte ?

Cependant , on cherchoit de tous côtez quelque faux témoignage contre Jésus , pour avoir du moins un prétexte de le faire mourir. Mais quelque artifice qu'ils emploïassent pour donner couleur à la calomnie , tous les faux témoignages qu'on apportoit se contredisoient si visiblement , que le Sauveur ne daigna pas répondre un seul mot , pour se justifier , & on ne put jamais rien trouver qui donnât un air de vrai-semblance à la calomnie.

Alors le Grand-Prêtre s'avisa de l'interroger sur un point tres-délicat , & auquel il crut bien qu'il ne pourroit se dispenser de répondre : Je vous conjure , lui dit-il , par le Dieu vivant , de nous dire , si vous êtes le Messie , le Fils unique de Dieu ? Oüi , répondit Jésus sans hésiter , je suis celui que vous dites ; & prenant un air , & un ton de Maître : Sçachez , ajoûta-t-il , que vous le verrez un jour ce Fils de l'homme descendre du Ciel porté sur les nuës , éclatant de gloire , & revêtu d'une Majesté , qui ne convient qu'à celui qui seul est assis à la droite de Dieu tout-puissant , & qui sera

alors le Juge de ceux mêmes qui ne veulent pas l'avoir pour Sauveur.

Cet Oracle, qui auroit dû les convertir, irrita davantage leur jalousie, & leur haine. Qu'avons-nous maintenant besoin de témoins, s'écrient-ils, vous venez vous-mêmes d'entendre qu'il se fait le Fils unique de nôtre Dieu; que vous en semble? Ils répondirent tous d'une voix, que Jesus meritoit la mort.

Voilà donc le Saint des Saints, l'innocence même, le Créateur de l'Univers, & le Sauveur de tous les hommes, condamné à la mort par le plus énorme de tous les attentats, par le plus impie de tous les Tribunaux, & contre toute forme de droit, & de justice.

Eh, Seigneur! on crie à l'injustice, à la vengeance, au moindre tort qu'on nous fait, & le Fils de Dieu ne dit mot, en se voïant condamné à la mort par des impies!

Sa mort conclüë, chacun se retire, & on abandonne le Sauveur durant tout le reste de la nuit à la cruauté des soldats, & à l'insolence des valets, qui non seulement en firent leur jouët; mais qui le regardant comme une victime déjà destinée à la mort, le traitèrent de la

maniere du monde la plus barbare.

Les uns lui crachent au visage , les autres le poussent à coups de pieds ; ceux-ci lui bandent les yeux , & par une raillerie la plus impie , & la plus outrageante qui fût jamais : Faux Messie , lui disent-ils en le souffletant , devine qui te frappe ? Les Officiers excitent les soldats à le maltraiter , en le frappant eux-mêmes avec leurs baguettes. Enfin , c'est à qui lui dira le plus d'injures , & à qui lui donnera le plus de coups.

O Sagesse éternelle ! ô beauté infinie ! devant qui toutes les Puissances du Ciel , de la Terre , & des Enfers doivent plier le genoux ; vous voilà devenu l'objet de l'insolence d'un tas de scelerats , & le jouet d'une troupe impie. Concevons , s'il est possible , les injures , & les ignominies dont Jesus fut rassasié , & ce que dût souffrir ce divin Agneau le reste de la nuit , au milieu de ces bêtes feroces.

Mais ce qui affligea le plus le Sauveur , fut la chute de son Apôtre. Pierre , qui ne s'étoit jusqu'alors déclaré qu'à demi le Disciple de Jesus-Christ , ne fut pas long-temps sans le renoncer tout-à-fait , jusqu'à assurer , avec serment , qu'il ne connoissoit point cette homme. Que

cette infidélité dût être sensible à un cœur aussi bienfaisant, aussi tendre que celui de Jésus !

Cependant, dès la pointe du jour les ennemis du Sauveur, dont le Conseil des Juifs étoit composé, s'étant assemblez après plusieurs délibérations, voulant rendre Jésus plus odieux à tout le peuple, concluent à le faire encore juger, & condamner à mort par Ponce Pilate qui commandoit en Judée pour les Romains. C'est à ce Tribunal qu'on conduit le Sauveur les mains liées comme un scelerat au travers de Jerusalem, & dans des rues pleines de monde.

Quel spectacle ! Jésus la tête nuë, le visage meurtri de coups, les mains liées, à travers une foule de peuple, qui le charge de mille imprécations, & de toute sorte d'injures, conduit au Gouverneur pour recevoir son dernier arrêt à la sollicitation des Prêtres, & des Anciens, devant un Juge étranger, qui ne connoissoit que des crimes les plus énormes. Pesez toutes ces circonstances. Quand est-ce, mon divin Maître, que vos humiliations guériront mon orgueil, & serviront de frein à mon ambition ? Il seroit bien juste qu'elles me rendissent moins

pour le mois de Mars. 183
délicat sur le point d'honneur, & plus
humble.

Le Juge Païen eut bien tôt découvert
la véritable cause de la haine des Juges
contre le Sauveur, & de leur injustice
criante. La calomnie n'ayant pû le faire
croire criminel en matière de Religion,
les Juifs veulent dans ce Tribunal le fai-
re passer pour criminel d'Etat; mais tou-
tes leurs accusations tombent. Pilate re-
connoît, & déclare publiquement son
innocence; & ce fut pour n'être pas obli-
gé à le juger, & pour se faire un ami aux
dépens de l'Innocent, qu'il l'envoia à
Herodes Tetrarque de Galilée.

Herodes fouhaitoit depuis long-temps
de voir Jesus; mais par un pur motif
de curiosité; aussi le Sauveur ne daigna
pas répondre un seul mot à toutes ses
vaines questions; tout se termina à des
railleries picquantes, & celui qui me-
ritoit d'être honoré, comme la Sagesse
éternelle, fut traité de fou par Héro-
des, & par ses gens.

Ce méchant Prince le fit revêtir, par
dérision, d'une Robe blanche, & le ren-
voia habillé en Roi de Théâtre au Gou-
verneur.

Faut-il, Seigneur, qu'il n'y ait aucun

Tribunal, aucun état dans le monde, où vous ne soiez maltraité ? Haï des Anciens, maudit par le Peuple, méprisé des Grands ?

Pilate s'est toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, & il en fait une déclaration publique ; mais sa malheureuse politique, & le respect humain lui font commettre la plus horrible de toutes les injustices. J'ai résolu, dit-il, aux Juifs, de mettre cet Innocent en liberté, après lui avoir fait une severe réprimande, & lui avoir deffendu, sous de grièves peines, de dogmatiser. Cette proposition irrita davantage la fureur du peuple, que les Prêtres prenoient soin d'aggraver contre le Sauveur. Pilate crut avoir trouvé un autre expédient pour le délivrer.

C'étoit la coûtume de proposer au Peuple la veille de Pâques deux prisonniers, & d'accorder à son choix la liberté, & la vie à un criminel. Pilate s'avisa de leur donner le choix de deux personnes, sur lesquelles certainement il n'y avoit pas à délibérer pour la préférence. L'un, étoit Jesus le Saint des Saints ; l'autre, Barrabas scélerat de profession, fameux voleur, chef de faction, & qui

avoit été mis aux fers pour avoir depuis peu tué un homme. Voilà le concurrent de Jesus : sur qui tombera ce choix ? Si c'est le monde qui doit le faire , certainement Jesus sera oublié , méprisé.

En effet , le Gouverneur n'eut pas plutôt nommé Jesus , & Barrabas , que toute l'Assemblée se mit à crier : Défaites-nous de cet imposteur , ne délivrez point ce faux Messie , & donnez la vie à Barrabas.

Voilà la justice qu'on rend à sa vertu ; voilà le cas qu'on fait du Messie : Pilate étonné , & indigné d'une telle fureur : Que voulez-vous donc , leur dit-il , que je fasse de Jesus ?

Qu'il soit crucifié , s'écrie cette populace insolente ; crucifiez le , crucifiez-le.

Mais quel mal a-t-il fait , replique le Gouverneur ? Et pourquoi condamner un homme à mort sans qu'il ait rien fait qui merite le dernier supplice ?

Mais les clameurs redoublant , & le peuple , à l'imitation des principaux Prêtres , demandant avec plus d'instance sa mort , il crut , que le moïen d'appaïser leur rage , ou du moins de l'adoucir , étoit de le mettre en un état à faire pitié aux plus barbares. Il fait donc

prendre Jesus, & le fait fouetter d'une maniere si cruelle, que l'ayant vû dans l'état où ces bourreaux inhumains l'avoient mis, il en eut horreur.

Il avoit abandonné ce divin Agneau à la licence des soldats, & des valets des Juifs à qui il avoit fait entendre, que c'étoit lui faire plaisir que de ne point épargner ce Corps délicat. Le dessein de Pilate étoit d'appaîser la rage de ces furieux, toujourns plus alterez de son Sang, en mettant Jesus-Christ dans un état à faire compassion aux plus inhumains.

Eh, Seigneur, où en êtes-vous réduit qu'on ne puisse vous sauver la vie qu'en vous faisant souffrir des douleurs, & des affronts plus insupportables que la mort même !

L'ordre impie du Gouverneur fut exécuté avec fureur, & avec excès; le Corps adorable de ce divin Agneau fut déchiré à coups de fouets, avec tant de cruauté, que sans un miracle Jesus devoit y perdre la vie.

Pilate en fut lui-même effraîé; il fit cesser cette grêle de coups: mais le peu de repos qu'on donna au Sauveur, ne fut que pour lui faire souffrir un nouveau tourment, & de nouveaux oppro-

bres. Les soldats, pour faire plus de plaisir aux Juifs, lui mirent par dérision un manteau rouge sur les épaules, une canne en main, & sur la tête une couronne composée d'épines, horriblement piquantes; & en ce pitoïable équipage, ces impies mettant un genou à terre devant lui le saluoient par mocquerie sous le nom de Roi des Juifs, & en se relevant, lui crachoient au visage; ensuite lui arrachant la canne des mains, lui en donnoient de grands coups sur la tête pour y faire entrer plus avant les pointes des épines, & tirer ainsi le sang que les foïets avoient épargné. Chacun semble se disputer à qui le tourmentera davantage.

Certainement, il parut en cet état si méconnoissable, que Pilate ne douta point qu'à le voir, les plus insensibles n'en fussent touchez. Il sortit donc encore une fois de la Salle, & faisant avancer le Fils de Dieu dans ce pitoïable état: Tenez, leur dit-il, voilà l'homme que vous m'avez livré pour le faire mourir; jugez s'il lui reste encore longtemps à vivre; le voilà, pourrez-vous encore le reconnoître? Craindrez-vous désormais qu'il ne se fasse vôtre Roi, &

le croïez - vous en état de dogmatifer dans vôtre Ville ? Laissez-lui finir par ses douleurs , & son épuisement , un miserable reste de vie.

Un spectacle si lugubre irrita davantage , & le Peuple , & les Prêtres ; bien loin de les attendrir , on entendoit crier de toutes parts , qu'il meure , qu'il soit crucifié , qu'il expire par le dernier supplice. Le Gouverneur eut beau , leur représenter leur cruauté , & leur injustice , ils le menacerent de l'indignation de l'Empereur , s'il ne le condamnoit à la mort.

Alors Pilate cédant à l'injustice de ces furieux , qui crioient , que la vengeance de son Sang retombât sur eux , & sur leurs enfans , après avoir protesté de la violence , condamna le Sauveur au dernier supplice , & donna la liberté au plus scelerat de tous les prisonniers, Barrabas.

Voilà donc Jesus-Christ condamné à mort , on est content , chacun triomphe.

O divin Sauveur, seroit-il possible que tant de souffrances , que tant d'ignominies, que tant de sang répandu pour mon salut , ne dût servir qu'à ma condamnation ? Si je ne vis pas autrement que je fais, à quoi puis-je raisonnablement m'at-

tendre ? Ne le permettez pas , Seigneur , je vous ai trop coûté pour me laisser perdre. Mon salut est le prix de vôtre Sang ; faites qu'il soit un adoucissement de vos peines , je suis bien résolu de n'y mettre plus d'obstacle , & j'espere que vous me ferez la grace de vaincre ceux que j'y avois mis.

II. P O I N T.

Réflexions sur ce que Jesus-Christ a souffert dans Jerusalem.

Considérez si vous êtes beaucoup touché de ce que vous venez de lire , & si vous n'y êtes que peu sensible ; examinez s'il est vrai , s'il est même possible que vous le croïiez.

On seroit attendri en lisant une pareille histoire , quand même on seroit prévenu que ce qu'on lit n'est qu'une fiction. On est sûr ici de la Réalité ; ce tissu d'injustices , d'opprobres , de supplices , & de cruautéz , est certain ; la Personne adorable qui souffre tant de cruautéz , ne nous est pas inconnuë , nous doit-elle être indifferente ? Nous sçavons que ce n'est que pour l'amour de nous qu'elle

souffre, & nous la voïons souffrir de sang froid.

Est-il possible que dans cette prodigieuse multitude de peuples, qui se trouvoient alors à Jerusalem, il ne se trouva personne assez charitable, ou assez reconnoissant pour prendre le parti de cet Homme-Dieu? Il y en avoit beaucoup qui avoient reçu de lui de grands bienfaits, peu qui n'eussent été, ou les témoins, ou le sujet de ses miracles, & pas un ne dit mot en sa faveur; une si noire ingratitude revolte l'esprit, & excite une juste indignation contre ce peuple.

Seigneur, est ce un moindre sujet d'indignation, & d'étonnement, que l'insensibilité des Chrétiens au souvenir des souffrances de leur Sauveur. Les Juifs vous ont si mal traité, en ne voulant pas vous connoître; nous vous connoissons, mon divin Sauveur, & sommes-nous beaucoup touchés de tant de traitemens si indignes? Vous traitons-nous nous-mêmes moins mal? Combien de fois avons-nous vû Jesus-Christ maltraité, sans avoir osé prendre sa deffense?

Mais concevons-nous la grandeur, & l'amertume de ses humiliations, & de ses peines?

Quel effet dût produire sur l'esprit de ce grand peuple un spectacle si surprenant, à deux heures de nuit, sans qu'on fût préparé à une scene si tragique, avertis seulement par le bruit confus d'une troupe de gens armez, appercevoir à la lueur de quelque torche Jesus Christ lié, & garotté comme un criminel, qu'on traîne impitoïablement par les ruës de cette grande Ville; quelle ignominie! Pensai-je au Dieu que j'adore, & au Maître que je sers lorsque je suis si délicat sur le point d'honneur, lorsque je sens une si vive ambition, lorsque j'ai tant d'aversion contre ceux qui me méprisent? Dans combien d'assemblées mondaines renouvelle-t-on aujourd'hui le mépris qu'on fit de Jesus-Christ, & de sa doctrine dans Jerusalem? On raille d'une maniere impie, & scandaleuse des choses les plus saintes, sans que personne ose prendre le parti de la Religion. A-t-on beaucoup de déference, & de respect dans le monde pour la parole de Jesus-Christ. Hélas! avec quel mépris ces maximes y sont-elles traitées? Et Jesus-Christ lui-même dans ses Temples est-il à l'abri des insultes, & de l'insolence des libertins?

On a honte de passer pour Disciple de Jesus-Christ ; on se deffend de la qualité d'homme dévot , & religieux , avec autant d'ardeur , que saint Pierre se deffendit d'être Disciple du Sauveur des hommes. Un valet insolent , & impie décharge un grand soufflet à Jesus-Christ , & toute l'assemblée se prend à rire ; un libertin fait en pleine assemblée une raillerie impie , il fait une insulte à Jesus-Christ ; il tient des discours injurieux à la Religion , & à l'Evangile , & l'on sourit , & l'on appelle cela divertir une compagnie , & on lui applaudit.

Quand le Fils de Dieu n'auroit souffert pour le salut des hommes qu'un seul soufflet , quel sujet d'étonnement à qui connoît la dignité , & les amabilités de sa personne ; mais quels doivent être les sentimens d'un Chrétien , qui pense à ce que Jesus-Christ est , à ce que Jesus-Christ merite , & à tout ce que Jesus-Christ a souffert.

C'est du moins une espece de soulagement dans les maux , quand on se voit honoré au milieu même des souffrances ; mais c'est le comble de l'affliction , lorsque les plus grandes souffrances sont accompagnées d'injures , de mépris , & d'outrages

d'outrages encore plus grands. Voilà le partage de mon divin Sauveur : *Novissimum virorum , virum dolorum.* Il est l'homme des douleurs , il les souffre toutes , & au milieu de ces douleurs , il est traité comme le dernier , & le plus méprisable de tous les hommes. Pourquoi ne nous pas souvenir de ce point de nôtre créance , en tant d'occasions , où nôtre orgueil nous fait agir si peu chrétiennement ?

Que ne peut point l'envie sur des cœurs qu'elle a infectez de son poison ? Et les ames les plus saintes , selon les apparences , en sont-elles plus exemptes que les autres ? Le Fils de Dieu eût été moins exposé à la persecution des Prêtres , & aux traits calomnieux des Scribes , & des Docteurs , s'il eût moins fait de prodiges ; la vertu sera toujourns en bute à l'envie. Les gens de bien doivent s'attendre d'être à l'exemple de Jesus-Christ, persecutez en mille manieres ; mais malheur à ceux qui exercent la patience des gens de bien.

Pilate connût l'innocence de Jesus-Christ , il le voulut sauver , & pourtant il le condamna. O mon Dieu , qu'il y a de distance entre vous connoître , &

vous aimer. Hélas ! tout le monde Chrétien vous connoît. Y a-t-il bien des gens qui vous aiment ? Pilate vouloit sauver Jesus-Christ, dont il connoissoit l'innocence ; mais il ne vouloit pas déplaire aux Juifs dont il craignoit les menaces, & la fureur. Malheureuse politique, aveugle prudence des hommes, par laquelle la Religion est toujours sacrifiée à l'ambition, & à l'interêt !

Que la patience de Jesus paroît dans un beau jour au milieu de tant de cruauté ! Il se trouve à sa Passion dans toutes les circonstances, où il est le plus difficile de se taire. On lui fait des injures si visibles ; on dresse contre lui de si noires, & de si fausses accusations ; on lui fait endurer des indignitez si brutales, & si inhumaines, que c'est un prodige qu'il ait pû souffrir tout cela sans dire mot. Que de beaux prétextes, ce semble, n'avoit-il pas de confondre la malice de ses ennemis par ses paroles ? La gloire de son Pere à procurer, la sainteté de sa doctrine à soutenir, le scandale à éviter ; on le presse, on l'interroge, & Jesus ne dit mot ; ô que ce silence dit de grandes choses, & qu'il nous fait de belles leçons !

Mon Dieu ! que la patience de Jesus souffrant , que la douceur inalterable de son visage parmi toutes ces cruantez , que la tranquillité de son cœur , & sa tendresse même pour ses ennemis au milieu de tant d'indignitez , & d'outrages , doit être un grand remede contre les faillies de nos passions , & contre les sentimens de la vengeance , & de la colere.

Quel spectacle ! Jesus-Christ traîné par les ruës les mains liées comme un criminel , Jesus-Christ couvert de crachats , deshonoré par un soufflet , chargé de coups , & livré à l'insolence des valets , & des soldats dont il est le joiët toute une nuit au milieu d'une troupe de scelerats , Jesus-Christ méprisé dans tous les Tribunaux , Jesus-Christ lié à un poteau , & impitoiablement déchiré à grands coups de foüets , comme le dernier des hommes. *b* Amour propre , delicateffe humaine , ne trouveras-tu jamais là dequoi te confondre ? Et nôtre sensualité , nôtre mollesse , peut-elle subsister à la vûë de cet objet ?

Helas , Seigneur ! elle n'a que trop subsisté jusqu'ici ; mais que fera-ce si elle vit encore en moi , après les réflexions que je viens de faire sur les souffrances ?

J'ai deux grands objets devant les yeux ; les souffrances de Jesus , & l'insensibilité des Juifs qui l'ont fait tant souffrir : faut-il que ce dernier soit mon modele , & que je sois aussi insensible qu'eux.

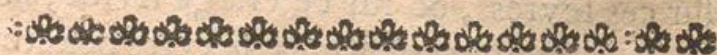
O aimable Jesus ! falloit-il tant souffrir pour me persuader que vous m'aimez , & pour m'engager à vous aimer avec tendresse ? Vos souffrances n'ont pû toucher le cœur de vos ennemis , pourront-elles toucher le mien ? Conçois-je combien vous m'aimez ? Et si je le conçois , comment vous aimerai-je si peu ? Puis-je même assurer que je vous aime ? Eh , Seigneur ! que me sert la justice que je me rends , touchant mon peu d'amour pour vous , si mon cœur ne change ? Mais ce changement est vôtre ouvrage ; je sens même déjà l'effet de vôtre grace , & le fruit de vos souffrances. Et je vas me faire une loi dès ce moment , de ne perdre jamais de vûë Jesus dans ses souffrances , soit que j'aie besoin de patience dans les maux de cette vie , soit que j'aie besoin de force pour me deffendre des plaisirs.

Non , mon doux Jesus ! je ne perdrai gueres de vûë cette précieuse colonne à laquelle vous êtes attaché , & j'aurai sans

celle devant les yeux cette innocente. Victime couchée par terre, & baignée dans son Sang. Je découvrirai dans ses yeux à demi-fermez, & presque éteints sur ces lèvres, & sur ce visage livide, & meurtri quelques vestiges de cette beauté éternelle, qui fait la félicité des Bienheureux dans le séjour de la gloire, & je me dirai sans cesse à moi-même: *Vulneratus est propter iniquitates nostras.* C'est moi, ô mon Dieu, & moi encore, plus que vos bourreaux, qui suis la cause, & le principe de vos souffrances, & c'est moi, qui de tous les pecheurs, vous ai porté par mes noires ingrattitudes, & par de si grands crimes, les plus grands coups.

O Jesus! ô doux nom de Sauveur! ô l'objet de tant de desirs! Le Ciel ne vous a-t-il donc enfin accordé à tant de vœux, que pour vous voir traité avec la dernière infamie, & avec la plus horrible cruauté, & faut-il que j'augmente moi-même l'amertume de vôtre Calice? Ne le permettez pas, mon aimable Redempteur. Il faut que ma conversion soit aujourd'hui le prix de vos souffrances, & le fruit de toutes ces réflexions.

LECTURE. On pourra lire les Réflexions des Divertissemens, & celles du Jeu, & des Assemblées de plaisirs. Tom. 3. pag.



TROISIE'ME MEDITATION

Pour le mois de Mars.

*De la Mort de Nôtre - Seigneur
Jesus-Christ.*

I. POINT.

Ce qui s'est passé à la Mort de Jesus-Christ.

C Onsidérez comme le Sauveur du monde n'a pas plutôt été condamné à la mort, que pour satisfaire l'ardeur insatiable qu'avoient les Juifs de lui arracher la vie, cette innocente Victime s'est livrée à leur rage, & à leur fureur.

Dans une si cruelle flagellation, qui avoit fait de tout son Corps une seule plaie, il n'y a pas eu encore de quoi contenter les Juifs; il n'y a pas eu de quoi le contenter lui-même: & son ardeur de souffrir, & son amour pour nous, est

encore plus insatiable que leur haine.

Voïez avec quelle rage ces furieux se jettent sur ce divin Agneau. On le dépouille, le Sang tenoit collée à son Corps la Robe rouge, dont on l'avoit revêtu par moquerie; on tire avec violence cette Robe, & avec elle on emporte sa chair par lambeaux; on lui rend ses habits, & on le charge de sa Croix sous le poids de laquelle il succombe.

Il paroît bien que tout est extraordinaire dans la Passion de Jesus-Christ; quels hommes eussent jamais osé charger d'un si pesant fardeau un homme épuisé par tant de tourmens, dont plusieurs étoient plus que suffisans pour lui ôter la vie? Mais quelque foible, quelque épuisé que soit le Sauveur, il veut lui-même porter sa Croix, pour nous faire voir la nécessité indispensable que nous avons tous de porter la nôtre; mais n'étoit-ce pas toutes les nôtres ensemble qu'il portoit lui seul?

Jesus sort de Jerusalem avec ce pesant fardeau sur le dos, ses douleurs étoient excessives, & sa foiblesse extrême; il plie, il tombe sur ses genoux à chaque pas; il lui faut un nouveau miracle pour

ne pas expirer sous le faix. On auroit eu pitié d'un malheureux qu'on auroit vû dans cet état ; mais nulle compassion pour Jesus-Christ , on n'a que de la dureté pour lui ; plus on le voit souffrir , plus on est acharné à lui procurer de nouvelles souffrances.

Pardonnez-nous , Seigneur , des expressions si basses , & des réflexions si indignes de la Majesté de vôtre divine Personne ; mais dans l'état où vous êtes , nulle créature si vile , & si abjecte qui ne paroisse moins méprisée , moins maltraitée que vous.

La crainte qu'eurent les Juifs que Jesus Christ n'expirât sous ce pesant fardeau , & qu'ils ne fussent privés par là du plaisir malin qu'ils vouloient avoir de le voir expirer sur la Croix avec infamie , obligea ces furieux de prendre un homme appelé Simon pour lui faire porter , pour quelques pas , la Croix après lui. Heureux homme de pouvoir pour quelques momens soulager celui qui s'étoit volontairement chargé de tous les pechez des hommes ! Eh , Seigneur ! quand cesseraï-je du moins moi-même d'augmenter vos peines par de nouveaux pechez ? Quand tâcherai-je de

vous soulager , pour ainsi dire , en portant ma Croix avec patience à vôtre exemple ?

Cependant le Fils de Dieu approchoit du lieu du supplice , appelé Calvaire , lorsqu'il apperçût au milieu de cette foule prodigieuse de peuple qui y avoit accouru , quelques saintes Femmes , qui témoignoiént par leurs larmes : & par leurs soupirs , combien elles ressentoient ses peines.

Le Sauveur ne put les voir sans une tendre compassion , tant il sçait distinguer de la foule ses fidèles serviteurs : il se tourna donc vers elles , & leur dit : Filles de Jerusalem , cessez de vous affliger de mes peines , je les souffre tres-volontiers ; mais ce qui m'afflige cruellement , & à quoi vous devez réserver vos larmes , ce sont vos propres pechez , & ceux de vos enfans , qui seront la source de tous vos malheurs : car si moi qui suis l'innocence même , je souffre de si rudes supplices , pour m'être volontairement chargé de vos pechez , à quoi doivent s'attendre les pecheurs , & qu'elle sera sur eux la rigueur de la Justice de mon Pere.

Le Sauveur disoit cela en marchant vers le lieu du supplice , tant il étoit peu

sensible à ses propres maux, tant il étoit occupé des nôtres. Il arrive enfin au lieu destiné pour servir d'Autel au plus Saint de tous les Sacrifices; dans le fort de ses douleurs, on lui donne un peu de vin mêlé de vinaigre, & de myrrhe. Il voulut bien en goûter, ne refusant rien de ce qui pouvoit le faire souffrir; mais sçachant que ce breuvage diminueoit les douleurs en assoupissant les sens, aiant résolu de boire jusqu'à la dernière goutte le Calice de sa Passion, il voulut se refuser tout ce qu'il crut propre à en adoucir l'amertume.

Sur les neuf heures du matin, on dépouille le Sauveur pour la seconde fois, & en tirant avec violence ses habits, on r'ouvre encore toutes ses plaïes. Que de sortes de morts pour une seule, mon doux Jesus! Quand verra-t-on la fin de vos tourmens? Mais quand verrez-vous la fin de mes pechez qui vous font tant souffrir.

Les bourreaux lui commandent de s'étendre sur la Croix, & il obéit; & par un excès de cruauté inconnu jusqu'alors aux plus cruels tyrans, on lui perce les pieds, & les mains avec de gros cloux qu'on fait entrer à grands coups

de marteaux jusques dans la Croix qui le porte.

La seule idée de ce terrible tourment effraie, & fait frémir. Il ne faut que picquer un nerf pour causer d'horribles convulsions; quel concours de toutes les plus vives douleurs dont un corps est capable, lorsqu'on fend avec ces gros cloux, qu'on déchire, qu'on perce ses pieds, & ses mains, qui ne sont presque qu'un tissu de nerfs, de muscles, de veines, & d'arteres. Considérons, concevons, s'il est possible, ce que Jesus-Christ souffre.

Mais quel tourment, ô mon Dieu! quel excès de douleur, lorsqu'on leve cette Croix, & qu'on la laisse tomber dans sa fosse! quelle douloureuse secousse à ce Corps que son poids entraîne, & qui cependant demeure suspendu par trois cloux!

O qu'il est vrai que mourir sur la Croix, c'est mourir autant de fois qu'on y vit de momens! & voilà vôtre genre de mort, ô mon doux Jesus.

Triste état où Jesus-Christ passe trois heures, aiant à ses côtes deux criminels crucifiez comme lui. C'est en cet état que Jesus-Christ condamnoit, & expioit

en même-temps la mollesse , & la délicatesse des hommes. Continuerai-je de la rechercher , & de m'y plaire ?

Mais du moins fut-il alors plaint de cette multitude , qui étoit accourüe à ce spectacle ? Nullement. A peine Jesus-Christ est élevé à la vüe de tout ce peuple , qu'il est insulté , & chargé de toutes parts de mille malédictions , & de reproches. Si tu es Fils de Dieu , lui disoient quelques-uns , descend à présent de la Croix , & fais-nous quelques miracles.

On n'épargne pas même les imprécations , & les blasphêmes. Va , s'écrient-ils en branlant la tête ; va , malheureux , qui t'es vanté que tu détruirois le Temple de Dieu , & que tu le rebâtirois en trois jours ; sauve-toi maintenant si tu peux , & prouve-nous par là que tu es le Messie.

Au milieu d'une persécution si opiniâtre , & si cruelle , Jesus-Christ ne dit mot , nulle marque de chagrin , ni d'inquiétude ; mais tenant la vüe , & la tête baissée , il essuie tout avec une modestie inaltérable , & une profonde humilité. Il réserve pour ses Martyrs ce visage riant , & agréable , qui semblera insulté.

ter les tyrans , & les supplices ; cela est trop glorieux , & trop éclatant pour Jesus aneanti. Ses sentimens sur la Croix sont les sentimens d'un homme humilié, penitent , chargé des pechez de tous les hommes. Charmante disposition de Jesus qui doit bien confondre nos impatiences , & nôtre orgueil ! Quand est-ce que la patience , & l'humilité de Jesus souffrant , sera le modele , & l'image de la nôtre ?

Dans cette extremité , & pendant que le peuple s'arrêtoit à le regarder , & que les passans le chargeoient d'injures, Jesus faisant un dernier effort pour lever les yeux au Ciel : Mon Pere , s'écrie-t-il , pardonnez - leur , je vous prie , parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Hommes vains , hommes vindicatifs, refusez après cela de pardonner les injures qu'on vous a faites , & dites en même temps que vous êtes Disciples de Jesus-Christ.

Une patience si merveilleuse , une si extraordinaire douceur toucha un des voleurs qui étoient crucifiez à ses côtez ; il reconnut le Sauveur pour le Messie : & profitant de la grace du Rédempteur, touché d'un vif repentir de ses crimes , il le prie de lui faire misericorde , &

de le recevoir dans le Ciel.

Jésus qui voïoit le changement que sa grace avoit operé dans cette ame penitente , lui répondit conformément à ses desirs ; & tandis que l'autre voleur expiroit dans l'impénitence finale , celui-ci mouroit en prédestiné.

Et quoi , Seigneur ! le jour de vos grandes miséricordes , lors même que vous mourez pour l'expiation de tous les pechez , & pour tous les pécheurs , à vos côtez , de deux criminels qui avoient differé jusqu'alors de se convertir , un se damne ! ô mon Dieu ! qui peut differer jusqu'à la mort sa pénitence , & esperer de mourir pénitent ?

A peine le Fils de Dieu avoit-il achevé de répondre à cet heureux mourant , qu'il vit aux pieds de la Croix sa Mere fondant en larmes , & accablée de la plus vive douleur ; il en fut tres-sensiblement touché , & ce ne fut pas là la moindre de ses peines interieures.

Marie avoit trop de part à ce grand sacrifice , & elle aimoit son cher Fils avec trop de tendresse pour l'abandonner dans cette extremité. Cette Mere désolée avoit auprès d'elle sa proche parente , Marie fille de Cléophas , & la

sainte Amante de Jesus Marie Magdelaine , le Disciple que Jesus aimoit si tendrement , & qui aimoit si fort Jesus , y étoit aussi. Alors le Sauveur s'adressant à sa Mere , qu'il n'appella que du nom de femme , de peur que le nom de mere n'aigrît sa douleur : Femme , lui dit-il , voilà vôtre Fils, il marquoit saint Jean , & de la langue, & des yeux , qui étoient les seules parties de son Corps dont on n'avoit pu lui ôter l'usage ; voilà celui que je substitué à ma place , pour vous rendre desormais tous les devoirs d'un bon Fils. Et jettant ensuite un coup d'œil sur le Disciple: Voilà vôtre Mere, lui dit-il , lui montrant Marie ; honorez-là , aïez-en soin après ma mort , & servez-là comme vôtre mere.

C'étoit sur le midy lorsque le Soleil tout à coup s'obscurcit , & cette éclipse miraculeuse couvrit d'épaisses ténèbres toute la terre , comme si tout l'Univers , sentant la mort de son Créateur , eût voulu prendre le deüil. Ces ténèbres durerent jusques sur les trois heures , pour faire sentir à tous les hommes , que la nature n'avoit point de part à cet événement , & que cela n'arrivoit que pour annoncer , pour ainsi dire , à toute la

terre la mort du Créateur.

Enfin, le Fils de Dieu, pour nous donner une dernière preuve de l'excès de son amour par l'excès de ses souffrances, voulut s'interdire jusqu'à ce dernier moment toute consolation, qu'il ne tenoit qu'à lui d'obtenir de son Père. Ce fut pour nous faire comprendre l'état pitoyable, où il vouloit être réduit jusqu'au dernier moment, & nous bien faire entendre qu'il avoit voulu boire ce Calice sans consolation, sans adoucissement dans toute son amertume, qu'il s'écria d'un ton plein de tendresse: Mon Dieu, mon Dieu! comment pouvez-vous laisser vôtre Fils dans de si grandes souffrances, sans la moindre consolation, comme si vous l'aviez abandonné? Vous avez voulu tout mon sang pour l'expiation des pechez des hommes, recevez-en les dernières gouttes qui coulent de ces plaies, lesquelles sont autant de bouches qui vous demandent misericorde pour tout le Genre humain.

Ce fut en ce même temps, que voulant accomplir jusqu'à la moindre circonstance tout ce qui avoit été prédit de lui dans les Ecritures, il dit: J'ai soif. Paroles qui signifioient plus son ardent

desir de nôtre salut , qu'une alteration naturelle. A ces paroles , un des bourreaux court à un vase plein de vinaigre , trempe dedans une éponge , la met au bout d'une canne , & la porte à la bouche adorable de Jesus , en disant par raillerie : Voïons si Elie viendra le tirer de la Croix. Les douleurs , & les opprobres accompagnent Jesus jusqu'au dernier soupir.

Le Sauveur , qui vouloit mourir dans l'humiliation , & dans l'amertume en satisfaction de nos vanitez , & de nos délices criminelles , ne refusa pas ce breuvage quelque dégoûtant qu'il fût ; il le prit , & un moment après , voïant qu'enfin les Arrêts du Ciel étoient exécutez ; la Justice divine pleinement satisfaite , les Oracles des Prophetes verifiez , l'ouvrage de la Redemption du monde accompli , toutes les dettes des hommes payées , & son amour excessif pour ces mêmes hommes satisfait , il dit d'une voix mourante : Tout est consommé ; & en même temps baissant la tête , pour consommer son sacrifice , il mit son ame comme en dépôt entre les mains de son Pere , en lui disant : Mon Pere , je remets mon ame entre vos mains , & au moment il expira.

O mon doux Jesus ! que ne puis-je mourir ici d'amour pour vous , ou du moins de regret , & de douleur de mes pechez qui vous ont couté la vie !

Il se fit alors un tremblement de terre universel , le voile qui séparoit les deux parties du Temple se déchira par le milieu , les Rochers se fendirent , on vit même les Tombeaux s'ouvrir , & ce qui est un effet de la mort du Sauveur encore plus merveilleux , les cœurs les plus endurcis se laisserent toucher , & s'amollirent ; les Juifs se retirèrent en se frappant la poitrine , & le Centurion , & ses gens s'écrioient : Cet homme étoit véritablement le Fils de Dieu ; *Verè Filius Dei erat iste.*

Eh , Seigneur , que je vous coute cher ! à quel prix avez vous rachetté mon ame ? O mon doux Jesus , puis-je vous voir sur cette Croix , & ne pas mêler mes larmes avec vôtre Sang ? Puis-je me souvenir que ce sont mes péchez qui vous y ont attaché , & n'avoir qu'une médiocre douleur de mes fautes ? les cœurs les plus durs se sont enfin amollis à vôtre mort , n'y aura-t-il donc que le mien qui reste insensible ? Non , mon Jesus , je sens déjà l'effet de vôtre grace , mon

pour le mois de Mars. 211

cœur se rend à un objet si touchant ; souvenez-vous que vous avez promis , que quand vous seriez élevé sur la Croix, vous attireriez tout à vous ; me voici , Seigneur , prêt à vous suivre , accomplissez en moi vôtre oracle , ce cœur ne vous résistera plus , je ne serai plus cet ingrat , ce rebelle. Seigneur , vous êtes mort pour moi , je ne veux plus vivre que pour vous.

II. P O I N T.

Réflexions sur ce qui s'est passé à la Mort de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ.

Considérez que cet Homme de douleurs , rassasié d'opprobres , déchiré à coups de fouets comme le plus infame des criminels , & comme le plus vil des esclaves , que cet Homme outragé , tourmenté sans pitié jusqu'à la mort , cloué enfin sur une Croix où il expire. Considérez que cet Homme est nôtre Dieu ; qu'il n'est dans cet état que pour l'amour de nous , qu'il tend les mains à tous les pecheurs , que ses bras étendus veulent embrasser tous les hommes ; son Sang , & sa Mort , sont le prix de mon ame ,

& je suis moi-même l'objet de son ardent amour.

Je crois que cet Homme sur la Croix est mon Dieu, & je vis tranquillement dans les délices; je vois, en jettant les yeux sur cette Croix, jusqu'à quel excès Jesus-Christ m'aime: comprend-je, en regardant cette même Croix, combien j'aime véritablement Jesus-Christ?

En regardant Jesus-Christ sur la Croix, considérez combien il nous a aimé. Voilà ce qu'il a souffert pour nous engager à l'aimer par devoir, & par reconnoissance, y a-t-il réüssi?

On parle, & on entend parler de la Passion de Jesus-Christ; on médite sa mort avec autant de sang froid, que si c'étoit une fiction faite à plaisir, ou du moins comme si c'étoit la Passion, & la mort d'un inconnu, à laquelle on ne prit pas plus de part qu'à cent autres événements qui sont arrivez dans les premiers siècles; avons-nous jamais bien fait réflexion à cette insensibilité, & à cette monstrueuse indifférence? Elle est si contraire à la raison, & à la Religion, qu'on auroit sujet de demander si nous sommes Chrétiens, & si nous sommes raisonnables.

Helas ! si le plus vil de tous les esclaves avoit endured pour moi le moindre de tous ces tourmens , s'il avoit été toute une nuit le joiïet d'un tas de scélerats , s'il avoit été pour l'amour de moi inhumainement déchiré à grands coups de foïet , s'il avoit été cloüé sur une Croix pour me sauver la vie , pourrois-je me deffendre de l'aimer, d'avoir quelque reconnoissance pour lui , de lui donner au moins quelques marques de compassion ? Et si j'avois son tableau , & que je le visse représenté expirant pour l'amour de moi dans ce cruel supplice , serois-je tout à fait insensible ? & pourrois-je m'empêcher de dire , du moins en le voïant ! Helas ! ce pauvre malheureux m'aimoit bien , & il n'auroit pas été si malheureux s'il m'avoit moins aimé.

N'y aura-t-il donc , ô mon Dieu , que les marques étonnantes de l'amour que vous avez pour moi qui ne me touchent point ? raisonnables , honnêtes , sensibles , reconnoissans pour les moindres services rendus , pour les moindres bienfaits reçûs des créatures ; & pour le Sang d'un Dieu répandu pour l'expiation de mes péchez , & pour la mort d'un Dieu à laquelle étoit attaché mon

salut , je serai dur , insensible , sans nul retour !

Sont-ce là des services ? est-ce là un bienfait ? Imaginons-en un plus essentiel , plus important , plus désintéressé , accordé par un maître plus puissant , & qui ait coûté davantage.

De bonne foi , sommes-nous raisonnables ? Et quel usage faisons-nous de notre raison ? Quoi ! je regarde avec des yeux secs l'image de Jésus sur la Croix ? Nul sentiment de tendresse , à la vûe de cet objet , nul sentiment de reconnaissance ; un Crucifix est aujourd'hui un ornement , & un meuble de chambre , on en admire le travail , on louë l'habileté de l'ouvrier , on estime la richesse de la matière , & voilà tout l'effet que produira un Crucifix devant les yeux d'un Chrétien.

O mon divin Sauveur ! augmentez la juste indignation que je sens contre moi-même au triste souvenir d'une si opiniâtre insensibilité. Vos ennemis ont été touchés en vous voyant expirer sur la Croix ; je vous adore sur cette Croix comme mon Sauveur , je vous y reconnois pour mon Père , & je vous y vois attaché de sang froid !

Quel spectacle de voir Jesus plier, & gémir sous le poids de la pesante Croix qu'il porte. Il pouvoit représenter à ces barbares, que s'ils le contraignoient de porter sa Croix, ils n'auroient pas le plaisir de l'y voir mourir avec infamie, & que certainement il expireroit sous le faix, le plaisir qu'il a d'obéir jusqu'à la mort, lui donne de nouvelles forces, il s'en charge sans dire mot.

Mon Dieu que cet exemple condamne nôtre lâcheté, & qu'il confond ouvertement, & nos exemptions, & nos excuses. Cent prétextes font éluder la loi, la crainte d'une imaginaire difficulté, fait qu'on se dispense du précepte, personne ne veut porter sa Croix, on aime bien à avoir Jesus pour Sauveur, mais on n'aime pas à l'avoir pour Maître, du moins ses leçons sont peu écoutées, & ses exemples plus mal suivis.

O qui pourroit nous découvrir quels furent les mouvemens de vôtre cœur ! ô mon Jesus ! lorsque vous vîtes cet objet de vos plus ardens desirs, & quels furent vos sentimens en portant vous même l'Autel, où vous deviez consommer vôtre Sacrifice ? Que les miens sont différens des vôtres, à la vûe des humilia-

tions qui me sont dûës , & des croix qui se présentent , & que je fuis !

Mais quel concours prodigieux de douleurs , de tristesse , de tourmens , & d'ignominies sur le Calvaire pour Jesus-Christ mourant ! On ne le dépouille avant qu'il s'étende sur la Croix , que pour renouveler à ce moment toutes les souffrances de sa Passion , en renouvelant toutes ses plaïes. Ce sacré Corps avoit déjà perdu tout son Sang , mais il avoit encore tous ses nerfs ; c'est pour les déchirer tous à la fois , ces nerfs , qu'on lui perce les pieds , & les mains avec de gros cloux , & qu'on le clouë sur ce lit de douleur. Concevez toute l'étendue de ces douleurs ; comprenez , s'il est possible , toute la cruauté de ce supplice.

Il semble , qu'il veut souffrir à chaque moment toutes les douleurs ensemble ; une Croix élevée avec de fréquentes secouffes , un Corps qui pese sur ses plaïes , & qui n'est suspendu que par des cloux ; cette représentation fait frémir , c'est l'état où Jesus passe les trois dernières heures de sa vie.

Les opprobres dont on le charge , & les injures qu'on lui fait égalent l'excès des douleurs qu'il souffre, aussi ne meurt-il

il

il qu'après en avoir été rassasié. Mais pourquoi, mon adorable Sauveur, une mort si douloureuse, & si humiliante? Votre Pere ne demande point ces excès, c'est trop pour des misérables créatures, c'est trop même pour confondre mon orgueil, pour réprimer l'amour du plaisir, pour amollir la dureté du cœur le plus barbare, & le rendre moins ennemi de la Croix, & des souffrances; mais est-ce assez pour toucher mon cœur? Ne peut-on pas dire que les plus grands maux de Jesus mourant, sont ceux qu'on connoît le moins? L'affliction du cœur de Jesus est un océan d'amertumes, où toutes les peines même du corps se rassemblent, & dans lequel ce cœur est comme noyé, lorsqu'au milieu de toutes ces souffrances, & sur le point d'expirer il pense à ce petit nombre d'élus qui auront profité de sa mort, & à cette foule de réprouvez pour qui il meurt, & qui se rendront sa mort inutile, ceux-là le consolent, mais la perte de ceux-ci l'afflige à l'excès.

Seigneur! vous m'avez eu présent alors à votre esprit, & encore plus à votre cœur, vous étois-je un objet consolant, ou un nouveau sujet de tristesse?

Je puis le sçavoir à présent, ma conversion sincere peut m'assurer du rang que je tenois alors devant vos yeux. Certainement, j'aurai la consolation, mon doux Jesus, de n'avoir pas été confondu dans cette foule d'ingrats, qui vous causoient à ce dernier moment une si mortelle tristesse, vous souhaitiez, vous vouliez avoir tout mon cœur. Helas! vous demandez bien peu pour tant de frais; le voilà, Seigneur, sans reserve. Vous vouliez un cœur contrit, j'avouë qu'il ne l'est pas assez; mais j'espere que puisqu'à vôtre mort les Sepulcres se sont ouverts, & les Rochers se sont brisez, mon cœur ne sera pas plus dur que les pierres, & le fut-il davantage, vous le briserez à ce coup.

Le Sauveur a fait de sa Croix une chaire, & il ne faut, ce semble, que des yeux pour apprendre les leçons qu'il nous y fait.

Il veut nous inspirer de l'horreur pour la vie molle, & délicate si opposée à la vie chrétienne, & ce sont ses plaies qui nous font elles-mêmes cette leçon; en avons-nous beaucoup profité? Avons-nous été jusqu'ici fort dociles?

Il veut nous donner du dégoût pour

les honneurs, il veut que l'humilité soit la vertu fondamentale des Chrétiens; ce sont les opprobres de sa Passion, & les ignominies de sa mort qui nous le disent, entendons-nous ce langage? en avons-nous bien compris le sens?

Il veut nous apprendre à souffrir avec patience les plus grandes adversitez, il veut nous obliger à pardonner de bon cœur les injures les plus atroces, c'est en souffrant sans dire mot, c'est en priant son Pere de pardonner sa mort à ses ennemis, qu'il nous fait une leçon si importante: sommes-nous devenus fort habiles? & une leçon si intelligible fait-elle une grande impression, & sur l'esprit, & sur le cœur de tous ceux qui se disent les disciples de Jesus-Christ?

Enfin, cet aimable Sauveur a voulu nous persuader qu'il nous aimoit: il a souffert avec excès, il est mort avec infamie sur la Croix, pour nous en donner des preuves; que vous en semble? suffisent-elles pour nous en convaincre? A la verité, elles en ont pleinement convaincu plus de dix-huit millions de Martyrs, qui ont donné leur sang pour lui, & ce grand nombre de Saints de tout état, & de tout sexe; qui l'ont aimé

avec tant de fidélité, & de tendresse. Mais ces grandes preuves ont-elles eu à nôtre égard le même effet ? Nous ne lui sommes pas moins obligez que ces Saints ; avons-nous pour lui la même tendresse ? Et si nous ne lui sommes pas plus fidèles, que nous aura servi d'avoir scû que les autres ont été reconnoissans ?

Quelque horreur qu'on eût pour la Croix, qui étoit regardée comme le plus infame de tous les supplices ; dès que le Fils de Dieu s'en est voulu charger, & qu'il a voulu mourir sur la Croix, elle est devenuë à tous les Chrétiens la source de leurs esperances, & l'objet de leur veneration. D'où vient que les humiliations, & les souffrances n'ont pas parmi les Chrétiens le même sort, quoique le même Sauveur les ait par son choix également sanctifiées ? Il n'a même choisi la Croix qu'à cause des souffrances, & des humiliations qu'il trouvoit dans ce supplice. C'est qu'il y a une grande distance entre honorer, & souffrir. Mais, Seigneur, que nous servira d'avoir honoré vôtre Croix : si nous n'avons pas voulu avoir part à vos humiliations, ni à vos peines ? Serons-nous reconnus pour vos disciples, ô mon doux Jesus, en vi-

vant dans la mollesse, & dans les plaisirs ! O qu'il est vrai, que qui ne porte pas sa croix n'est pas digne de vous !

Que l'image de Jesus mourant sur la Croix est un objet consolant à qui a vécu selon ce divin modele ! & qu'une personne qui a mené une vie crucifiée, trouve à sa dernière heure un grand fonds de confiance dans ce divin objet. Mais à qui la penitence fait horreur, à qui la vie chrétienne est un pesant joug, à qui la mortification est un supplice ; un Crucifix sera-t-il un objet bien doux ? On le présentera ce Crucifix à ce moribond, mais ne sera-ce pas pour lui reprocher sa vie molle, & licentieuse ; le mépris qu'il a fait de ses graces, & le peu de fruit qu'il a tiré de sa mort ?

On nous le présentera à la fin de notre vie ce Jesus mourant pour l'amour de nous ; cela est consolant, & capable de nous rassurer contre les fraïeurs de la mort, & contre la severité du souverain Juge ; mais on nous le présentera mourant sur une Croix, c'est à-dire, nous disant par autant de bouches qu'il a de plaïes, ce qu'il a fait, & souffert pour l'amour de nous, & ce que nous devons faire pour l'amour de lui. Eh, mon doux

Jesus ! dites-moi aujourd'hui avec efficace ce que vos plaies me reprocheront alors sans fruit. Tout me parle en vous sur cette Croix , mon divin Maître , mais tout me reproche ma dureté , & mon ingratitude.

Quid ultra debui facere tibi , & non feci,
me dites - vous sans cesse : Qu'ai-je dû faire pour ton salut que je n'aie pas fait ? Que falloit-il faire davantage pour te persuader combien je t'aime , & pour t'engager à m'aimer ?

Helas ! Seigneur , j'avouë que vous en avez plus fait que je n'en eusse jamais osé esperer , plus que je n'en puis même comprendre ; & pour vous , ô mon Dieu , qu'ai-je fait ?

Quid ultra debui facere tibi , & non feci,
Que falloit-il faire de plus pour te faire comprendre la malice du peché , & pour t'en donner de l'horreur , pour te faire condamner les maximes du monde , & te donner du dégoût de ses plaisirs , pour t'inspirer un amour sincere de la penitence , une patience inaltérable dans l'adversité , une humilité sans fard , un amour des ennemis sans dissimulation , enfin , une vertu pure , & persévérante ?
Quelle autre voie pouvois - je prendre

plus efficace que celle de la Croix? Quelle leçon en pouvois-je faire plus intelligible que celle de l'exemple? Qu'ai-je dû faire pour te gagner que je n'aie pas mis en usage? Et qu'as-tu pû faire pour m'outrager, pour me déplaire que tu n'aie pas fait?

A tout cela, & à cent autres pareils reproches, ô mon divin Redempteur, je n'ai à répondre que par des repentirs, & par des pleurs.

Piccavi in Cœlum, & coram te. Voilà tout ce que j'ai à dire: Oüi, j'ai peché, je le confesse, & c'est dans cet aveu que je cherche mon salut. J'avouë que je suis le plus ingrat de tous les hommes: j'ai peché, mon doux Jesus, ne me reprochez plus les désordres de ma vie; vos reproches ne scauroient surpasser ceux que mon cœur me fait.

Vivre dans la mollesse, en adorant un Dieu sur la Croix, croire tout ce que Jesus-Christ a souffert pour l'amour de moi, & n'avoir eu jusqu'ici pour Jesus-Christ que de l'indifference, regarder plusieurs fois le jour Jesus-Christ sur la Croix, & toujours avec des yeux secs, scavoir que c'est le peché qui l'a mis sur la Croix, & commettre tous les jours de

nouveaux crimes ; étrange conduite ; c'est la mienne ; & quel fruit de cet aveu ? *Peccavi* , oui , mon Pere , je reconnois que j'ai peché ; vous pouvez me perdre , je l'ai mérité ; mais songez que c'est un fils qui reclame vôtre miséricorde , que c'est l'ouvrage de vos mains , & le prix de vôtre Sang que vous détruiriez. Helas ! cela seul est capable de calmer vôtre colere ; & quand je pense à ce que je vous coûte , quelque criminel que je sois , je ne puis m'empêcher d'espérer le pardon. Oüi , mon aimable Sauveur , quand je vous vois sur cette Croix , le nombre , & l'énormité de mes pechez augmente ma douleur , mais ne diminuë pas ma confiance ; *Propitiaberis peccato meo multum est enim*. Quelque grand que soit le nombre de mes iniquitez , vous avez païé au-delà de mes dettes , & j'ose dire , que vôtre miséricorde ne triomphe jamais davantage qu'en pardonnant aux grands pecheurs.

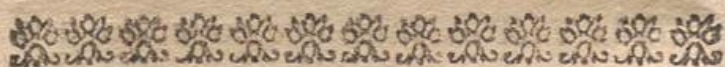
Vôtre juste colere , Pere éternel , est prête d'éclater sur cet ingrat , & vous ne scauriez me regarder qu'avec des yeux pleins d'indignation ; mais souffrez que je vous présente vôtre cher Fils , en qui vous mettez toutes vos complaisances ;

Respice in faciem Christi tui. Pourriez-vous n'être pas défarmé à la vûe de ce divin objet ?

Voïez-vous ce visage meurtri , cette tête couronnée d'épines , ces pieds , & ces mains percées , tout ce Corps adorable déchiré , tout ce précieux Sang répandu ? Voilà , Pere éternel , le prix de mon ame ; voilà le gage de mon salut & voilà la Victime immolée pour moi que je vous présente ; voilà le Sacrifice de propitiation qu'il vous offre lui-même pour mes fautes , pourriez-vous n'être pas satisfait ?

J'avouë , ô mon Dieu , que mes iniquitez sont plus grandes que je ne dis , que je ne sens , que je ne puis même comprendre. J'avouë que le mépris opiniâtre que j'ai fait de vos graces , & l'abus des moiens les plus propres pour me convertir , sont de grands préjugez contre moi ; je sens bien que je ne puis raisonnablement ni m'excuser sur ma foiblesse , ni alleguer en ma faveur la violence de mes tentations ; ma propre conscience me condamne , je n'ai pour toute ressource que les plaïes de mon Redempteur : *Respice in faciem Christi tui* & Voilà tout ce que j'ai à vous représenter ,

voiez si vos foudres peuvent passer à travers ce Médiateur, voiez si vôtre colere contre moi peut perseverer en vous présentant cette Victime; c'est à l'abri de cette Croix, c'est sur cette Croix que je veux vivre, & j'espere que vous me ferez la grace de mourir en aimant, en embrassant, en baissant cette Croix.



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
d'Avril.

PREMIERE MEDITATION.

*De la Résurrection de Nôtre-Seigneur
Jesus-Christ.*

I. POINT.

*Ce qui se passa à la Résurrection de Nôtre
Seigneur Jesus-Christ.*

Considérez avec quel courage, & avec quel zele les saintes Femmes,

qui avoient suivi Jesus-Christ jusques sur le Calvaire , s'empresserent de lui rendre les derniers honneurs , même dans le Tombeau. Elles résolurent de préparer des parfums , pour embaumer encore une fois ce divin Corps ; mais quelque grand que fût leur empressement , elles différèrent jusques après la Fête , aiant moins d'égard à leur dévotion particulière , qu'à l'observance de la Loi : tel est toujors l'esprit de la véritable pieté , & d'une dévotion solide.

Cependant , les ennemis du Sauveur , qui le craignoient jusques dans le Tombeau , voulurent prendre toutes les précautions possibles pour ôter tout prétexte aux faux bruits qu'on pouvoit répandre de sa Résurrection , & ce furent ces mêmes précautions qui rendirent la vérité de sa Resurrection indubitable.

Les Princes des Prêtres , & les Phari-siens , non contens de sçavoir que le Corps du Sauveur étoit renfermé dans un Sepulcre taillé dans le Roc , & fermé d'une pierre , que plusieurs hommes ensemble pouvoient à peine rouler ; ils voulurent encore qu'on mît le Sceau sur cette pierre , & qu'une Compagnie de Gardes veillât sans cesse autour du Se-

pulcre , pour empêcher que personne n'y entrât.

Mais , ô mon Dieu , que la prudence humaine est foible ! quelle est aveugle , lorsqu'elle prétend s'opposer à vos desseins ! que produisirent tous ces soins ? Helas ! rien ne pouvoit mieux apprendre à toute la terre la prédiction que Jesus Christ avoit faite, qu'il ressusciteroit au troisième jour , & rien ne prouvoit d'une manière plus authentique , qu'il étoit véritablement ressuscité.

Dés le soir du jour du Sabbat , c'est-à-dire , un peu après les six heures du soir , qui étoit , selon les Juifs , la première heure du jour suivant ; Marie Magdelaine , Marie mere de Jacques , & Salomé , allèrent acheter tout ce qu'il falloit pour embaumer le Corps du Sauveur.

L'impatience où elles étoient de lui rendre ce dernier devoir , fit qu'elles partirent de chez elles avant le jour ; tant l'amour de Jesus-Christ inspire de courage , & d'empressement. Une seule chose les embarrasse : Qui nous ôtera la pierre , disent-elles , qui ferme l'entrée du Sepulcre ?

Cet obstacle cependant ne les arreste

point. Tant il est vrai que rien ne rebute, rien ne décourage, rien ne paroît même trop difficile à qui aime véritablement Dieu.

Au moment qu'elles arrivoient, & que le Soleil paroïsoit sur l'horison, l'Âme de Jesus-Christ s'étant réunie à son Corps, ce divin Sauveur ressuscita glorieux, & immortel, passa miraculeusement à travers la pierre du Sepulcre sans la remüer, & sans y faire d'ouverture. En même temps la terre trembla, & un Ange venu du Ciel aiant ôté la pierre qui fermoit le Sepulcre, s'assit dessus. L'éclat de son visage, & la blancheur de ses habits ébloüïssient. Toutes ces merveilles effraïerent tellement les Gardes, qu'ils tomberent comme morts; & que s'étant remis un peu de leur crainte, ils prirent aussi-tôt la fuite.

A la verité, ces fidelles Servantes de Jesus-Christ parurent d'abord saisies de quelque fraïeur. Mais l'Ange les rassûra aussi-tôt: Pour vous, leur dit-il, ne craignez point; le trouble, & la crainte ne font le partage que des pécheurs; la paix, & la confiance sont le caractère des âmes justes. Je sçai que vous cher-

chez Jesus qui a été crucifié , il est resuscité , il n'est plus ici. C'est ainsi que ce qui trouble , ce qui effraie les méchans , console , réjouit merveilleusement les ames saintes.

Mais , quelle joie ! quelle surprise ! lorsqu'étant entrées elles-mêmes dans le Sepulcre , pour se convaincre de la verité par leurs propres yeux , elles n'y trouverent autre chose que les linges , où leur bon Maître avoit été enseveli. Avec quelle vitesse ! avec quel transport de joie courent-elles à Jerusalem porter aux Disciples une si agréable nouvelle ! Elles racontent ce qu'elles ont vû ; la joie extraordinaire peinte sur leur visage est une preuve sensible de la verité de ce qu'elles disent.

Mon Dieu , quels sentimens alors dans le cœur de tous les Disciples ! Le témoignage si positif de ces pieuses Femmes r'anime leur foi , la joie leur donne du courage , leur esperance se réveille , & ils ne doutent encore , que parce qu'ils desirent encore plus qu'ils ne croient , chacun veut s'assurer par soi-même d'une si consolante verité. Ils accourent donc au tombeau , & confirment à leur retour tout ce qu'avoient

rapporté ces saintes Femmes.

On ne peut douter que la sainte Vierge n'ait été la première personne à qui le Sauveur se fit voir après la Résurrection. Qui pourroit concevoir la joie dont fut pénétrée la plus tendre des Mères à la vûe du triomphe glorieux d'un tel Fils ?

O qu'il est vrai que Dieu differe peu de consoler ceux qui l'aiment , & que la joie dont il les comble , même dès cette vie , adoucit merveilleusement leurs croix ! La douleur des Disciples en voiant mourir leur bon Maître sur la Croix avoit été grande , mais la joie qu'ils ont de le voir ressuscité est excessive ; leur douleur , & leur tristesse n'ont duré que trois jours , mais leur joie ne doit plus finir : tel est le sort des gens de bien. Mon Dieu , que les Disciples de Jesus Christ se scûrent alors bon gré de lui avoir été fidèles ! Et quelle horreur n'eurent-ils pas alors de la perfidie de Judas , & de son malheureux sort ?

Que d'insultes , que d'opprobres ne leur avoit-il pas fallu essuier pendant la vie , & la Passion de leur bon Maître ? On les regardoit comme des gens simples , & méprisables , qui s'étoient laissez

féduire sottement par les ruses d'un imposteur ; ils s'étoient tous cachez , ils n'osoient plus paroître. Quels transports de joie , mais d'une joie pure , & pleine , en voïant leur bon Maître ressuscité ? Ce prétendu imposteur étoit le Fils de Dieu , ce Jesus est le Sauveur , & le Messie : quelle consolation d'avoir embrassé sa doctrine ! quelle joie de ne l'avoir pas abandonné comme tant d'autres ! mais quels sentimens de tendresse , & de reconnaissance d'avoir été choisis pour être les Disciples du Redempteur !

Nôtre foi , nôtre esperance pouvoient-ils dire , en s'applaudissant de leur sort , n'étoit donc pas une folie , mais une véritable sagesse ; nôtre attachement pour la personne adorable n'étoit pas un ridicule entêtement , mais un indispensable devoir ? On nous a regardé avec le dernier mépris comme l'opprobre de nôtre Nation ; quelle sera désormais la veneration qu'on aura pour nous par tout le monde jusqu'à la fin des siècles ? Ainsi parloient alors les Apôtres , ainsi parlent encore aujourd'hui tous les Saints ..

Le monde aussi ennemi de Jesus-Christ que les Juifs , regarde du même œil que ces perfides les Serviteurs de ce bon

Maître, & il ne les traite pas mieux qu'eux. Disciples genereux, & fideles, que de picquantes railleries à essuier de la part des mondains ! que de mépris ! que d'humiliantes calomnies ! On vous regarde en pitié comme des génies bornés, & impolis, & comme indignes du commerce des hommes. On raille de votre exactitude à remplir les moindres devoirs de Chrétien ; votre piété passe pour imbecillité d'esprit ; vous êtes le jôiet, & la fable de tout ce qu'on appelle beau monde. Un peu de patience ; La Passion, la Mort, la Sepulture de votre divin modele n'a duré que quatre jours, encore ne sont-ils pas entiers, & la Resurrection glorieuse qui suit ne doit point avoir de terme ? A ce premier moment de l'éternité, vous sçavez-vous mauvais gré d'avoir été parfaits Chrétiens, vous repentirez-vous de votre exactitude à remplir tous les devoirs de votre état ? Serez-vous fâchez de n'avoir pas déferé aux flatueuses sollicitations des personnes du monde ?

Eh, mon Dieu ! quand comprendra-t-on, comme il est aisé de le sentir, que la véritable félicité est le partage de ceux qui vous servent, & que c'est être in-

sensé de prendre un autre parti ? On le comprendra nécessairement à l'autre monde. Mais qu'il est dur après un égarement irréparable , de comprendre qu'on s'est égaré ?

Cependant , tandis que les Disciples , & ces saintes Femmes , transportées de joie , retournent à Jerusalem , chacune allegant quelque particuliere circonstance , qui sert de nouvelle preuve de la verité de cette merveille , Magdelaine , plus embrasée que les autres du desir de revoir Jesus-Christ , demeure seule à l'entrée du Sepulcre. Les larmes qu'elle verse disent assez ce qu'elle veut. Elle regarde plusieurs fois , elle se baïsse pour examiner de plus près , & elle croit toujours s'être trompée. Elle y apperçoit deux Anges vêtus de blanc assis dans l'ancre , qui lui disent : Femme , pourquoi pleurez - vous ? Toute autre que Magdelaine eût pris le change , & se fût laissée ébloüir à l'éclat qui réjaillissoit du visage , & des habits de ces Envoyez du Seigneur ; mais rien ne put lui tenir la place du Dieu qu'elle cherche. Helas ! leur répond-elle , je pleure , & je suis inconsolable , parce qu'on a enlevé le Corps de mon Maître , & de

mon Seigneur , & je ne ſçai où on l'a mis.

A peine eut-elle dit ces paroles , que ſe retournant elle vit devant elle le Sauveur qu'elle cherchoit , & qu'elle ne pût d'abord reconnoître. Quand on aime véritablement Dieu , & qu'on le cherche avec un emprefſement pur , & ſincere , on n'eſt pas long-temps à le trouver.

Le Sauveur lui demanda , ainſi qu'avoient fait les Anges , quel étoit le ſujet de ſes pleurs , & qui elle cherchoit. Elle qui n'étoit occupée que de ſon Dieu , le prit pour le Jardinier , & ſemblable à ces perſonnes qui croient que chacun penſe à ce qui les occupe : Seigneur , lui dit-elle , ſi c'eſt vous qui l'avez enlevé , dites-moi de grace où vous l'avez mis , je l'irai prendre quelque part qu'il ſoit , & je l'emporterai.

L'amour de Dieu ne trouve rien d'impoſſible , une charité genereuſe , & ardente ſurmonte les plus grandes difficultez , n'apperçoit pas même les plus grands obſtacles.

Mais , ô mon doux Jeſus , qu'il eſt difficile que vous vous cachiez long-temps à un cœur qui vous aime avec tendreſſe ! Le Fils de Dieu ne fit que l'ap-

peller par son nom , Marie ; & en même temps cette fidelle Servante connoissant à la voix son divin Pasteur , s'écrie : Ah , mon Maître !

Concevez , s'il est possible , quels durent être alors les transports de joie de cette sainte Amante ; il fallut que le Sauveur lui-même les moderât. C'est ainsi que ce bon Maître se hâte de récompenser si avantageusement la généreuse persévérance de sa fidelle Servante.

Cependant , les ennemis de Jesus-Christ sont effraïez au recit que font les Gardes de tout ce qui s'est passé de merveilleux dans cette Résurrection ; ne diriez-vous pas que ces obstinez vont se rendre à la verité connue ? Nullement. Ils deviennent plus endurcis dans leur obstination ; & au lieu de reconnoître le Messie à une marque si évidente , ils ne songent qu'à étouffer la verité qui se découvre à eux , malgré eux-mêmes. Tant il est vrai que l'esprit est la duppe du cœur , & qu'on est peu susceptible des lumieres de la foi , lorsque la passion maîtrise l'ame.

Oüi , mon divin Sauveur , dès que le cœur est corrompu , la foi est chancelant

te ! Touchez ce cœur , purifiez-le , afin que ma foi augmente. Je n'ai été jusqu'ici que trop infidèle , & ma lâcheté à vôtre service est une triste preuve de la foiblesse de ma foi.

Mais , mon doux Jesus , vous n'avez pas laissé de répandre vos graces avec abondance au jour de vôtre triomphe sur vos Disciples , quoique leur lâcheté fût une preuve de leur peu de foi , l'éclat de vôtre Corps glorieux dissipa toutes leurs ténèbres : cet exemple , Seigneur , augmente ma confiance , & me fait espérer d'avoir le même sort.

Oüi , mon aimable Redempteur , vôtre Resurrection n'est pas seulement le fondement de nôtre foi , elle est encore comme la source de nos esperances , quelque glorieux , immortel , impassible que soit vôtre Corps , vous avez voulu conserver les cicatrices de vos plaïes pour réveiller sans cesse ma confiance , & exciter ma reconnoissance , & mon amour. Je crois que vous êtes ressuscité ; & j'espere que vous me ressusciterez aussi quelque jour : faites que ce soit pour être éternellement avec vous.

II. POINT.

*Réflexions sur quelques circonstances de la
Resurrection de Nôtre-Seigneur
Jesús-Christ.*

Considérez que la Resurrection du Sauveur n'est pas seulement le fondement de nôtre foi, & de nos esperances, mais qu'elle est encore le modele de la Resurrection spirituelle de l'ame, & l'image d'une parfaite conversion.

Quelque rude, quelque rebutant que soit le chemin par où Jesús-Christ a marché, le terme où ce chemin l'a conduit, le dédommage pleinement de toutes ses peines.

Repassez sur tout ce que Jesús-Christ avoit souffert pendant sa vie mortelle, & dans sa Passion, en quel état pitoïable la mort avoit réduit son Corps, & voïez quel changement sa Resurrection y apporte.

Considérez comme celui qui avoit été humilié, & couvert d'opprobres, est environné de gloire, déclaré Roi des Nations, & Seigneur de tout l'Univers. Il ne reste plus de ses plaïes que de bril-

lantes cicatrices qu'il conserve, pour ranimer nos esperances, & nôtre foi, pour confondre les ennemis, & pour servir comme de monumens de sa victoire. Pour un peuple qui a refusé de le reconnoître, pour un Apôtre qui l'a trahi, que de Nations soumises à ses loix! que de millions de Martyrs qui l'ont confessé en présence des Tyrans, malgré leurs menaces, & les supplices! Pour une Croix, que d'Autels élevez à son honneur, & sur combien d'Autels cette Croix! Ce n'est que par la voie des souffrances, & des humiliations que Jesus-Christ est arrivé à cette gloire; ne sommes-nous pas bien à plaindre, si nous nous flatons de pouvoir y arriver par d'autres voies.

Jesus-Christ ressuscité a le même Corps qu'il avoit auparavant; mais ce Corps glorieux a des qualitez bien différentes.

L'impassibilité met Jesus-Christ hors d'état de souffrir; quand est-ce que nous experimenterons cette inaltérable tranquillité d'esprit, cette paix admirable du cœur, cette bienheureuse insensibilité à tous les accidens de la vie, c'est le fruit nécessaire d'une véritable Resurrection.

L'agilité, la clarté, & la subtilité, sont les qualitez propres du Corps de Jesus-Christ après sa Resurrection ; il n'est plus sujet à la mort. Quand est ce, ô mon Dieu, que ma résurrection aura les mêmes privileges ? Cependant, si elle est veritable, elle doit avoir de semblables effets.

Experimentons - nous cette facilité, cette promptitude, & cette ferveur avec laquelle une ame, qui vit d'une vie nouvelle, se porte à executer les ordres de Dieu, & à tout ce qu'elle croit pouvoir lui plaire ?

Cette abondance de lumiere surnaturelle, qui éclaire l'entendement, est le fruit de l'Esprit Saint, dont on est animé : nôtre résurrection a-t-elle été accompagnée de ces dons ?

Sentons-nous ce dégagement merveilleux qu'opere la vie nouvelle dans l'ame, en l'élevant au-dessus des biens créés, & en la rendant peu susceptible des impressions que font d'ordinaire sur les sens les objets sensibles.

Enfin, les passions sont-elles éteintes, ou moins vives ? Ne goute-t-on plus que les maximes de Jesus-Christ ? Le cœur n'est-il plus occupé que de Dieu ?

S'est-

S'est-on prémuni contre les rechutes ?
Tout cela suit nécessairement d'une Ré-
surrection spirituelle ; mais fut-il jamais
résurrection sans une mort qui précède ;
& qui vit encore d'une vie mondaine ,
peut-il se flater des fruits de la Resur-
rection ?

Qu'une ame qui vit d'une vie surna-
turelle est ardente au service de Dieu !

Voiez l'empressement de ces saintes
Femmes à rendre les derniers honneurs
à leur bon Maître : mais remarquez que
ce ne sont que celles qui l'avoient suivi
jusques sur le Calvaire , & dont la fide-
lité avoit été à l'épreuve des ignominies
de sa Croix.

Que l'amour de Dieu inspire de cou-
rage ! & qu'il importe d'être fidèle dans
les adversitez ! mon Dieu , que vous êtes
liberal , que vous êtes prompt à recom-
penser ceux qui vous aiment avec ten-
dresse ! que nôtre lâcheté à vous suivre
nous nuit !

Saint Jean n'avoit jamais abandonné
son divin Maître , aussi vint-il au Se-
pulcre le premier. Qu'une ame pure
marche vite ! Il n'y a que l'amour des
créatures qui nous fatigue , qui nous
appesantit , & qui nous arrête. On lan-

guit, on rampe toute sa vie dans la voie de la perfection, & faut-il s'étonner si l'on arrive toujours trop tard, si l'on sent tous les jours de nouvelles peines?

On se plaint éternellement qu'on n'avance point; & quels efforts bon Dieu, fait-on pour avancer? quels sont nos empressements? quelles preuves de nôtre courage?

Cent imaginaires difficultez nous arrêtent, mille vains phantômes nous découragent; on veut, pour ainsi dire, qu'il y ait toujours quelque ennemi terrible à vaincre, quelque pesant fardeau à porter, quelque nouvel obstacle à surmonter: plusieurs n'osent même pas se mettre en chemin, crainte de revenir un jour sur leurs pas. Si ces saintes Femmes, si ces fervens Disciples n'eussent pas eu pour Jesus-Christ plus de fidélité, ni plus de courage que nous, en eussent-ils reçu tant de bienfaits? Eussent-ils été les témoins de tant de merveilles?

Voiez dans Magdelaine la vraie image d'une ame véritablement convertie, d'une ame genereuse, & fervente, d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu.

Quelle sainte impatience ne lui inspire

pas le desir de revoir Jesus-Christ ! Délibere-t-elle long-temps si elle se mettra en chemin pour le chercher ? Croit-elle , comme la plûpart des ames lâches , qu'elle le trouvera toujourns assez tôt. Il fallut toute l'autorité de la Loi pour temperer son ardeur ; le respect qu'elle eut pour le jour du Sabbat , suspendit ses empressements , & son zele ; mais ce ne fut que pour faire croître l'ardeur de ses desirs.

Que l'amour de Dieu inspire d'empressements , & de vivacité à s'acquitter des devoirs de Religion , & qu'on craint peu les obstacles quand on aime beaucoup.

A peine le jour du Sabbat expire , qu'elle se met en chemin. Elle prévient le lever du Soleil , son zele lui sert de guide au travers des ténèbres de la nuit , consulte-t-elle sa délicatesse ? Ecoute-t-elle la timidité naturelle à son sexe , & cent fausses raisons qui se présentent à son esprit pour la dissuader de son dessein ? Une pieté moins solide , un amour de Dieu moins pur auroit été moins genereux , & se seroit laissé persuader ; mais on deffere peu aux sentimens humains quand on suit les attraites de la

grace. Dieu ne veut point de ces esprits incertains, & irrésolus, qui balancent toujours sur leur conversion. Dieu rejette ces ames tiédes, ces cœurs timides, qui semblent ne compter que sur leur propres forces; ces demi-volontez, qui ne servent qu'à étourdir, & à nous amuser.

Mais peut-être que cette sainte Amante ne prévoioit pas les difficultez, & qu'elle ignoroit les obstacles; Nullement. A peine est-elle en chemin, qu'elle pense à qui pourroit lever la pierre qui couvroit le Sepulcre. Cet obstacle invincible devoit faire revenir une jeune femme sur ses pas, un Corps de Garde, une pierre d'un poids énorme, le Sceau du Prince, étoient de puissantes raisons de n'aller pas plus loin. Oüi, à celui qui n'a qu'une foi chancelante, & un amour de Dieu foible, & languissant; mais à celui qui aime Dieu sans reserve, qui ne cherche que Dieu, la confiance lui inspire un merveilleux courage, & lui tient lieu de tout.

Il est vrai que rien n'engage plus le Seigneur à faire des miracles qu'un amour genereux, & une vive foi. Magdelaine n'est point arrêtée, ni par la

crainte de trouver des soldats, qui l'empêchassent d'approcher du Sepulcre, ni par l'impossibilité d'ôter elle seule une pierre que plusieurs hommes ensemble n'auroient pû rouler. Mais à peine s'est-elle déterminée à passer outre, que les soldats sont mis en fuite, & que le Sepulcre est ouvert. C'est ainsi qu'au service de Dieu les plus grands obstacles sont applanis, les plus rebutantes difficultez disparoissent dès qu'on est resolu de les vaincre, dès que Dieu voit qu'on le cherche avec droiture, avec ardeur, avec courage, & de bonne foi.

Le Seigneur aussi ne tarde guere à se faire sentir à une ame fervente. Jesus-Christ se présente à Magdelaine sous la figure d'un Jardinier. Dieu prend plaisir à se cacher; tant il aime à voir croître nos empressemens, & nôtre zele.

Seigneur, lui dit-elle, si vous l'avez enlevé, de grace enseignez moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai. Elle ne nomme pas même celui qu'elle cherche. Quand on a le cœur plein de quelque chose, on s'imagine que chacun pense à ce qui nous occupe.

Mais une femme seule, foible, sans secours espere d'emporter un corps si

pesant, & de l'emporter contre la deffense du Gouverneur, & aux yeux de toute la Ville. L'amour de Dieu n'inspire pas seulement du courage, il donne encore de la force; & comme ce n'est que sur la grace qu'on compte, plus on est foible, & plus on est puissant. Dès qu'une ame ne cherche que Dieu, le respect humain tombe, on craint peu de déplaire aux hommes, quand on ne veut plaire qu'à Dieu.

O que la perseverance au service de Dieu est liberalement, & promptement recompensée! Les empressemens, le zele, les desirs, & les larmes de cette sainte Amante obligent le Sauveur à la consoler; elle le reconnoît à la voix. O mon Dieu! quels furent à cet heureux moment les transports d'amour, & les sentimens de respect, & de reconnoissance de cette sainte Ame!

On n'experimente rien de semblable, parce qu'on est lâche au service de Dieu, parce qu'on l'aime peu, parce qu'on ne sçauroit même assurer veritablement qu'on l'aime. On voudroit être tout à Dieu, c'est-à-dire, qu'on ne le veut pas, mais qu'on le voudroit, si Dieu vouloit se contenter d'un cœur partagé, si Dieu

vouloit être servi à nôtre gré , & non pas selon qu'il le demande ; on voudroit arriver à la perfection , mais par la voïe qu'il nous plaît. On veut que la prudence humaine serve de guide , & comme si l'on n'avoit à compter que sur ses propres forces , on perd courage à la moindre difficulté.

Steriles desirs , frivoles projets de conversion , qui ne servent qu'à endormir une ame dans sa tiédeur ! Que gagnent-on à s'aveugler pour ne pas appercevoir le danger ? On est éternellement irrésolu , indéterminé , comme s'il y avoit un autre parti à prendre ; quand on doute en matiere de foi , on ne croit pas ; quand on délibere en matiere de penitence , on ne se convertit pas.

Ne permettez pas , Seigneur , que ce malheur m'arrive. Ma lâcheté jusqu'ici me donne sujet de tout craindre , mais la confiance que je sens en vôtre miséricorde me fait tout esperer. J'ai voulu cent fois me mettre en chemin pour vous chercher , & cent fois je suis revenu sur mes pas , effraïé par des difficultés imaginaires , par de vains obstacles ; ma lâcheté , & mon peu de foi ont augmenté ma foiblesse. Un peu plus de con-

fiance en vôtre bonté m'auroit inspiré plus de force, & m'auroit fait sentir les effets de vôtre secours. A présent que vous me la donnez cette confiance, & que je sens par vôtre miséricorde plus de volonté, ce me semble, d'être tout à vous, je ne sçaurois douter que ma résolution ne soit efficace, & que vous ne soiez en même temps toute ma force, comme vous êtes le seul objet de mon amour: *Diligam te, Domine, fortitudo mea.*

LECTURE. On pourra lire le Chapitre sixième du second Livre de l'Imitation de Jesus-Christ.

SECONDE MEDITATION

Pour le mois d'Avril.

De la félicité des Saints dans le Ciel.

I. P O I N T.

*Dans le Ciel on est parfaitement heureux ;
& l'on pense qu'on a pû ne le pas être,
& l'on sçait qu'on le sera éternellement.*

Confidérez quel est le bonheur des Saints dans le Ciel. Il est tel qu'on

n'en peut assez dire pour le faire connoître , ni assez faire pour le meriter.

Rien ne peut ici-bas nous faire concevoir les biens immenses dont ils jouissent , mais nous ne connoissons que trop les maux dont ils sont exempts. Voulez-vous comprendre quelque chose du bonheur de l'autre vie ? Pensez qu'elle est affranchie de toutes les miseres de celle-ci.

Douleur , tristesse , maladies , craintes , inquiétudes , chagrins , tout cela est banni du séjour des Bienheureux ; rien de fâcheux n'approche de cette sainte Cité ; une joie pure , & pleine , un calme inalterable regne dans la Jerusalem celeste. Eh , Seigneur ! qui peut comprendre sur la terre les douceurs ineffables que goûtent les Elûs dans le Ciel ?

Non seulement on y a tout ce que l'on desire , mais encore tout ce qu'il faut pour ne plus rien desirer. Le cœur est plein , l'ame est rassasiée. C'est un torrent , c'est un océan de délices pures , dont les Bienheureux sont inondez : ce ne sont pas seulement tous les biens ensemble , c'est la source même de tous les biens , c'est la toute-puissance de Dieu , c'est la possession de Dieu même ; qui

fait le fond de cette félicité inimaginable. Ce n'est pas proprement la joie du Seigneur qui entre dans le cœur des Saints, l'espace seroit trop étroit, elle y seroit trop resserrée, c'est l'ame des Bienheureux qui entre, qui se perd délicieusement, pour ainsi dire, dans la joie du Seigneur, c'est-à-dire, dans les délices, dans la beatitude de Dieu même.

Si une consolation intérieure, si une grace fait goûter des douceurs ineffables dans cette région de pleurs jusqu'à ôter toute l'amertume de nos peines, & à rendre légères les plus pesantes Croix, jusqu'à faire trouver aux Martyrs un vrai plaisir au milieu des plus cruels supplices: que doit-ce être dans le Ciel où les consolations, les délices spirituelles ne se donnent pas goutte à goutte, mais par torrent? C'est un Dieu, à qui l'Univers n'a rien coûté, qui emploie sa toute-puissance pour rendre une ame parfaitement heureuse.

Représentons-nous un jour éternel, & toujours nouveau, un jour délicieux toujours certain, toujours calme. La société la plus douce des gens les plus parfaits; quelle joie plus sensible que de jouir sur la terre, durant quelques mo-

mens, de la présence visible des Anges, de la Reine des Anges, de Jesus-Christ? Dans le Ciel, ce ne sera pas seulement la sainte Vierge, & Jesus-Christ qu'on verra éternellement sans les perdre jamais de vûë, ce sera Dieu lui-même qu'on verra, non plus à travers les ténèbres de la foi, mais dans la clarté du jour, & dans le plus bel éclat de sa majesté; non plus en énigme, & dans un long éloignement, mais de près, & face à face. Depuis la création du monde les Anges ne cessent point de le contempler, & ce seroit le souverain malheur pour eux que d'être privez un moment de sa présence.

Comprenez, s'il est possible, quelle joie produit cette vûë claire, & distincte, cette vûë intime de Dieu, & d'un Dieu ami, d'un Dieu Pere; Quelle impression elle fait sur une ame; Et comment l'ame en est entierement occupée, ravie, transportée.

La possession des biens créez dégoûte, parce que tout ce qui plaît en eux est limité, & à peine les possède-t-on qu'ils cessent de plaire. Dieu étant d'une perfection infinie, plus on le possède, & plus il plaît, nul dégoût dans le séjour

des Bienheureux ; le rassasiement aiguï-
se l'appetit ; *Semper avidi , & semper
pleni.*

Enfin , l'œil n'a jamais rien vû qui
égale ce que Dieu prépare à ses Elûs ;
l'oreille n'entendra jamais de sembla-
bles merveilles ; l'esprit ne peut péné-
trer si avant , ni monter si haut.

Difons que le Bienheureux enveloppé
dans l'immensité divine nagera dans des
torrens de délices ; difons avec le Pro-
phete , qu'il en sera investi , pénétré , com-
me enyvré : foibles expressions , idées
peu vrai-semblables. Nous avons dit
tout ce que l'esprit pense de cette felicité
incomprehensible , mais nous n'avons
encore rien dit de ce qu'elle est.

Et voilà quel doit être mon fort , si
je suis sauvé ; voilà quel sera mon héri-
tage. Et mon ambition peut avoir un
autre objet ? & tout autre plaisir peut
être de mon goût , & je puis penser à
une autre fortune ?

Imaginez sur la terre tout ce qui peut
contribuer à faire un homme parfaite-
ment heureux. Rassemblez tous les tré-
sors de l'Univers , toute la magnificence
du siecle , tous les honneurs , & les plai-
sirs ; réunissez toutes les Couronnes du

monde pour faire un seul Monarque de tout l'Univers; éloignez même de cette idée de félicité tout ce qui peut chagriner, quelque inséparable qu'il soit de la vie, vous n'en pourrez jamais séparer la certitude de mourir un jour, & de voir finir par la mort une vie si heureuse.

Dans le Ciel on est parfaitement heureux, & on est assuré de ne jamais cesser de l'être; le monde finira, & il y aura des milles, & des millions de siècles qu'il aura fini, & il ne se sera pas écoulé un seul moment de cette éternité bienheureuse. Mon Dieu, qu'il est doux de vous posséder sans crainte de vous jamais perdre! que cette pensée est consolante! quelle est délicieuse! Je suis heureux, & je le serai toujours; j'ai tout ce que je puis désirer, & rien ne peut désormais troubler mon bonheur; mon cœur nage dans une joie pure, & parfaite, & cette joie ne doit jamais finir. Enfin, je suis sauvé, je suis Saint, & je le serai éternellement. O Dieu! je puis être tout cela, je puis dire tout cela, & je ne fais pas tout au monde pour avoir un jour le bonheur de le penser, & de le dire?

Ce n'est pas un plaisir moins doux pour les Bienheureux dans le Ciel, de

penſer qu'ils ſont parfaitement heureux , & qu'ils ont pû ne le pas être. Qu'on ſe ſçait bon gré de n'avoir pas pris le change dans une affaire de la dernière conſéquence ? Bon Dieu , qu'on eſt aiſe quand on eſt dans le port, de penſer aux écüiels par où on a paſſé , & aux tempêtes qu'on a eſſüées !

Quelle joie plus ſenſible que celle d'un victorieux , qui après avoir été reçu en triomphe dans la Capitale , & ſe voiant dans la plus haute faveur auprès du Prince , penſe tranquillement aux dangers où il étoit de perdre la bataille , s'il eût été moins vigilant , ou moins brave ; & ſi au lieu d'observer continuellement l'ennemi , & de ſe tenir en garde contre les ſurpriſes , & la rufe , il s'étoit livré à ſes plaiſirs ; ces plaiſirs, penſe-t-il alors, feroient paſſés ; quelques jours de fatigues que j'ai eu ſe ſeroient écoulés comme tant d'autres , & que me reſteroit-il à préſent qu'une éternelle infamie , que tous les regrets d'une vie triſte , & obscure ne ſçauroient réparer.

Dans le Ciel on penſe avec un plaiſir indicible à tous les dangers de ſe perdre, auxquels on a été expoſé ſur la terre , & d'où , avec le ſecours de la grace ,

on s'est heureusement tiré.

On voit alors, on sent de quelle consequence étoit l'affaire du salut. Perdre son ame, c'est perdre le Paradis, c'est perdre Dieu, c'est tout perdre, & perdre tout sans ressource, c'est être souverainement malheureux; que de gens sont réduits à ce malheureux état pour avoir négligé cette importante affaire! Que serois-je à présent si je me fusse laissé entraîner au torrent? mais enfin, par la miséricorde de mon Dieu, j'ai été plus sage, j'ai travaillé à cette grande affaire, & j'y ai réüssi.

Que d'écüiels, que de tempêtes sur cette mer orageuse du monde où les mortels sont engagez! Les Saints dans le Ciel, comme du milieu du port se ressouviennent avec joie des dangers qu'ils ont couru dans leur vie, & voient avec un plaisir d'un nouveau goût, avec quelle bonté le Seigneur les a conduit comme par la main jusques dans le port.

Il n'est pas jusqu'aux ennemis du salut qui ne servent de quelque chose à la félicité des Saints. Que de combats a-t-il fallu donner, que d'affauts à soutenir, quelle vigilance, quelle étude contre les ruses du tentateur, que de violence pour

reprimer la passion ; le poison étoit délicieux , la contagion étoit répandue partout ; une lâcheté , un peu trop de complaisance pour de faux amis , un respect humain alloit leur couter la victoire. O s'ils eussent été assez immortifiés pour préférer leurs plaisirs à leur devoir , ou assez lâches pour se laisser vaincre ! mais par la grace du Redempteur , ils ont résisté , ils ont vaincu , ils ont été reçus en triomphe dans le Ciel , les fruits de leur victoire sont éternels ; Dieu en a fait ses favoris , toute la terre à leur pieds admire leur sagesse , honore leur mémoire , implore leur secours , & porte envie à leur bonheur , est-il doux pour les Saints de penser qu'on a pû ne pas être bienheureux , & qu'on l'est en effet ?

Quand est-ce , ô mon Dieu , que ces réflexions embraseront mon cœur du feu de vôtre amour ? Aurai-je un jour le bonheur de goûter les douceurs ineffables de la félicité que je médite ? Vous ne m'avez créé que pour cela , vous m'en donnez tous les moïens , j'y ai droit par la mort du Redempteur , & quoi , Seigneur , n'y aura-t-il que ma mauvaise volonté qui m'en prive ? Non , mon Dieu , non ; je n'ai que trop risqué jus-

pour le mois d'Avril. 257

qu'ici ; la vûe de cette récompense r'anime ma confiance , & mon courage ; accordez-moi vôtre grace , mon doux Jesus , pour la meriter.

I I. P O I N T.

Réflexions sur la felicité des Bienheureux dans le Ciel.

Confiderez que vous n'êtes sur la terre que pour avoir le même sort que les Bienheureux dans le Ciel. Leur récompense est grande , Dieu ne nous en offre pas une moindre ; ils sont Saints , nous ne sommes ici que pour l'être , & nous pensons, ô mon Dieu , à autre chose qu'à le devenir !

On a de l'ambition , on souhaite ardemment de faire fortune , & quel objet plus digne d'un grande ame , plus capable de rassasier le cœur que le Ciel ? & quelle autre fortune à faire ?

Quoi ! un emploi qui m'éleve de quelques degrez sur mes concurrens , une distinction qui m'attire cent envieux, une faveur aussi peu solide qu'une nuée que le moindre vent dissipe , un peu plus de biens que n'en ont mes égaux ; voilà le puissant motif de tant de mouvemens.

voilà ce qu'on appelle faire fortune : Et d'avoir une place parmi les Bienheureux , & de gagner le Ciel , n'en est-ce pas une ?

Quand je serois le plus heureux de tous les hommes , tout ce bonheur temporel ne porte que sur une vie si courte , & si fragile ; mais si je suis Saint , je suis parfaitement heureux pour toujours.

Le Ciel est ma véritable patrie , je ne suis donc sur la terre que comme un étranger , comme un passant ; un voïageur se met peu en peine de ce qu'on fait sur la route : plaisirs , coûtumes , agréables campagnes , superbes édifices , délicieux objets , rien ne l'arrête , il prend seulement le nécessaire ; le souvenir , & le desir de sa patrie l'occupe entièrement.

Il faut avoir l'ame bien basse , & le cœur bien gâté pour se plaire dans le lieu de son exil , quelque vil que soit l'emploi qu'on y fait pour vivre , & s'y plaire jusqu'à perdre le goût , & le souvenir de sa patrie , quoiqu'on y doive être avec éclat , & que le séjour en soit charmant.

Ne sommes-nous point dans cette disposition ? La terre nous plaît quoiqu'elle

soit la region des pleurs ; & le Ciel , ce bienheureux séjour , le Ciel , centre de tous les biens , & d'une félicité sans bornes , nous est indifférent. La pensée du Paradis nous occupe-t-elle beaucoup ? Si c'est un état criminel de ne pas soupirer pour le Paradis , & d'être content de ce qu'on possède en ce monde , sommes-nous en sûreté de conscience ?

Que la pensée de la Roïauté consoloit David dans tous ces pénibles travaux ! dans les Bois , comme à l'Armée , soit qu'il eût à se défendre contre des Lyons , ou à combattre un Goliath , la pensée qu'il devoit être Roi adoucissoit toutes ses peines. Je souffre dans ces lieux deserts , & j'y passe des jours bien tristes ; mais un jour viendra que je serai Roi. J'ai des ennemis , & des envieux , je suis persécuté pour la justice , je suis obligé de vivre errant , & pauvre ; mais je serai Roi.

O que nous nous épargnerions de chagrins ! que nous trouverions du moins dans les chagrins , & les misères de cette vie , une consolation bien douce , si nous regardant comme futurs citoyens de la sainte Cité , comme fils adoptifs du Dieu vivant , comme héritiers présom-

ptifs de la gloire éternelle , nous nous souvenions , que nous ne sommes dans cette triste vie que pour être un jour des Saints.

Je gémis , je vis depuis long-temps dans l'indigence , & dans l'obscurité , je ne trouve par tout que ronces , & que croix ; je détrempe mon pain avec mes larmes : un peu de patience , le jour viendra que je serai dans le Ciel , que je serai Saint.

Méprisé , haï , persecuté , nul jour sans inquiétude , nulle voie sans écüiels , ne vivre jamais que les armes à la main , trouver par tout des pieges tendus à l'innocence. Mon esprit m'est suspect , mon propre cœur d'intelligence avec les sens se revolte ; quelle vie , Seigneur , plus triste , & plus dégoûtante ! un peu de patience , le Paradis doit être le terme de tous ces penibles travaux , Dieu lui-même fera ma recompense. Je gémis , je souffre , je combats depuis plusieurs années , il me reste encore quelques jours à souffrir ; & une felicité pleine , & parfaite , une felicité éternelle est mon partage. Je suis pauvre , il est vrai , mais je serai Saint ; je suis humilié , maltraité , je l'avouë , mais je puis être Saint : ô

que cette pensée, soutenue d'une grande confiance en la miséricorde de Dieu, est consolante.

La vie chrétienne paroît-elle aux Bienheureux trop austère ? Trouve-t-on dans le Ciel que le chemin qui y mène soit trop étroit ; que le joug du Seigneur soit trop pesant, que l'Évangile soit trop sévère. Se plaint-on alors qu'il en coûte trop pour être Saint ? que le Ciel est à trop haut prix, quand on ne le donne qu'à ceux qui se sont fait violence ? Regarde-t-on en pitié ceux que le monde regarde avec mépris, pour n'être pas de tous les plaisirs, pour ne suivre pas ses maximes ?

Il y a un Paradis, c'est un article de nôtre foi ; mais le croit-on ? Car si on le croioit, si l'on pensoit un peu à cette vie heureuse, à ce bonheur qui nous attend, à cette couronne qui nous est préparée ; mon Dieu ! que ne feroient point, pour aller au Ciel, ces personnes qui se plaignent sans cesse de l'avarice, du peu de reconnoissance, & de la dureté du Maître qu'elles servent ? Que ne feroient point, pour aller au Ciel, ceux qui craignent si fort de mourir, ceux qui pour vivre un peu plus long-

temps, renoncent presque à toutes les douceurs de la vie ?

Mon Dieu ! vous nous offrez une vie bienheureuse, & éternelle, & comme si nous nous défions de vos promesses, ou que nous oubliassions nos desirs les plus naturels, nous continuons de vivre comme s'il n'y avoit point de vie à espérer après celle-ci.

Il est certain qu'il y a des gens sur la terre qui se mettroient peu en peine de voir Dieu ; des gens pour qui le Paradis n'auroit pas de fort grands attraits, s'ils pouvoient être éternellement ce qu'ils sont ; cela est surprenant, mais voici qui est bien plus étrange ; Non seulement nous préférerions de vivre éternellement sur la terre, à l'avantage de vivre éternellement dans le Ciel ; mais ce peu de vie que nous avons ici bas toute courte, toute pénible, toute fragile qu'elle est, nous ne laissons pas de la préférer à la vie, à la félicité éternelle. Deux jours d'amusement nous font oublier ce comble de biens infinis : quelques fades plaisirs nous ôtent le goût de ces délices ineffables. On préfère la possession d'un Dieu au moindre objet créé.

D'où vient, mon Dieu, que nous

sommes si froids, & si lâches ? Sont-ce là des biens à mépriser ? Quoi, je crois cette ample, cette éternelle récompense, cette précieuse immortalité, ce doux, & délicieux séjour, cette possession inamissible d'un Dieu, qui n'épargne rien pour rendre une ame heureuse, & je soupire pour autre chose que pour le Ciel, & je m'occupe d'autre chose !

Non, Seigneur, non, le Ciel est ma patrie, je ne regarderai plus la terre que comme le lieu de mon exil ; je suis destiné pour être Saint, & je veux l'être ; biens, honneurs, plaisirs de cette vie, vous n'êtes plus un objet digne de la grandeur, & de la noblesse de mon cœur, je suis fait pour quelque chose de plus réel, & de plus solide.

Aveugles partisans du monde, attachez-vous à un phantôme qui s'évanouit, & qui vous joue ; laissez-vous prendre à une figure aussi vuide qu'elle est spécieuse, & apparente, suivez l'attrait que vous présentent les sens ; pour moi, conduit par la foi, je m'éleve bien plus haut, une sainte ambition me fait aspirer jusqu'au Roïaume de Dieu, je n'ai du goût que pour une gloire éternelle, la possession de Dieu seul peut me rassasier.

O le doux moment que celui qui terminant les miseres de cette vie , commence la bienheureuse éternité. Quelle impression fait dans une ame à ce premier moment la vûë claire , & distincte d'un Dieu , & tout ce qu'elle découvre dans le celeste séjour. Bon Dieu ! quelle joie , quels transports quand réfléchissant sur ses propres sentimens elle se dit à elle-même : Je suis sauvée ; pleurs , travaux , tristesses , combats , tout est passé ; joie , repos , vie heureuse que je goûte , vous ne passerez point : je suis sauvée : que ce moment est doux , tous les autres ressemblent à ce premier moment.

O qu'il est vrai que toutes les souffrances , toutes les afflictions de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous. *Rom. 6.* Heureuses adversitez , Croix précieuses de cette vie , joug du Seigneur, doux , & léger , puisque vous nous produisez un poids éternel de gloire dans un si haut degré d'excellence , au-delà de toute mesure. 2. *Cor. 4.*

Joie vaine , frivole complaisance que celle que produit un bien créé , mais réjouissez-vous , dit le Sauveur, de ce que
vos

pour le mois d'Avril. 265

vos noms sont écrits dans le Ciel. *Gaudete, & exultate.* Luc. 10. Ce n'est pas assez d'une joie ordinaire, il faut être transporté d'un plaisir indicible, & tressaillir de joie en pensant à la grandeur de la récompense, qui nous est préparée dans la gloire des Bienheureux.

Est-il possible, Seigneur, que souhaitant tous nécessairement d'être heureux, & ne travaillant même que pour cela, nous soions si fort attachés à tout ce qui nous empêche de le devenir? On nous promet un bonheur infini, & éternel, & nous le négligeons! Quelle contradiction! Et un homme raisonnable, un homme qui n'est pas ennemi de lui-même, en est-il capable?

Je ne l'ai que trop été jusqu'ici, mon aimable Sauveur, & j'en ai un extrême regret. Il faut que le desir ardent de le posséder vous fasse oublier mon insensibilité passée, vous me l'avez mérité cet heureux séjour, ne permettez pas que je m'en rende indigne: ç'en est fait, je ne soupire plus que pour le Ciel.

LECTURE. *On pourra lire les Réflexions de l'exemple des Saints.* Tom. 3. pag. Et celui, qu'il n'y a de solide plaisir que dans la pratique de la vertu. tom. 3. pag.

Tome I.

M


 TROISIE'ME MEDITATION

Pour le mois d'Avril.

De la mort des Justes.

I. P O I N T.

Les sentimens qu'auront à l'heure de la mort les personnes qui auront passé leur vie dans la pratique de la vertu, & dans la ferveur.

Considérez combien il est doux de mourir quand on a bien vécu. La mort est la peine du peché, ce n'est donc proprement qu'aux ames soüillées de peché, qu'elle doit faire de la peine; & peut-elle n'être pas un sujet de grande consolation, & de joie à ceux qui ont vécu dans l'exercice des vertus chrétiennes? Peut-on ne pas mourir content, quand on meurt Saint?

La mort des gens de bien, dit le Prophete, est précieuse devant Dieu; elle lui est agréable. On estime ce qui est précieux, quelque part qu'il soit, on en prend beaucoup de soin. Aussi que les

gens de bien meurent destituez de tout secours humain , qu'ils meurent même subitement , leur mort n'est jamais imprévûe , Dieu en prend un soin singulier ; & comment ne seroit-elle pas heureuse cette mort , étant si précieuse à ses yeux ?

En effet , tout doit contribuer à consoler les gens de bien à cette dernière heure. Quelle consolation , quelle joie ne doit pas ressentir à l'heure de la mort un homme qui a vécu chrétiennement , qui a vécu dans l'exercice de la pénitence ? & la vûe de l'avenir peut-elle ne pas adoucir les douleurs de l'état présent ?

Tout ce qu'il y avoit de rude , & de difficile au service de Dieu , est enfin passé ; jeûnes , retraites , exercices de mortification , travaux , austeritez , humiliations , penitences , tout est fini ; le bien , & le mal passent également. Quel plaisir à l'heure de la mort , de n'avoir pas fait le mal qu'on pouvoit faire ! & quelle joie d'avoir fait le bien qu'on étoit obligé de faire ! sur tout , quand on pense au regret qu'on auroit , si on ne l'avoit pas fait.

Quelque longue que la vie ait été ,

il ne paroît pas à l'heure de la mort qu'il y ait eu plus d'un moment entre le jour de la naissance , & le dernier jour de la vie ; peut-on ne se sçavoir pas bon gré alors , d'avoir prévenu par une sainte vie , les regrets , & le desespoir que les pecheurs ont à la mort ?

Que me serviroit à présent , dit un moribond , d'avoir fait une grande fortune , de m'être fait de puissans amis , d'avoir possédé les premières Charges ? Que me serviroit d'avoir été de toutes les parties de divertissement , d'avoir été homme de Cour , d'avoir suivi les maximes du monde ? Je condamne à présent , & je condamnerai pendant toute l'éternité ces maximes ; que me serviroit tout cela , si je n'avois pas fait mon salut ? Tous les biens , tous les attachemens imaginables ne sçauroient differer ma mort d'un moment ; me voici banni pour jamais de toutes les societez de plaisir , & de toutes les compagnies ; toute la faveur du plus puissant Monarque du monde ne me serviroit à présent de rien. Le souvenir des joies passées , & de toutes les fêtes mondaines pourroit-il me donner le moindre soulagement ? Et que me resteroit-il à présent

de toutes les vanitez , & de cent frivoles amusemens , que le regret de m'être lassé pour me perdre ? O que j'ai été sage d'avoir méprisé de bonne heure ce que je condamnerai éternellement. Hélas ! bon gré , malgré que j'en eusse , il faudroit à présent me voir arraché à ces plaisirs , il faudroit rompre avec violence tous ces liens ; que vous en semble ? est-il consolant ? est-il doux à la mort de penser qu'il y a long-temps qu'on les a rompus ?

Il s'agissoit d'une éternité , mon salut étoit mon unique affaire ; avoir réüssi en tout , & n'avoir pas fait mon salut , c'étoit n'avoir rien fait. J'ai été en danger de ne le pas faire. Hélas ! si je n'eusse pas fait mon salut ; cette pensée fait trembler : mais , par la grace de nôtre Seigneur , je l'ai fait. Mon Dieu , que cette pensée est consolante !

Représentons - nous un homme qui vient de fort loin pour une affaire de la dernière conséquence ; il s'agit de son honneur , de tous ses biens , de sa vie ; il est arrivé tout à propos pour avoir audience du Prince , pour instruire les Juges , pour répondre aux accusations , pour justifier sa conduite : un jour , deux

heures plus tard, il n'y étoit plus à tems ; on lui faisoit son Procès , on le condamnoit au dernier supplice. Mon Dieu , quelle joie de ne s'être pas amusé par les chemins ! Mais si cette diligence , si cette exactitude lui procure encore un riche établissement , s'il va être comblé de biens , & d'honneurs , s'il va devenir le favori du Prince ; Quelle consolation , quelle joie d'être arrivé à temps !

Se sçait-il mauvais gré de s'être privé de cent petits soulagemens , de cent plaisirs qu'il pouvoit goûter sur sa route ? sur tout , s'il apprend que tant d'autres , avec lesquels il faisoit le même voiage , & qui étoient dans le même cas , pour avoir eu trop de complaisance pour leur prétendus amis , pour s'être trop amusés par les chemins , pour avoir trop recherché leur petites commoditez , ont perdu leur cause , & pour comble de malheur , en perdant leurs biens , ils ont perdu la vie sur un gibet. Imaginez , s'il est possible , une pensée plus consolante , une joie plus pure , & plus solide , une plus douce satisfaction. Qu'on trouve de véritable plaisir à penser aux dangers où l'on a été , & à parler

même de ses aventures quand on se voit en sûreté ! Qu'il est consolant, qu'il est doux à l'heure de la mort de penser aux peines qu'on a souffertes pour Dieu durant la vie ! Qu'il y a de plaisir de penser aux écüeils, & aux tempêtes, quand on est arrivé au port !

Est-il jamais venu en pensée à un homme qui se meurt, de regretter de n'avoir pas été assez du monde, de n'avoir pas vécu avec assez de délicatesse, d'avoir mené une vie trop chrétienne, d'avoir été trop mortifié. On regrette le temps qu'on a perdu dans les vains divertissemens du siècle, on regrette d'avoir trop aimé le plaisir, d'avoir eu trop de respect humain. Helas ! peut-être toute nôtre vie n'est pleine que de ce qu'on regrette à la mort d'avoir fait.

Une personne Religieuse se sçût-elle jamais mauvais gré à cette dernière heure d'avoir quitté volontairement, & avec tant de mérite ses biens, & ses parens, en quittant le siècle qu'il faudroit quitter alors avec tant de violence, & sans fruit. On fera au desespoir d'avoir été un Religieux imparfait, mais on ne se sçaura jamais mauvais gré d'avoir été Religieux.

La seule pensée de la mort effraie les plus intrépides ; elle effraie les impies , mais elle comble de joie les Saints. L'homme de bien , selon saint Jean Climacque , est celui qui ne craint point la mort , & le Saint est celui qui la desire. Qu'il fait bon recevoir le Viatique à l'heure de la mort , quand on n'a eu que de la tendresse pour Jesus-Christ durant la vie ; & quand on peut lui dire avec confiance à cette dernière heure : Venez , Seigneur , mon cœur est prêt.

Que le Crucifix sied bien à l'heure de la mort à une personne qui a porté sa croix toute sa vie , qui n'a vécu que sur la Croix ! Quelle consolation pour une ame véritablement chrétienne de se voir invitée à sortir de ce monde , à qui elle tenoit si peu , & à aller dans la celeste Jerusalem , après laquelle elle soupiroit depuis si long-temps : *Proficiscere anima christiana de hoc mundo.* C'est comme si l'on disoit à un Prince exilé : Retournez à votre Patrie , on vous rappelle de votre exil ; c'est comme un brave soldat , qui après s'être signalé par un grand nombre de belles actions , est rappelé par son Prince pour recevoir une récompense digne de ses travaux.

A la verité la vûë de ses pechez peut être à un homme de bien un juste sujet de crainte , mais la vûë d'un Crucifix rassure merveilleusement une ame pure , & les Prieres de l'Eglise , les secours des Saints , & sur tout , de la Reine des Saints , la présence de Jesus-Christ même inspire aux Justes à ce dernier moment une certaine confiance en la misericorde de Dieu , que ni la tentation , ni le trouble même , ni l'horreur naturelle de la mort ne sont pas capables d'ébranler.

La vûë de leurs bonnes œuvres ne leur est pas un sujet de vanité , mais un sujet de confiance dans l'assurance qu'ils ont que ce Dieu de bonté , qui leur a fait tant de graces pendant la vie , ne les abandonnera pas à l'heure de la mort. La dévotion tendre qu'ils ont eu à la sainte Vierge , & le souvenir des faveurs singulieres qu'ils en ont reçûës , ne seront pas pour eux un moindre sujet de consolation & de joïe. Ces ames ferventes ont aimé ardemment Jesus-Christ , elles souhaitent passionnément de lui être unies ; avec quelle sainte impatience attendent-elles cette heure consolante ! Avec quelle joïe voient-elles

arriver cet heureux moment, qui doit commencer leur bienheureuse éternité ! Ah ! qu'il est doux de mourir en prononçant le saint Nom de Jesus, quand on a aimé avec ardeur, & avec tendresse durant la vie, Jesus-Christ ! Qu'il est doux de mourir, quand pour se préparer à la mort, on s'est étudié si longtemps à bien vivre ! Qu'il est doux de mourir de la mort des Justes ! Qu'il est consolant à l'heure de la mort de n'avoir vécu que pour bien mourir !

Eh, Seigneur ! quel objet plus digne de nos desirs, & de nos soins qu'une mort sainte ? Peut-on acheter trop cher une bonne mort ? Qu'on mette sa gloire à mourir en brave, à finir ses jours dans le lit d'honneur ; pour moi, Seigneur, toute mon ambition, toute ma gloire fera désormais de mourir en Saint.

II. POINT.

Réflexions sur ces veritez.

Quelle difference entre la mort des Justes, & la mort des Impies ! Et cette difference ne se fait-elle pas même sen-

tir après leur mort ? Il est certain que la mort répand sur toutes choses la terreur , & l'effroi. Un corps mort fait horreur , & fût-ce le cadavre de la personne du monde la plus respectée , on n'ose pas entrer dans la chambre où elle a expiré , on n'ose pas approcher du cercueil ; que feroit-ce s'il falloit passer la nuit tout seul auprès de la biere où est ce cadavre ?

La seule idée d'un homme mort fait peur ; on a même de l'horreur de tout ce qui a servi à son usage : mais est-on persuadé que ce mort est un Saint , quelle veneration n'a-t-on pas pour son corps ? La chambre où il est mort , bien loin d'effraier inspire je ne sçai quel air de joie , & de confiance , le cercueil où on l'a mis devient précieux ; on s'estime heureux d'avoir quelque chose de tout ce qui a servi à son usage ; chacun s'empresse pour le toucher , & pour baiser ses pieds , & ses mains ; mais c'est un corps mort , n'importe : la sainteté ne rend pas seulement la mort douce , & agréable à ceux qui meurent , elle ôte encore tout ce que la mort a d'affreux , & de rebutant , elle rend digne de la veneration du public cette précieuse

Relique. Fut-ce la personne du monde plus pauvre, la plus abjecte, tout ce qu'il y aura de gens distinguez par leur emploi, ou par leur naissance, se feront un honneur, & un devoir d'assister à ses funeraillles, on portera ce corps en triomphe, parmi les vœux, & les applaudissemens de tous les peuples, tandis que les Grands du siecle meurent, & que tous les honneurs qu'on leur rendoit expirent avec eux.

■ Nous sommes tous charmez de la mort des Saints; n'est il pas étrange que le desir que nous sentons de faire une semblable mort, ne nous porte pas à mieux vivre ?

■ Chacun s'écric avec le Prophete : Que mon ame meure de la mort des Justes, & que ma fin soit semblable à la leur; mais que nous servira ce souhait sterile, si nôtre vie ne ressemble pas à la leur ? Ignore-t-on que la douceur que goûtent les Saints à la mort, est le fruit ordinaire de la sainteté de leur vie ? Il faut avoir vécu comme les Saints, dans la mortification continuelle de ses passions, & de ses sens, dans un entier détachement, dans un parfait mépris du monde, & dans la pratique des vertus

¶ M

chrétiennes, & des bonnes œuvres propres de son état, si l'on veut mourir en Saint. Mais qu'il est dur de n'être réduit à l'heure de la mort qu'à d'inutiles regrets !

Etes-vous mort ? eussiez-vous attaché au monde par cent liens, eussiez-vous été le plus zélé de ses serviteurs, il a fini pour vous ; & que pourrez-vous en remporter ? Quelle récompense pour tous vos services, ou pour mieux dire, quel dépit, quel desespoir de l'avoir servi ! Mais a-t-on servi Dieu, quelle récompense pour les moindres services ! Peines, fatigues, bonnes œuvres, rien n'échappe aux yeux de sa miséricorde ; il récompense jusqu'à la seule bonne volonté. Que ceux là sont sages, qui savent quitter le monde avant que le monde les quitte, qui le méprisent avant qu'ils en soient méprisés.

Que c'est un spectacle bien triste de voir un homme qu'on emporte hors de cette riche maison qu'il venoit d'acheter, ou de faire bâtir, & qu'on l'emporte pour n'y rentrer jamais, un autre demeurant le maître de son bien, de ses meubles, & de tout ce qu'il avoit au monde. Que ceux-là sont sages, qui ne

se regardent sur la terre que comme dans un lieu d'exil , soupirant sans cesse après leur chere patrie ; qu'ils sont heureux de vivre comme des gens qui pensent sans cesse qu'ils doivent mourir. Où sont à présent nos parens , nos amis ? Où sont ces Grands du monde , qui faisoient autrefois tant de bruit , qui paroïssent avec tant d'éclat , qui menoient une vie si délicieuse ? Ils ne sont plus rien dans le monde , où l'on ne considere les gens qu'autant qu'ils sont utiles , ils ne sont plus rien dans le tombeau où leur corps est réduit en cendres.

Il ne sont plus rien dans la memoire des hommes : dès qu'on n'est plus utile , on est oublié. Sommes-nous beaucoup occupez du souvenir de ceux qui nous ont précédé ? On se souvient de leurs défauts , on blâme leur conduite , & voilà la récompense la plus ordinaire , & la plus sûre que nous devons attendre de ceux-mêmes que nous aurons le plus obligé ; que ceux qui meurent , mourroient contents , s'ils avoient fait pour Dieu la centième partie de ce qu'ils ont fait inutilement pour le monde ! Combien se feroient-ils épargnez , même pendant la vie , de peines , & de

chagrins ! Et quelle feroit à la mort leur joie à la vûë de leur récompense ! D'où vient que nous nous préparons si peu à la mort, n'y aiant rien de si important que de la bien faire, puisque tout dépend de bien mourir, & qu'il est impossible de reparer la perte que l'on a faite si l'on meurt mal ? Que me servira d'avoir vécu en honnête - homme, si je meurs en pecheur ?

Quel objet plus digne d'un cœur chrétien, & de l'ambition d'un homme raisonnable, qu'une mort sainte ?

Mais, mon Dieu ! quel sera le fruit de tant de réflexions salutaires ? Et quels sentimens, quel regret n'aurai-je pas à l'heure de la mort, si je n'en tire aucun fruit ? Eh quoi, Seigneur ! je serai persuadé autant que je le suis, qu'il n'y a rien de solide hors de vous, & je m'attacherais désormais à quelque autre chose ! Convaincu, au point que je le suis, de l'inutilité de tant de soins, & du vuide des plaisirs, & des grandeurs mondaines, m'appliquerai je désormais à autre chose qu'à vous servir ? Vous seul, ô mon Dieu, pourrez me rendre heureux ; je ne veux plus d'autre fortune.

Que les Saints ont été sages d'avoir

méprisé ce que tout le monde convient être tres-digne de mépris ! qu'ils ont été sages d'avoir fait si peu de cas du respect humain , & des vaines maximes du monde , de ne s'être point laissé entraîner au torrent du mauvais exemple , d'avoir traité si rudement leurs corps ; & de s'être si peu épargnez durant leur vie ! mais serai-je moi-même sage , si je ne profite pas de l'exemple des Saints ?

Qu'ils se sçavent bon gré d'avoir mené une vie pure , régulière, exemplaire, une vie si contraire à celle des gens du siècle ! Mais , mon Dieu ! me sçaurai-je bon gré de m'être contenté d'avoir pour eux des sentimens d'estime , & de vénération , sans me mettre jamais en devoir d'imiter leur conduite ? & eux-mêmes auroient-ils été si heureux , se feroient-ils fait Saints , s'ils eussent vécu comme je vis ?

Eh , Seigneur ! ne permettez - pas que le nombre de ces réflexions soit un sujet de nouveaux regrets ; j'avouë que je serois au desespoir à l'heure de la mort , si je ne me convertis pas dès cette heure. Vous le voulez que je me convertisse , je le veux aussi , & , ce me semble , d'assez

bonne foi ; & à qui tiendra-t-il donc que cela ne soit ?

Je vous rends graces , mon aimable Sauveur , de ce que vous me donnez encore le temps , & la pensée de me préparer à bien mourir ; je sçai qu'il faut commencer par bien vivre , & c'est ce que je vas faire désormais , avec le secours de vôtre grace , sans differer d'un moment. Désabusé de la bagatelle , & de cent frivoles amusemens , qui m'ont si inutilement occupé jusqu'ici , détrompé de ces vaines idées de fortune , de grandeur , & de plaisir , dont on se repaît si pitoïablement pendant la vie , tous mes soins , tous mes empressemens seront désormais à travailler pour faire une sainte mort.

*Moriatur anima mea morte justorum ,
& fiat novissima mea horum similia.*

Que mon ame meure de la mort des Justes , & que ma fin soit semblable à la leur.



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de May.

PREMIERE MEDITATION.

Du petit nombre des Elûs.

I. P O I N T.

*Le nombre de ceux qui seront sauvez est
petit, selon ce que la Foi nous enseigne.*

Confidérez que ce n'est pas seulement par rapport à cette foule presque innombrable d'infideles, qui occupent plus des deux tiers de la terre, que le nombre de ceux qui seront sauvez est petit ; c'est encore par rapport à cette grande multitude de Fidèles, qui se perdent dans la bonne Religion.

Il est peu de veritez dans le Christianisme plus clairement, & plus solide-

ment établies que celle-ci.

Entrez par la porte étroite, nous dit le Fils de Dieu; car celle qui conduit à la perdition est large, & spacieuse, & le nombre de ceux qui y passent est grand: mais que celle qui conduit à la vie est étroite, & qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée! *Matth. v. 13. & 14.*

Plusieurs sont appelez, dit-il ailleurs, mais de ceux mêmes qui sont appelez, il y en a peu qui soient élus. Il repete la même chose, & en mêmes termes dans un autre endroit. Cette terrible verité que le Sauveur repetoit si souvent à ses Disciples, aiant porté quelqu'un d'eux à lui faire cette demande: Seigneur, le nombre de ceux qui seront sauvez est-il si petit? Le Fils de Dieu, de peur de trop effraier ceux qui l'écoutoient, sembla vouloir éluder la question, se contentant de dire pour toute réponse: Mes enfans, la porte du Ciel est étroite, faites tous vos efforts pour y entrer.

L'Apôtre plein de l'esprit de son Maître, compare indifféremment tous les Chrétiens à ceux qui courent dans la lice. Ils courent tous, dit-il, mais il n'y en a qu'un qui remporte le prix de la

course ; comparant ceux qui seront sauvez à celui qui remporte le prix. Et pour nous faire bien entendre , que c'est des Fideles qu'il parle , il apporte l'exemple des Israëlites : Vous n'ignorez pas , mes Freres , dit-il , que nos Peres ont tous été sous la même Nuée , & qu'ils ont tous passé la Mer Rouge ; qu'ils ont tous été baptisez par le ministere de Moïse dans la Nuée , & dans la Mer ; qu'ils ont mangé tous la même viande mystérieuse , & qu'ils ont bû tous le même breuvage mystereux. Ils bûvoient au reste de la pierre mystérieuse qui les suivoit , & cette pierre étoit Jesus Christ. 1. Cor. 10. Toutes ces merveilles ne se faisoient que pour les conduire dans la Terre de promesse ; & combien pensez-vous qu'il y en eut qui y arrivèrent ? De plus de six cens mille hommes , qui étoient sortis de l'Egypte , il n'y eut que Caleb , & Josué , qui eurent le bonheur d'entrer dans cette Region fortunée.

Isaïe compare le nombre des Elûs à ce petit nombre d'Olives qui restent sur les Oliviers après la recolte , à ce peu de Raisins qui échappent à la diligence des Vendangeurs.

Outre les oracles formels, & les fréquentes comparaisons dont l'Écriture se fert, pour nous convaincre de cette vérité terrible, elle nous met encore devant les yeux certains exemples qui nous la font mieux sentir.

De tous les Habitans de l'Univers, une seule famille échappée aux eaux du Déluge; de cinq grandes Villes, qui sont consumées par le feu du Ciel, il n'y a que quatre personnes qui se sauvent de l'incendie; de tant de Paraliti-ques, qui attendoient autour de la Piscine, il n'y en avoit qu'un chaque fois qui fût guéri; il y avoit plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, disoit le Sauveur du monde, néanmoins ce Prophete ne fut envoié qu'à une veuve de Sarrepta. Il y avoit plusieurs Lepreux en Israël au temps du Prophete Elisée, & pas un d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman.

De toutes les veritez de nôtre Religion, il n'en est point de plus effrayante, cependant, en est-on beaucoup touché?

Quand il seroit yrai, que de dix mille personnes il ne devoit y en avoir qu'un seul de damné, je devois encore trem-

bler , & craindre que je ne fusse ce malheureux. Helas ! peut-être de dix mille à peine s'en trouvera-t-il un seul de sauvé ; & je vis en repos ! & je ne crains rien ! Mais n'ai-je point d'autant plus sujet de craindre , que je crains moins ? Ma sûreté là-dessus ne peut-être qu'un effet de mon erreur , & de mon aveuglement , qui me cachant le danger où je suis , me met hors d'état , ou de m'en tirer , ou de le prévenir.

Qu'on dise qu'un Vaisseau a péri, combien de gens sont en peine ? Et quoiqu'il y ait plus de dix mille Bâtimens en Mer, la nouvelle du naufrage d'un seul fait craindre tous ceux qui négocient. Et quoi ! nous sçavons que de tous ceux qui vivent à présent sur la terre , très-peu arriveront au port du salut éternel , que la plûpart feront un triste naufrage ; qui m'a dit que je ne serai pas du nombre de ces malheureux ? Si le Fils de Dieu avoit dit , que tous les Chrétiens seront sauvés , & qu'il l'eût dit aussi distinctement qu'il a dit , que les Elûs seront en petit nombre ; vivrions-nous dans une plus grande sécurité sur l'affaire de nôtre salut ? Nous convenons que tout est plein d'écueils , que

nous sommes en grand danger de nous perdre , nous sommes cependant tranquilles ; qui nous rassure ? Avons-nous moins à craindre , pour être moins sur nos gardes ? Et pour avoir été moins sensibles à nôtre perte , en serons-nous moins malheureux ?

Helas ! quand nous n'aurions d'autre sujet de craindre que cette fatale sécurité , que cette étrange insensibilité où nous vivons , n'y en auroit-il pas encore trop pour nous faire trembler sur nôtre sort ?

On n'y pense pas ; & à quoi est-ce donc que l'on pense , si l'on ne pense pas à l'éternité ? Est-ce qu'on ne la croit pas ? Mais peut-on la croire sans la craindre ? Peut-on la craindre sans y penser ?

D'où nous peut venir cette prétendue intrépidité , cette assurance si grande dans un si grand danger ? Les plus grands Saints ont craint pour leur salut ; saint Paul lui-même a tremblé , & nous ne craignons rien. Car se pourroit-il que nous craignissions véritablement , & que nous ne changeassions pas de conduite ? Je crains d'être damné en vivant aussi mal que je fais ; & je ne vis pas mieux ?

Qu'on craigne sur Mer un naufrage , on sacrifie tout pour sauver la vie ; on jette dans la Mer , & presque sans regret ce qu'on a de plus précieux. On ne balance point à perdre en un moment les fruits des plus longs travaux ; mais s'agit-il du salut éternel ? on aime mieux tout risquer , que de se priver de la moindre chose.

Helas ! si une maladie contagieuse se répand dans une Ville , chacun apprehende pour soi ; que de remedes ! que de préservatifs ! on se prive des plus honnêtes divertissemens ; les yeux , les assemblées ne sont plus de saison ; on s'interdit tout commerce , on se condamne à une affreuse solitude. Mon Dieu ! pourquoi tant de précautions ? C'est qu'on craint la mort ; & ne craignons-nous point d'être damnez , sachant que la plûpart du monde se damne ? Est-ce qu'un malheur éternel n'est pas à craindre ? La multitude court à la perdition , peut être n'y aura-t-il qu'un seul de sauvé dans ma famille , & je ne prends pas tous les moïens possibles pour être cet heureux prédestiné ! & pour assurer mon salut , je ne puis me résoudre à un jour de retraite , à éviter
certains

certain dangers , à user de quelques précautions , à prendre des mesures justes ; quelle stupidité ! Est-ce que nous comptons sur la bonté de nôtre vocation , sur la sainteté de nôtre état , sur les talens que Dieu nous a donnez , sur les moïens qu'il nous présente ? Helas ! qui fut jamais mieux appelé que Saül à la Royauté , que Judas à l'Apostolat ? Cependant , Saül a été réprouvé ; Judas s'est perdu à la suite même de Jesus-Christ , & à la vûë de ses miracles.

Salomon le plus sage des hommes nous a laissé grand sujet de douter de son salut ; un grand nombre de Heros Chrétiens parvenus à une vertu presque consommée , par une trop grande assurance de leur salut , se sont enfin malheureusement perdus , & ont été damnez avec tous leurs prétendus mérites , & il n'y aura rien à craindre pour moi ?

Helas ! le seul manque de cette crainte salutaire me doit faire tout craindre ; en matiere de salut éternel , c'est être déjà comme perdu , que de ne pas apprehender de se perdre. Est-il quelque chose au monde que je doive plus apprehender , que de périr éternellement ?

Mon divin Redempteur , qui avez donné tout vôtre Sang pour me sauver , & qui daignez me faire voir le danger où je suis , ne permettez pas que je périsse ! Et quoi , mon Dieu , serai-je du nombre des réprouvez ! Cette pensée me fait frémir , je sçai cependant que plusieurs sont damnez après avoir eu cette pensée.

Il est vrai , Seigneur , que j'ai suivi la foule jusqu'à présent ; j'ai marché par la voie large : mais , mon Dieu , je suis bien résolu de marcher désormais par le chemin étroit , & de faire tous mes efforts pour entrer par la porte étroite. Qu'on se précipite en foule dans les Enfers ; quand il ne deyroit y avoir qu'un seul sauvé dans cette Ville , je veux que ce soit moi , & j'espere de l'être , mon doux Jesus , avec le secours de vôtre grace , puisque je sçai que ce ne sera que par ma faute , si je suis assez malheureux pour être damné : quoique les graces que vous m'avez faites jusqu'ici n'aient eu nul effet , j'ai tout sujet d'espérer , que celle que vous me faites à présent sera efficace. Oüi , mon Dieu , quelque petit que soit le nombre de ceux qui seront sauvez , je veux , quoiqu'il

pour le mois de May.

291

m'en conte , je veux être de ce petit nombre ; & les sentimens que vous me donnez , m'assurent que vous voulez vous même que j'en sois.

II. POINT.

Le nombre de ceux qui seront sauvez est petit , selon ce que la raison même nous apprend.

Considérez que quand la foi ne nous enseigneroit pas expressément cette terrible verité , supposez certains principes de l'Evangile , dont tous les Chrétiens conviennent ; la seule raison suffiroit pour nous convaincre , que le nombre des sauvez doit être tres-petit. Il ne faut pour cela que considerer d'une part ce que nous sommes obligez de faire , & de l'autre ce que nous faisons.

Pour être sauvé , il faut necessairement vivre selon les maximes de l'Evangile , & le nombre de ceux qui vivent aujourd'hui , selon ces maximes , est-il fort grand ?

Pour être sauvé , il faut se déclarer hautement disciple de Jesus-Christ. Helas ! combien de gens ont aujourd'hui

N ij

honte de paroître tels. Il faut renoncer , ou d'effet , ou d'affection à tout ce qu'on possède , & porter sa croix chaque jour ; à cette marque , reconnoissez-vous beaucoup de disciples ? Le monde est l'ennemi irréconciliable de Jesus-Christ ; c'est se déclarer contre Jesus-Christ , que de suivre les maximes du monde : il n'est pas possible de servir tout à la fois ces deux Maîtres ; jugez lequel des deux le grand nombre sert.

Les Pharisiens étoient des gens qui avoient un dehors fort réglé , c'étoient des gens extrêmement mortifiez , leur conduite paroissoit irréprochable , & cependant , si nous ne sommes plus exacts observateurs de la Loi , si nous n'avons une vertu , & plus solide , & plus parfaite , nous n'entrerons jamais dans le Ciel.

C'est beaucoup de ne se pas venger , c'est encore plus de pardonner les injures , & ce n'est pas encore assez pour être sauvé , il faut quelque chose de plus parfait , & de plus héroïque , pour être sauvé ; il faut aimer ceux mêmes qui nous persecutent , ceux qui nous ont le plus maltraitez.

Il ne suffit pas de condamner les mau-

vaines actions ; il faut avoir encore hor-
reur des moindres pensées criminelles ;
non seulement il n'est pas permis de re-
tenir le bien d'autrui , il faut encore
assister les pauvres de son propre bien :
l'humilité chrétienne , qui doit faire en
partie le caractère des Chrétiens , ne
souffre point l'ambition , ni le faste ; la
modestie doit être le plus bel ornement
exterieur d'une personne chrétienne ;
mais à ce portrait , reconnoissez - vous
beaucoup de Chrétiens ?

Travaillons tant qu'il nous plaira ; si
ce n'est pas véritablement pour Dieu que
nous travaillons , personne durant toute
l'éternité ne nous sçaura gré de nos pei-
nes : gardons tant de mesures qu'il nous
plaira , sauvons toutes les bienséances ,
Dieu ne se paie point des dehors ; il
veut le cœur, il veut être adoré en esprit,
& en verité , c'est-à-dire , qu'il veut être
servi avec sincérité , & avec droiture.
De bonne foi , est - ce là la regle des
mœurs de la plûpart des gens du monde ?
La pieté même de toutes les personnes
devotes , est-elle toute selon cette regle
des mœurs ?

Mais pour être encore plus convaincu
d'une verité si terrible , il ne faut que

réfléchir sur le premier Commandement de la Loi ; Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces, & de tout votre esprit, & votre prochain comme vous-même. C'est ici le premier des Commandemens, & la base de tous les autres ; ne pas observer celui-ci, c'est comme les violer tous. Trouve-t-on beaucoup de Chrétiens, même de ceux qui font profession de vertu, qui gardent véritablement ce precepte ? Puis-je dire moi-même que je l'ai gardé ? Le nombre des Elûs sera-t-il bien grand ? Et ai-je du moins sujet d'espérer que je serai de ce nombre ?

Un seul peché mortel ravit en un moment tout le mérite de la plus longue, & de la plus sainte vie ; vit-on aujourd'hui dans une grande innocence ? Que de crimes secrets ! que de pechez de jeunesse qui échappent ! Combien de pechez griefs qu'on regarde comme légers ! Nul qui soit sûr de sa penitence : concluez qu'il y aura beaucoup de gens sauvés.

C'est un article de Foi, que les fourbes, les détracteurs, les orgueilleux, les vindicatifs, & les impudiques n'entre-

ront jamais dans le Ciel : que pour y entrer , il faut , ou n'avoir jamais perdu la grace , ou l'avoir recouvrée par une sincere penitence ; & le nombre de ces justes , ou de ces pénitens est-il bien grand ? En trouve-t-on beaucoup qui se fassent cette violence perpetuelle , sans laquelle on ne sçauroit entrer dans le Ciel ? En trouve-t-on beaucoup qui aient cette pureté de mœurs , & qui vivent dans l'exercice de cette penitence ? Où est cette horreur du vice ? Où est cette ardente charité , qui fait en partie le caractère des Elûs ?

Qu'est devenuë cette simplicité des premiers Chrétiens , cette bonne foi , cette vie exemplaire ? Tout cede aujourd'hui à l'interêt , on fait même servir la Religion à ses desseins particuliers , on se laisse entraîner par la foule ; c'est ainsi , dit-on , qu'on vit aujourd'hui dans le monde : il faut être homme parmi les hommes ! à la bonne heure , mais il faut être Chrétien pour être sauvé , il faut vivre en Chrétien parmi ceux qui n'en ont que le nom.

C'est une verité qui n'est pas moins constante que celle-ci , sçavoir , que le salut est nôtre plus importante , nôtre

unique affaire ; que toute la vie ne nous est donnée que pour y travailler ; qu'il y faut donner tous nos soins , toute nôtre application , sans qu'on puisse encore après cela être assuré du succès ; & s'en trouve-t-il beaucoup de ces Chrétiens zelez , qui regardent leur salut comme leur importante , & leur unique affaire ?

Sans la grace finale , il n'y a point de salut à esperer ; c'est cependant une verité incontestable , que personne ne peut meriter cette derniere grace , & que Dieu peut , sans nulle injustice , la refuser aux plus grands Saints. Et sur quel fondement , nous qui sommes si peu fideles , & si tièdes au service de Dieu , nous promettons-nous de l'avoir ?

Ce ne sont point là des conseils , ce sont les loix , & les maximes de Jesus-Christ , le fondement , & la regle de nôtre salut. Ce ne sera pas pour avoir scû ces loix , & ces maximes que l'on sera sauvé ; mais ce sera pour les avoir gardées. Il ne faut même que se dispenser d'une seule pour être damné. Considerons maintenant , nous qui sçavons comme on vit aujourd'hui dans le monde , si le nombre de ceux qui seront sauvez est bien grand , & considerons

de bonne foi , si nous avons nous-mêmes grand sujet d'esperer d'être de ce nombre.

On s'acquitte à la verité de certains devoirs de Religion , on frequente les Sacremens , nos Eglises sont remplies de peuple ; mais peut-on compter sûrement sur ces exercices extérieurs de pieté ? Quel fruit de l'usage des Sacremens ? Quelle régularité dans la conduite , & quelle pureté de mœurs parmi ce peuple ?

Combien pensez-vous qu'il y aura de gens sauvez dans cette grande Ville , disoit saint Chrysostome aux Habitans d'Antioche ? Ce que je vais dire , ajoute ce grand Saint , effraiera , & je ne scaurois cependant me dispenser de le dire : De tant de mille ames , qui composent à présent cette grande Ville , une des plus vastes , & des plus peuplées de l'Univers , à peine y en aura-t-il cent de sauvées , encore doutai-je du salut de celles-ci.

La Ville d'Antioche n'étoit pas alors moins policée , que le sont aujourd'hui les Villes de la Chrétienté ; elle étoit remplie d'honnêtes gens , le peuple y passoit même pour dévot ; on y fréquen-

toit les Sacremens , on y vivoit comme on vit aujourd'hui dans le monde : jugeons par le sentiment d'un Saint , qui n'auroit jamais parlé si affirmativement sans une lumiere particuliere ; jugeons du nombre des Elûs.

En verité , à quoi pensons - nous de nous imposer ainsi ? & de nous aveugler jusqu'à ne pas voir que nous nous perdons sans ressource ? & ne voïons-nous pas , que vivant comme vivent la plupart , nôtre Religion nous oblige de croire que nous nous damnons ?

En effet , si avec de telles loix , & de telles maximes nôtre Religion nous laissoit l'esperance d'être sauvez , en faisant tout le contraire de ce qu'elle nous prescrit , pourrions-nous croire que nôtre Religion fût bonne , & ne seroit-ce pas là vouloir imposer au Genre humain ? Mais , graces à Dieu , nôtre Religion est la premiere à se récrier là-dessus ; elle condamne une telle contradiction de mœurs , elle réproûve une conduite si peu chrétienne , & le nombre des Chrétiens lâches , & déreglez , ne justifiera jamais leur lâcheté , ni leur déreglement.

C'est un article de Foi , que personne

ne sera sauvé s'il ne ressemble à Jesus-Christ, c'est-à-dire, s'il n'a les mêmes sentimens que lui, c'est à-dire, s'il n'a en horreur ce que Jesus-Christ déteste, & s'il n'estime ce que Jesus-Christ aime. Mais y a-t-il beaucoup de gens qui ressemblent à ce modele? Lui ressemblons-nous nous-mêmes? Et quel sera nôtre sort si nous ne lui ressemblons pas?

Pourvû qu'on garde aujourd'hui certaines apparences de Religion, je ne sçai quel dehors de vertu, & quelles bienseances, chacun se fait d'abord son systême de conscience, à l'abri duquel on est tranquille sur l'affaire du salut. Mais ignorons-nous que les Heretiques se font leur systême aussi, & qu'ils sont d'ailleurs encore plus grands observateurs de certaines ceremonies que nous? nous croïons qu'ils se perdent avec toutes leurs bienseances, & leurs prétendus qualitez d'honnêtes-hommes, & nous avons raison de le croire: & sur quelle revelation, sur quel nouvel Evangelie fondons-nous cette assurance, que nous tâchons d'avoir de nôtre salut?

Nous sommes, dira-t on, dans la bonne Religion, & eux ont le malheur de n'y pas être. Certainement, si l'on ne

prend plaisir à se tromper, en matière du salut, lequel vaut mieux, ou ne croire presque rien de ce qu'on doit faire, ou ne faire presque rien de ce que l'on croit ?

Si pour être sauvé il ne falloit que croire, le nombre des prédestinez ne seroit pas petit ; qu'on nous laisse vivre comme nous voudrons, diroient bien des gens, nous croirons aisément tout ce qu'on voudra ; mais la foi est morte sans les œuvres. Qu'on se flate tant qu'on voudra de croire l'Evangile, il n'y a point de salut à esperer, si l'on ne vit conformément à ce qu'on croit. Les démons croient mieux que nous, mais ils n'ont qu'une foi speculative ; malheur à nous, si nous ne croïons que comme eux.

Seroit-il bien possible que toute la haute sainteté du Christianisme, tous les fruits des exemples d'un Homme-Dieu, tout le prix de son Sang, tout l'effet de ses Sacremens, & de la grace, se réduisît à nous faire garder tout au plus, je ne sçai quels dehors, & quelles mesures, qui ne servent qu'à nous faire perir avec moins de crainte, en nous déguisant les défauts qui nous sont com-

muns avec les Païens.

Eh quoi ! les Saints étoient - ils des hommes d'une autre condition que nous ? Avoient - ils été exceptez dans la Redemption universelle du Genre humain ? Les voies du Ciel n'avoient elles pas encore été trouvées ? Prétendoient - ils à une autre recompense ? D'où vient que nous leurs sommes si peu semblables ? Ils vouloient être Saints , que voulons - nous donc être ? Et devons - nous esperer de l'être en leur ressemblant si peu ?

Dieu nous fera , dit - on , misericorde ; mais surquoi peut - être fondée cette confiance ? Pour des gens qui se servent de la misericorde de Dieu pour l'offenser plus hardiment. Jesus - Christ a condamné en termes exprès les ames tièdes ; & où est - ce que ne regne pas la tièdeur ?

Eh quoi , Seigneur , je serai persuadé que le nombre de ceux qui seront sauvez est petit , & je ne ferai presque rien pour être de ce petit nombre ! Oüi , mon Dieu , perisse qui voudra , pour moi , quand il ne devoit y avoir qu'un seul homme sauvé dans tout l'Univers , sachant que je puis l'être , je veux , avec le secours de vôtre grace , que ce soit moi.

Je vois bien , mon Sauveur , que je n'ai rien fait jusqu'à présent pour vous qui soit capable de m'inspirer cette confiance ; mais permettez - moi de vous dire , que je ne sçaurois en avoir moins en voïant ce que vous faites vous-même à présent pour moi.

Ne me donneriez-vous ce loisir , ne me feriez-vous faire ces réflexions que pour me rendre plus coupable ? Dois-je attendre que vous me donniez d'autres marques du desir sincere que vous avez de me mettre dans la petite troupe des Elûs ? La crainte extrême que j'ai à présent de n'en être pas , & que je regarde comme une grande grace , ne m'est-elle pas une forte preuve de ce desir ?

J'ai rendu inutiles tous les bons sentimens que vous m'avez donné jusqu'ici ; mais , mon Dieu , j'ai , ce me semble , quelque sujet de croire que la resolution que je fais à présent , de travailler sérieusement à l'affaire de mon salut , sera efficace. Je sçai que ces sentimens passent , que ces vûës s'évanouïssent ; mais comme je ne prétends pas differer d'un moment de me convertir , & de me dévouër tout-à-fait à vôtre service , j'espère , appuyé sur vôtre bonté , que ma conversion sera durable.

pour le mois de May. 303

LECTURE. On pourra lire le Chapitre onzième du second Livre de l'Imitation de Jesus-Christ.

SECONDE MEDITATION

Pour le mois de May.

Du Peché mortel.

I. POINT.

Le Peché mortel est le plus grand de tous les maux, & à proprement parler, le seul mal.

CONSIDÉREZ que tous les malheurs qui sont arrivés depuis le commencement du monde ; que ce déluge de maux qui inonde toute la terre, les guerres, la peste, les incendies, les maladies, & cent autres incommoditez ; que la damnation éternelle de tant d'ames ; que l'Enfer même sont les funestes suites d'un seul peché mortel. Jugez de tout cela, quel mal c'est que le peché mortel.

On ne pouvoit pas voir des créatures plus parfaites, ni plus nobles que les

Anges ; un seul peché mortel , qui n'étoit qu'une pensée d'orgueil , & qui ne dura qu'un moment , précipite dans les Enfers , & condamne au supplice éternel un si grand nombre de créatures si nobles , & si parfaites , qui pouvoient rendre à Dieu tant de gloire durant toute l'éternité , & que Dieu avoit fait singulièrement pour sa gloire : concevons après cela , s'il est possible , ce que c'est qu'un peché mortel.

Un seul peché de désobéissance prive le premier homme de la Justice originelle , le prive de tous les dons naturels , & surnaturels , du privilege même de l'immortalité , & lui attire à lui , & à toute sa posterité cette multitude presque infinie de toute sorte de maux , qui nous font gémir jusqu'à la fin des siècles. Voilà déjà six mille ans que Dieu se venge , sa vengeance n'est point encore satisfaite ; elle durera jusqu'à la fin du monde , & le feu de l'Enfer , que cette colere a allumé , durera une éternité. Comprendons par de si terribles effets la malice de la cause qui les produit.

Combien de personnes d'une vertu distinguée , comblées de merites , arrivées à un degré sublime de sainteté , pour

un seul peché mortel , sont malheureusement damnées ?

Qu'on ait vécu les soixante , & quatre-vingts ans dans l'exercice de la penitence ; qu'on ait pratiqué les actes des plus heroïques vertus , qu'on ait même fait des miracles , un seul peché mortel détruit , aneantit en un moment tout cela ; en un moment on est en la disgrâce de Dieu, en un moment on devient l'objet de sa colere , & de sa vengeance.

A la verité , ce que Dieu fait pour se venger du pecheur , peut nous donner quelque idée de l'énormité du peché ; rien cependant ne fait mieux voir jusqu'à quel point il le hait , que ce qu'il a fait pour le détruire.

Son Incarnation, sa Naissance, sa Vie, sa Passion , & sa Mort, sont des prodiges qui nous passent. Il a fallu cependant faire tous ces prodiges pour détruire le peché ; il a fallu tout le Sang d'un Dieu pour rachetter une ame : & qu'après tant de frais ce Dieu damne encore cette ame pour un seul peché mortel ; que tous les maux , tous les supplices , toutes les aduersitez de cette vie ; que tous les feux de l'Enfer, & des feux éternels, ne puissent jamais effacer la tache d'un seul

peché mortel ; il faut certainement que ce soit quelque chose de bien horrible.

Il faudroit pouvoir comprendre la majesté infinie d'un Dieu, & l'infinie disproportion de la creature avec le Dieu qu'elle offense, pour avoir une juste idée de l'énormité du péché. L'offense d'une majesté infinie par un être vil, & abject qu'elle détourne de sa dernière fin, étouffant en lui tout principe de vie, c'est-à-dire, la grace ; peut-elle être punie d'une peine moins longue ? Nulle redemption dans l'autre vie, nul retour, il faut donc que l'arbre reste éternellement où il est tombé. Concevons-nous la rigueur, & la nécessité de toutes ces conséquences.

Il n'y a que le péché seul qui nous détourne de nôtre fin, en nous faisant abuser des créatures que Dieu nous donne pour y arriver. Il n'y a donc, à proprement parler, de mal au monde que le péché : car il n'y a proprement de mal que ce qui nous détourne du souverain bien, & ce qui nous en prive. Pécher mortellement, c'est perdre l'amitié de Dieu, tout le mérite du Sang du Redempteur ; le droit qu'il nous avoit acquis par sa mort à la gloire, c'est per-

dire Dieu même ; comprenez cette perte , prévoïez-en toutes les consequences , vous concevrez l'énormité du peché mortel.

Ames réprouvées , malheureuses victimes de la colere , & de la justice de Dieu depuis que vous n'avez pas voulu être l'objet de sa bonté , & de ses grandes misericordes , vous la concevez , du moins vous la sentez cette énormité incomprehensible ; quels sont vos regrets ? Votre douleur est extrême , & votre rage , & votre desespoir ne finira jamais.

Maladies , pertes de biens , adversitez , tristes , & fâcheux accidens de cette vie , que vous meritez peu le nom de mal ! quelque amer que tout cela soit à l'esprit , & au cœur , si le peché en est banni , je puis y trouver un veritable bien , tout cela peut m'être salutaire ; les parfaits Chrétiens , ces personnes vraiment sages regardent ces prétendus maux comme des bienfaits du Seigneur , & certainement ils sont tels , & je les regarderai moi-même comme tels à la fin de la vie ; & au contraire , honneurs , fortune , opulence , grandeurs mondaines , joïes , plaisirs de cette vie , si vous êtes accompagnés d'un seul peché grief ,

vous êtes de véritables disgraces, & un châtement bien terrible d'un Dieu justement irrité. C'est ainsi que tous les Saints ont pensé, c'est ainsi que les réprouvez même dans l'Enfer pensent, & c'est ainsi que je penserai moi-même durant toute l'éternité.

Il est donc vrai que le péché n'est pas seulement le seul mal, à proprement parler, mais qu'il ne peut pas y avoir un autre mal; & le regarde-t-on comme tel? Hélas! le péché plaît, le péché a des charmes, & l'on pourroit dire, que bien des gens ne trouvent du goût dans les plaisirs, qu'autant qu'ils sont assaisonnés de quelque péché. Ne suis-je pas de ce nombre? Quelle horreur ai-je eu jusqu'ici du péché?

Hélas, Seigneur! si je consulte ma facilité à le commettre, & le peu de douleur que j'ai eu de l'avoir commis, que dois-je penser, que puis-je dire?

Je dois, ô mon Dieu, détester mon aveuglement, avoir horreur de mes égaremens, admirer, & adorer votre bonté, & votre patience. Je fais, mon divin Sauveur, l'un & l'autre; je vous remercie de la grace que vous me faites, de me donner encore le temps de déplorer

mes défordres. Je suis persuadé que le peché est le plus grand de tous les maux, que c'est même le seul mal que j'aie à haïr, & à craindre; je n'en veux craindre aussi point d'autre: & les moïens que je vas prendre, pour l'éviter, seront la preuve de ma pénitence, & de ma conversion.

II. P O I N T.

Réflexions sur l'énormité, & les effets du peché mortel.

Voilà donc ce que c'est qu'un peché mortel; l'offense d'une majesté infinie, infiniment respectable, & qui merite infiniment d'être aimée. C'est un outrage volontaire fait à un Dieu par une créature vile, & abjecte, que ce Dieu a eomblé de bienfaits. C'est le plus grand de tous les maux, & proprement le seul mal qu'il y ait dans le monde; source de tous les maux qui ne sçauroit être expiée par toutes les satisfactions, & par le sacrifice même de tous les mortels, seul digne d'une peine éternelle; voilà ce que c'est que le peché mortel, & le regarde-t-on comme tel? mais pour n'être pas

regardé comme tel, est-il un moindre mal ? Et le pecheur est-il moins criminel ? Est-il moins malheureux ? Est-il moins à plaindre ?

Il faut certainement que le peché soit un grand mal, puisque Dieu, qui est la bonté même, & dont les miséricordes passent tous les prodiges qu'il a fait, punit d'une maniere si épouventable un seul peché mortel.

Que pense-t-on aujourd'hui du peché dans le monde ? Ces libertins qui se font honneur de leurs désordres, le regardent-ils comme un grand mal ? Ces personnes mondaines qui se nourrissent de l'iniquité, regardent-elles le peché comme le seul mal de la vie ? Helas ! le vice n'a plus rien d'affreux, on s'est apprivoisé avec le peché, on s'étudie à se dépouiller de tout ce qui en pourroit donner de l'horreur, il n'est pas jusqu'au nom des pechez qu'on ne déguise ; on appelle le mépris qu'on fait du Dieu vivant, vivacité d'esprit, adresse, habileté à faire fortune, humeur enjoiée, amusement, belles manieres, galanteries ; voilà de quels noms les Chrétiens du temps appellent aujourd'hui la vie licentieuse, & criminelle ; mais le pe-

ché mortel pour être moins craint, ou plus déguisé, est-il un moindre mal, en est-il moins peché?

Comment accorder sur cela nôtre creance avec nôtre conduite? Comment accorder même nôtre conduite avec nôtre raison? Que ne fait-on pas tous les jours pour ne pas désobliger un ami, & ces gens si délicats sur les moindres devoirs de la vie civile passent aveuglement sur les principaux devoirs de Chrétien.

On convient que la plûpart des maux que nous souffrons ne nous arrivent qu'en punition de quelque peché; on est convaincu que l'Enfer est quelque chose de bien terrible, il n'est personne qui n'en ait horreur, & on n'a pas horreur du peché, qui seul a creusé l'Enfer.

Le moindre mal nous rend triste, inquiets, chagrins, & quelquefois inconsolables; en péchant, on fait une perte que tous les biens de l'Univers, multipliez à l'infini, ne scauroient réparer, en est-on fort affligé? où sont les regrets, & les larmes? est-on inconsolable d'avoir peché?

Considérons que quand nous n'aurions commis qu'un seul peché mortel en toute

la vie , nous aurions un juste sujet de gémir , & de craindre jusqu'à la mort ; nous ayons peché , nous sommes effrayez du nombre de nos pechez, nous pouvons encore pecher , nous ne sçavons pas si nos pechez nous ont été pardonnez ; & comment pourrons-nous ne rien craindre ? qui nous rassure ?

Qui de nous à l'heure qu'il est , est sûr d'être en état de grace ? Mais on s'est si souvent confessé , mais qui nous a dit que nôtre contrition étoit sincere , que le motif de nôtre douleur étoit surnaturel ; & après de si fréquentes rechûtes , peut-on être content des propos qu'on avoit fait de ne plus pecher ?

Si Dieu n'a pas épargné les Anges, que ne devons-nous pas apprehender de sa Justice, nous qui avons peché après avoir vû les Anges si severement punis, après avoir vû un Dieu mort sur la Croix pour détruire ce peché ? Croïons-nous que le peché , parce qu'il est dans nous , soit moins peché , qu'il soit moins l'objet de la haine d'un Dieu , & de sa colere ?

Quel tort nous feroit-on , si voïant comme nous nous exposons sans préser-
vatif , & sans crainte , à de si dange-
reuses occasions de peché, si voïant le peu
de

de soin que nous prenons de nous conser-
ver dans l'innocence, on nous deman-
doit si nous croïons que ce soit un grand
mal de perdre la grace ?

Quelque déréglé, quelque impie qu'on
soit, on ne voudroit pas mourir dans le
peché, & l'on se plaît à vivre dans le
peché, quoiqu'on ne puisse pas se pro-
mettre sûrement une heure de vie. Avons-
nous fait un pacte avec la mort ? avons-
nous fait une convention avec l'Auteur,
& le Maître de la vie, que la mort ne
nous surprendra pas dans le péché ?

Quelles inquietudes, mon Dieu! quel-
les fraïeurs, quel tourment pour un
Courtisan, qui craint d'avoir offensé le
Prince ! nôtre conscience ne nous repro-
che-t-elle rien ? Quand nous avons été af-
sez malheureux que d'offenser nôtre
Dieu, en avons-nous été fort chagrins ?
en avons-nous été même moins trar-
quilles ? On regarde une disgrâce com-
me un grand mal ; & on comptera pour
rien de perdre l'amitié de Dieu ?

Il est surprenant qu'il faille faire de
grands raisonnemens à des fidèles pour
leur inspirer l'horreur du péché ; fut-il
jamais nécessaire d'en faire autant pour
donner à des gens raisonnables de l'hor-

reur du naufrage ? on se laisse aisément séduire aux sens , dit-on : mais quelque délicieux que fut le poison , le prendroit-on , si l'on sçavoit qu'il donne la mort ?

Nous sommes si attentifs à éviter tout ce qui peut nuire à nôtre santé , tout ce qui peut nous faire perdre un emploi , tout ce qui peut ruïner nôtre fortune ; quand aurons-nous , Seigneur , la même attention , & le même zele pour ne pas perdre nôtre ame , pour ne pas perdre nôtre Dieu ?

Seigneur , vous m'avez accordé une grace , que vous n'avez pas accordée aux Anges , qui est de mourir pour moi ; accordez-moi aussi , par les merites de vôtre mort , la grace qu'ils n'ont pas eüe , c'est-à-dire , une douleur parfaite de tous mes pechez : & puisque vous me donnez encore le temps de faire penitence , ce que vous n'avez pas accordé à bien d'autres ; donnez-moi la volonté de la commencer dès à présent.

LECTURE. *On pourra lire les Réflexions des fausses maximes du monde. Tom, 3. pag.*

TROISIE'ME MEDITATION

Pour le mois de May.

De la certitude de la Mort.

I. P O I N T.

Il est certain que nous mourrons.

CONsidérez qu'il est certain que vous mourrez ; multipliez vos jours tant qu'il vous plaira , il y en a un qui doit être nécessairement le terme de tous les autres , & il y a une heure dans ce jour qui sera la dernière pour vous.

Il n'est point de vérité si sensible qu'on ne puisse révoquer en doute ; mais il ne s'est encore trouvé personne jusqu'ici , à moins que d'avoir perdu le sens , qui se soit avisé de douter s'il mourroit. La licence des mœurs , les passions , la débauche , peuvent bien empêcher qu'on n'y pense ; mais rien ne sçauroit empêcher qu'on ne le croie.

Le premier âge du monde a vû des hommes qui vivoient plusieurs siècles , & ce même âge qui les a vû vivre si

long-temps, les a vû tous mourir. Tous nos jours sont comptez ; que le nombre en soit plus ou moins grand, il est toujours fini : les hommes se succedent les uns aux autres, nos aïeux ont été, & ne sont plus, le temps viendra que ceux qui vivront diront la même chose de nous.

Il y a deux cens ans que les Villes étoient peuplées comme elles le sont aujourd'hui, qu'est devenu tout ce peuple ? Il ne reste pas un seul homme du seizième siècle, il ne reste même de tous ces hommes que peu de poudre confonduë avec la terre. Trouvez dans ces ossements, ou dans cette poudre quelque marque de grandeur, de distinction, ou de noblesse ! orgueil des hommes, voilà bien de quoi te confondre ! mais voilà bien, ô mon Dieu, de quoi me désabuser !

Monarques, qui regnez dans l'Univers, & à la felicité de qui tant de gens conspirent, vous mourrez ; il n'y a pas loin du Trône jusqu'au tombeau : la naissance vous a distingué du reste des hommes, mais la mort vous rendra un jour égaux avec le moindre de vos sujets. Suite de prosperitez, raffinement de plaisirs, honneurs, richesses, magnificences,

victoires, tout sera un jour enseveli avec vous.

Grands du monde, vous mourrez; cherchez dans les tombeaux ce qui reste aujourd'hui de vos Ancêtres: dans cent ans il n'en restera pas plus de vous. Une Inscription ne conservera vos titres que pour apprendre à la Posterité, que vous n'êtes plus rien de ce que vous étiez dans le monde, & qu'il ne reste de vous qu'un peu de cendres beaucoup moins précieuses que l'urne dans laquelle on les a enfermées.

O que la mort est une bonne école, & que la vûe du tombeau gueriroit, & l'esprit, & le cœur de beaucoup de maladies, si l'on ne faisoit tous les efforts pour s'en éloigner.

Fussiez-vous le plus habile homme qui ait jamais été, eussiez-vous tous les trésors de l'Univers, fussiez-vous l'homme le plus heureux, vous mourrez. Quarante, ou cinquante ans de prospérité feront toute la durée de vôtre fortune, une fièvre de quelques jours, un accident, une petite pierre renversera en un instant tout ce colosse, tous les desirs, tous les projets, tous les soins infinis, & fatigans du cœur le plus ambitieux se ter-

minent à une convulsion , à un dernier soupir , à un souffle avec quoi la vie s'éteint: vie molle, & délicieuse, opulence, fortune , tout cela se termine à quelques funeraillles un peu plus éclatantes , & ces funeraillles au tombeau.

Que de frais , que de soins pour se bâtir une magnifique maison; mais hélas! ce n'est gueres pour vous que vous bâtissez , cette superbe maison n'est proprement que pour les autres ; pour vous , vôtre demeure sera le tombeau.

Nous qui faisons à présent de si salutaires réflexions sur le sort de tous les hommes , ignorons-nous quel doit être le nôtre , & sçavons-nous bien que nous mourrons. Dans moins de quatre-vingts ans nous ne serons pas en vie , & nous approchons chaque année au mois , au jour , à l'heure , & au moment de l'heure que nous expirerons.

Le son funebre de ces cloches , qui nous avertissent chaque jour de la mort de quelqu'un , nous fait souvenir qu'elles avertiront un jour les autres de nôtre mort.

Pour peu que nous fassions de réflexion aux choses , tout contribuë à nous faire souvenir que nous mourrons. Nous ha-

bitons les mêmes maisons où habitoient autrefois ceux qui ne sont plus aujourd'hui, que de personnes sont mortes peut-être dans le même lit; ou du moins dans la chambre où nous passons une partie de la vie! on entre dans l'Eglise où l'on doit être enseveli.

Ces arbres qu'on a fait planter subsisteront après nôtre mort, on ne les fait même planter que dans le dessein qu'ils nous survivent. Ces enfans que nous trouvons tous les jours sur nos pas semblent nous dire, qu'ils vivront encore lorsque nous ne serons plus en vie; plusieurs des personnes avec qui nous vivons, nous verront porter au tombeau. Ce qui est encore certain, c'est que les ais qui doivent former nôtre bière existent, peut-être sont-ils déjà prêts à être mis en œuvre; & les draps mortuaires, & les flambeaux, qui doivent servir à nos funeraillles, sont déjà travaillez.

Il n'est personne de nous qui ne voie à peu près jusqu'ou il a à vivre selon le cours ordinaire, dix, quinze, vingt-cinq, quarante ans; mettez-en même davantage, après quoi on est assuré de mourir: & combien de ceux qui font ces réflexions n'iront pas même jusqu'à cet âge?

Voilà donc à quoi peut se réduire tout ce qui me reste de vie ; honneurs , plaisirs , richesses , je ne dois plus vous posséder que tant d'années , c'est-à-dire , qu'il n'y a plus que dix , que vingt , que trente ans depuis ce jour jusqu'à ma mort , jusqu'à l'éternité ; & combien de ceux mêmes qui feront cette Méditation seront trompez dans leur calcul ! & après ce petit nombre de jours que j'ai encore à vivre , quel sera mon sort éternel ?

Non , Seigneur , de routes les folies dont l'esprit humain est capable , il n'en paroît point de plus inconcevable que celle-ci. Quoi ! je sçai que je dois mourir , qu'il y a une éternité heureuse , ou malheureuse après la mort , & je ne pense pas à bien vivre , & je ne fais pas tous mes efforts pour m'assurer un heureux sort après cette vie !

Je sçai certainement que je dois mourir , tres-probablement je n'ai pas même long-temps à vivre , & tous mes soins ne sont qu'à amasser du bien pour des heritiers , c'est-à-dire , pour des gens qui doivent me survivre , pour des gens qui se serviront du fruit de mes sueurs , peut-être du fruit de mes injustices , & de ce qui aura causé ma damnation pour

mener une vie plus somptueuse, & plus douce, & j'use ma santé, j'abrege même mes jours; j'oublie mon salut, je negligé de me préparer à bien mourir pour laisser à ceux qui me succéderont de quoi vivre à leur aise. Je sçai que je dois mourir, je ne puis penser sans frémir à toutes les conséquences de cette dernière heure; je sçai combien une bonne mort est difficile, & je pense à autre chose qu'à faire une bonne mort!

Je vois, & je sens l'extravagance de cette conduite, & je frémis à la seule pensée de mon aveuglement; mais ce qui me console, mon Dieu, c'est que je sens encore plus efficacement que l'horreur, & le regret que j'ai de ma conduite passée, est un effet de vôtre miséricorde, & que tout cela me répond, ce semble, de ma parfaite conversion; je suis résolu de profiter du peu de temps qui me reste à vivre, pour me préparer dès ce moment même à bien mourir.

I. I. P O I N T.

Réflexions sur la certitude de la mort.

Considérez quel aveuglement, quelle stupidité est la nôtre; nous sçavons que

nous devons mourir , & nous nous comportons comme si nous devions toujours vivre,

A voir la fraïeur , & les allarmes que nous cause la pensée de la mort dès que nous sommes malades , on diroit que la mort va faire désormais le sujet ordinaire de nos Méditations ; & à peine se croit-on hors de danger , qu'on éloigne la pensée de la mort , comme si elle n'étoit plus à craindre.

Ce seroit à la verité une étrange folie , & bien digne de compassion , si quelqu'un se flattoit de toujours vivre ; en est ce une moins pitoïable , & moins criante, de vivre comme si l'on ne devoit jamais mourir ?

On ne pense pas à la mort , parce que cette triste pensée effraïe ; mais si la seule pensée de la mort effraïe si fort , que fera-ce de la mort même ? Si de n'y pas penser , cela rendoit la mort moins certaine , ou moins affreuse , l'oubli seroit moins déraisonnable ; mais peut-on ignorer que le moment décisif de nôtre sort éternel est fixé , & que la mort n'est jamais plus épouvantable que quand on n'y a jamais pensé ?

Que les mondains s'étourdissent tant

qu'il leur plaira, leur divertissement, & leur oisiveté ne les empêchent pas d'approcher tous les jours de ce terme fatal. C'est la voie de tous les hommes, dit le Prophete, chacun y passe; tous ceux que nous ne voions plus dans le monde y ont passé; tous les jours quelqu'un fait ce chemin.

Il y a quelques années que ces Assemblées, ces academies de jeu, ces places publiques étoient remplies de ceux à qui nous avons succédé, & dans quelques années nous aurons fait place à d'autres. Ceux qui ont déjà disparu, ont-ils fait sagement de ne pas vivre plus chrétiennement que nous? Sommes-nous sages de ne pas penser à la mort plus qu'eux?

On a bien raison de dire, que la pensée de la mort est le grand correctif de toutes les vaines joies du monde; on se dégoûte aisément de ces parties de plaisir, ce luxe, cet éclat, ces grandes fortunes n'ébloüissent plus, dès qu'on pense, que dans quelques jours on doit mourir; pâle, défait, sans mouvement, sans force dans ce lit, d'où je dois être porté au tombeau, de quel œil verrai-je tous ces riches ameublemens, que je ne dois jamais plus voir? Plus ou moins

respecté , plus ou moins riche , on est alors peu touché de tous ces frivoles amusemens de la vie ; mais si l'on n'en a pas assez fait pour le Ciel , si l'on n'a même rien fait pour assurer son salut , si la conscience nous reproche un nombre infini de pechez secrets , d'infidelitez , d'injustices , meurt-on content ? Se sçait-on bon gré de n'avoir pas voulu penser à la mort ? Est-il temps alors d'y penser ? Libertins , gens du monde , Chrétiens imparfaits , aurez-vous eu raison de n'avoir regardé la mort que comme un songe ?

Dies formabuntur , disoit le Prophete , & *nemo in eis* ; Ces Astres rouleront encore sur nos têtes , les Saisons se succéderont les unes aux autres , la terre produira ses plantes , & ses fruits ; il viendra de nouveaux jours , & pas un de ceux qui vivent aujourd'hui sur la terre ne sera en vie. Nous serons même le sujet des réflexions qu'on fera alors sur l'inconstance , & le néant de toutes choses. Il y a centans , dira-t-on , en parlant de nous , que ces maisons étoient habitées , que ces ruës étoient fréquentées , que ces Eglises étoient pleines de gens ; que sont devenues toutes ces personnes : les biens ,

pour le mois de May. 325

& les maux de la vie ont passé avec elles, quelques vieux portraits nous font encore ressouvenir de leur luxe ? Leurs noms ne se trouvent gueres plus que dans les Registres mortuaires; Grands, & petits, Souverains, & sujets; Pauvres, & Riches, tout est mort. Il ne reste plus personne depuis un siecle, les nuits, & les jours se succedent encore, & nul de ces hommes ne vit, & *nemo in eis.*

Nous sommes surs que nous mourrons, nous ne devons donc nous regarder sur la terre, que comme des étrangers qui voïagent; vôtre maison, est à proprement parler, une Hôtellerie que vous trouvez sur vôtre route, & les portraits de vos aïeuls ne servent qu'à conserver la memoire de ceux qui y ont passé avant vous.

Que de soins inutiles, & qu'elle imprudence pour un voïageur, qui ne pense qu'à faire fortune, & à s'établir avantageusement dans un païs où l'on passe, & qu'on doit quitter au premier jour pour n'y revenir jamais. Ah! que ceux-là sont bien plus sages, qui travaillent à faire une fortune plus stable, & à se procurer une demeure heureuse dans l'autre vie, où l'on doit rester éternellement.

De bonne foi , si nous étions aussi assurez de ne jamais mourir , que nous sommes certains de ne pas toujours vivre ; aurions - nous une autre conduite ? Formerions-nous de plus vastes desseins ? aimerions-nous davantage ce triste séjour , penserions-nous moins à l'autre vie ?

Mais il faut donc tout quitter , s'ensevelir tous vivans dans un Cloître, abandonner le soin des affaires temporelles , pour ne penser plus qu'à la mort ? nullement , ce seroit une erreur bien grossiere de s'imaginer , que la pensée de la mort , qui sert si fort à mettre le bon ordre par tout , mit le désordre dans la vie civile. La pensée de la mort ne nous oblige pas de quitter un état où Dieu nous appelle, mais de vivre dans cet état comme des gens qui doivent mourir.

Qu'on s'applique avec soin aux affaires de sa famille , qu'on remplisse avec exactitude tous les devoirs de son état , qu'on vive dans l'éclat , & dans l'abondance , si la condition le porte ; mais qu'on se souviene qu'on mourra.

On ne fait presque rien de considérable où il ne se trouve toujours quelque chose qui nous fasse souvenir de la mort.

On en fait mention dans la plûpart des Contrats ; on appelle cela prendre ses assurances ; & malgré qu'on en ait , il faut que la pensée de la mort se trouve dans la plus grande fête de la vie. Dans un Contrat de Mariage, on n'oublie jamais cette clause ; à la mort , après la mort , celui des deux qui mourra le premier , comme si l'on ne pouvoit former une société sans penser au jour fatal qui doit la rompre ; vous êtes heureux , vous êtes riche , mais vous mourrez.

Puisqu'on doit necessairement mourir , est-ce un si grand mal d'être moins estimé , moins puissant , d'être moins riche , pourvû qu'on soit Saint ?

Certainement , ce n'est pas en ce monde que nous devons faire fortune , cette vie est trop courte pour meriter qu'on prenne tant de peines ; nous en avons une autre qui doit être éternelle , il importe donc beaucoup de travailler pour y être heureux.

Oseroit-on dire à cette jeune personne , qui trouve de si grands agrémens au bal , au jeu , aux spectacles , quelle se souvienna du moins dans ces lieux de délices qu'elle mourra ; elle rejetteroit fort une si triste pensée ; mais en sera-ce une

bien consolante pour elle, quand elle se souviendra à la mort, qu'elle a assisté au bal, aux spectacles, & qu'elle a été de toutes les parties de plaisirs ?

Vous avez obtenu enfin cet emploi, cette dignité, cette place, qui vous distingue si fort dans le monde, vous êtes heureux; mais vous mourrez.

Vous voilà relevé d'une tres-dangereuse maladie; Charges, biens, dignitez, tout étoit perdu par une mort si précipitée: quelle joie à ce retour! hélas! c'est tout au plus un délai de quelques années fort incertaines; car sûrement vous mourrez.

Vous avez fait vôtre fortune sur la terre, vous voilà supérieur à tous vos concurrens, & à vos envieux; la joie est répandue dans toute la famille, mais vous mourrez.

Eh, mon Dieu, quand serons-nous raisonnables! Je suis assuré que je dois mourir, que je ne suis dans ce monde qu'en passant, que mon sort doit être éternel, heureux, ou malheureux, c'est ce qui dépend de cette vie, & je pense à autre chose qu'à vivre chrétiennement, & à me préparer à bien mourir!

Non, Seigneur, je suis trop indigne

pour le mois de May. 329

contre moi-même , pour ne pas profiter ,
avec le secours de vôtre grace , de mes
erreurs , & de mes égaremens. Il y a
vingt , trente , quarante ans que je suis
en voïage , sans penser où je vas ; me
voici presque arrivé au terme , sur le
point de paroître devant vous pour être
jugé ; puis-je raisonnablement esperer
une sentence favorable ? Je sçai que je
mourrai , en voilà assez pour m'obliger
sûrement à bien vivre ; je suis resolu ,
mon Dieu , de passer le reste de mes
jours comme un homme qui est sûr de
bien-tôt mourir , ou du moins de mou-
rir plutôt qu'il ne croit. Soutenez-moi
dans cette sainte résolution , afin qu'a-
près avoir vécu chrétiennement , je puisse
avoir le bonheur de mourir de la mort
des Justes.



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de Juin.

PREMIERE MEDITATION.

Du tres-saint Sacrement de l'Eucharistie.

I. P O I N T.

De l'amour incomprehensible que Jesus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie.

Confidez tout ce que Dieu a fait de plus merveilleux, & de plus grand pour nous témoigner l'excès de son amour; l'adorable Sacrement de l'Eucharistie est l'abregé de toutes ces merveilles, & un témoignage perpetuel d'un amour encore plus grand.

Que Dieu ait daigné prendre un soin singulier de son peuple, qu'il ait fait en sa faveur tant de prodiges, qu'il ait suspendu les flots pour lui faire un chemin,

qu'il ait fait tomber du Ciel une viande miraculeuse pour le nourrir dans le Desert, qu'il l'ait comblé de mille bienfaits, jusqu'à vouloir être son défenseur, & son guide; ce sont là les effets d'un amour bien surprenant: mais que sans avoir égard à ce qu'il est, & à ce que nous sommes, Jesus-Christ fasse, pour nous témoigner son amour, tous les miracles qu'il fait dans l'adorable Eucharistie, qu'il daigne se renfermer dans un si petit espace, se multiplier à l'infini, se dépoüiller de sa majesté pour être continuellement avec nous, & ne se cacher sous les apparences du Pain, que pour nous servir de nourriture; que vous en semble, est-ce là nous aimer avec tendresse? Est-ce là une preuve éclatante d'un grand amour?

Quelque tendresse qu'ait un Souverain pour un Favori, il n'oublie pas qu'il est maître; il y a toujours des mesures à garder dans les plus grands témoignages d'amitié à l'égard des sujets: il n'y a que l'amour excessif que Jesus-Christ nous porte, qui ne garde point de mesures dans l'Eucharistie; il se donne, cet aimable Sauveur, il se livre, il se prodigue à ses enfans; on diroit qu'il

s'oublie lui-même dans cet adorable Mystere, & qu'il semble ne s'y souvenir que de nous.

Avons nous jamais bien considéré l'amour extrême que ce divin Sauveur nous témoigne dans la divine Eucharistie? Et si nous l'avons considéré, l'avons nous jamais bien compris? Le comprendrons nous jamais bien?

Quoi! dans le temps que ceux qu'il a comblé de bienfaits ont conspiré sa mort; dans le temps qu'un de ses Apôtres le trahit, & que les hommes délibèrent du moïen de lui ôter la vie, cet aimable Sauveur est tout occupé des moïens de témoigner à ces mêmes hommes l'amour incompréhensible qu'il a pour eux.

Jesus-Christ n'ignoroit rien de ce qui se tramoit contre lui; il prévoïoit parfaitement tous les outrages à quoi cet auguste Sacrement alloit exposer sa divine personne. Son amour est encore plus grand que nôtre malice; c'est dans ces circonstances qu'il fait cette merveille: mais combien de prodiges en la faisant?

La substance du Pain aneantie sans détruire les accidens; le Corps de Jesus-Christ en même temps reproduit en mille

endroits differents , & toujourns tout entier dans une espace presque indivisible soumis à la parole d'un simple Prêtre , distribué indifféremment à tous les Fidèles qui se présentent , réellement présent sans éclat , & sans majesté ; ce sont là les merveilles qu'il fait pour nous prouver jusqu'à quel excés il nous aime : y a-t-il réüssi ?

Sommes-nous conyaincus d'une si étonnante verité ?

Je l'avoüe , ô mon Dieu , je suis étonné , interdit , quand je pense à cette merveille ; je ne puis revenir de mon étonnement , quand je considere tout ce que vous faites pour l'amour de nous dans ce Mystere ; mais je suis encore plus étonné , plus interdit , quand je pense que tout cela n'est pas capable de nous faire aimer ardemment Jesus-Christ.

Quel amour surprenant ne nous témoigna-t-il pas au moment de sa Conception ? quelle tendresse au jour de sa Naissance ? quelle bonté durant tout le cours de sa vie mortelle ? & quel excés d'amour en s'immolant pour nous sur la Croix ? Mais toutes ces preuves étonnantes de son amour , ne se trouvent-elles pas renouvelées , & comme réünies dans l'Eucharistie ?

Jesus Christ s'y déguise sous les apparences du Pain ; il y renaît , pour ainsi dire , il vit dans l'obscurité , il y est immolé , & offert plusieurs fois le jour en sacrifice. Ce n'est plus pour racheter les hommes ; le Mystere de la Redemption est pleinement accompli ; le Redempteur possède une grandeur , une gloire pleine , & incapable d'accroissement ; ce n'est donc que pour satisfaire l'amour immense qu'il a pour nous , qu'il y vit d'une maniere si ineffable , & quel autre fruit peut-il tirer de cette mort sacramentelle , que le plaisir de s'immoler sans cesse à son Pere pour l'amour de nous ?

Si du moins il eut paru visiblement sur nos Autels avec cet air de majesté , & cet éclat si convenable à son adorable personne ; s'il se fût moins déguisé , il y seroit respecté davantage : il est vrai , mais il y seroit plus craint , & son amour ne s'accommode pas d'une crainte qui effraie. Tout ce qui peut diminuer , ou affoiblir l'empressement , & la confiance , est contraire à un grand amour : ce divin Sauveur fait ses délices d'être avec les hommes , il cache tout ce qui peut leur servir de raison , ou de prétextes

de s'éloigner de lui.

Les Princes de la terre ne font leurs liberalitez qu'en certains temps, & à certaines personnes : Jesus-Christ dans le tres saint Sacrement donne tout, en tout temps, & à tous.

Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, & qui êtes chargez, & je vous soulagerai. Pouvoit-il nous donner un motif qui nous interessât davantage? Il suffit d'être pauvre, d'être affligé pour avoir droit de puiser dans cette source de tout bien : la misere, & les adversitez sont pour nous un nouveau motif de confiance, & pourvû qu'on n'y mette nul obstacle, on est assuré d'en être toujours bien reçu.

Jesus-Christ devenu nôtre nourriture dans cet adorable Mystere, ne doit-il pas nous tenir lieu de tout. 3. *Reg.* 19. C'est ce Pain celeste qui donne tant de force dans le voïage; c'est cette source d'eau vive qui réjaillit jusqu'au delà des temps. *Joan.* 4. C'est cette Table mystérieuse qui nous console. *Psal.* 12. En effet, qu'est-ce que Jesus-Christ pouvoit nous donner? Quel présent pouvoit-il nous faire, qu'il ne nous ait pas fait en se donnant lui-même à nous? *Quomodo*

non etiam cum illo omnia nobis donavit ?

Rom. 8.

Mon aimable Sauveur, qu'avez-vous trouvé en nous qui ait pû vous porter à nous aimer d'un amour si excessif, si incompréhensible ? Mais que trouvons-nous en vous qui ne soit capable d'embraser nôtre cœur du feu de vôtre amour ? Quand vous ne feriez que permettre que je vous aimasse, ce seul honneur, cette seule bonté devroit être un motif bien engageant à quiconque connoît quel avantage c'est d'aimer un Dieu. Mais, ô mon aimable Sauveur, que vous daigniez m'aimer au point que vous le faites dans cet adorable Mystere, & qu'il se trouve un cœur sur la terre, qui connoissant, & croïant ce prodige, ne daigne pas aimer ce Dieu ! Voilà ce qui paroît plus inconcevable, pour ainsi dire, que ce Mystere même.

II. POINT.

*Réflexions sur l'amour incompréhensible
que Jesus-Christ nous témoigne dans
l'adorable Eucharistie.*

Considérez, qu'il est surprenant qu'un Dieu nous aime jusqu'à ce point, que
de

de se mettre sous les especes sacramentelles dans l'Eucharistie. C'est un Dieu qui nous aime , & qui nous aime en Dieu ; mais que nous n'aïons que de l'indifference , que de la froideur pour ce Dieu dans le Mystere même , où il nous prouve si efficacement jusqu'à quel excès il nous aime ; est-ce là un Mystere aisé à comprendre ? Quel barbare , instruit de ce que nous croïons de ce Mystere , pourroit croire que nous aimassions si peu Jesus-Christ ?

Ce divin Sauveur n'a que faire des hommes , & cependant , il compte pour rien d'être renfermé dans une Hostie jusqu'à la fin des siècles , tant il aime les hommes , tant il est sensible au plaisir d'être avec eux. Les hommes au contraire ne peuvent se passer de lui , & cependant , ils comptent pour rien la grace qu'il leur fait de demeurer avec eux , si peu ils l'aiment , si peu ils font de cas du bonheur qu'il y a d'être avec lui.

Ces personnes oisives , & ennüées de leur propre oisiveté , qui paroissent si rarement , & avec tant de dégoût dans nos Temples ; ces gens du monde qui passent les trois heures aux spectacles profanes , & la plus grande partie de

leur vie au jeu , à des divertissemens , à des assemblées de plaisir , estiment-ils beaucoup l'avantage , & l'honneur que nous avons de rendre nos hommages à Jesus-Christ réellement present sur nos Autels , eux qui regardent ce devoir de Religion comme un supplice ?

Nous croïons que Jesus-Christ est sur nos Autels , nous sçavons qu'il y est ; les besoins que nous en avons , ce qu'il peut , ce qu'il attend de nous , ce que nous lui devons , ce qu'il merite. De bonne foi , nôtre conduite sur ce point prouve-t-elle nôtre créance ? A voir le dégoût , l'indifference , l'éloignement , le mépris même qu'on a de Jesus-Christ dans l'Eucharistie , peut-on raisonnablement juger que nous croïons ce que nous faisons profession de croire de cet adorable Sacrement ?

Jesus-Christ ne se repent point d'avoir fait ce miracle , ni d'avoir pris un moïen si extraordinaire pour satisfaire l'amour extrême qu'il a pour nous ; mais que pense-t-il du peu d'amour que nous avons pour lui ? Et qu'en devons-nous penser nous-mêmes ?

Nous sommes si reconnoissans , & si sensibles aux moindres bienfaits ; un té-

moignage d'amitié mal reçu irrite justement les personnes les plus indifférentes ; toutes les loix , tous les peuples condamnent toute ingratitude , ne sera-ce qu'à l'égard de Jesus Christ dans l'Eucharistie , qu'on se dispensera de cette loi , & qu'on sera , ce semble , impunément ingrat ?

Je conviens , que s'il eut été à mon choix de demander à Jesus Christ une preuve éclatante de l'amour qu'il me porte , non seulement je n'eusse jamais osé lui demander le miracle qu'il fait , mais je n'eusse jamais pû même m'imaginer qu'un Dieu pût m'aimer jusqu'à ce point , que de faire pour moi ce miracle. Cependant , ce miracle s'est fait ; je médire , j'admire moi-même cette merveille , & en aime-je plus Jesus-Christ ? Il est vrai ; nous ne meritons rien moins que d'être aimez d'un Dieu , qui connoît si bien ce que nous sommes ; mais que connoissant nous mêmes ce que Jesus-Christ est , nous aïons de la peine à l'aimer : voilà ce qui effraie.

La chose paroît incroyable ; elle est vraie cependant : si Jesus-Christ nous eût moins aimé , s'il n'eût pas fait ce prodige , ce miracle pour l'amour des hom-

mes, il en seroit moins maltraité.

Faut-il, Seigneur, que la preuve la plus engageante de vôtre amour pour nous, devienne par nôtre malice le sujet de la plus noire ingratitude, & du plus sacrilege mépris?

Si un étranger, si un barbare eut donné la moitié de son bien pour nous nourrir dans le besoin, quelle seroit nôtre reconnoissance? Et s'il arrivoit que ce bienfauteur étranger passa par la Ville, où l'on demeure, quels seroient nos empressements, & nôtre assiduité auprès de lui pendant son séjour? Jesus-Christ a donné tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, il se donne lui-même pour être nôtre nourriture, il est sur nos Autels; sommes-nous beaucoup empressez à lui faire la cour?

Quels furent les sentimens de Jesus-Christ, lorsqu'il se vit abandonné de tout un peuple qu'il avoit comblé de bienfaits, abandonné de ses Disciples même, les plus ardens à son service? Quels doivent être ses sentimens dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, où il est abandonné presque de tout le monde la plus grande partie du temps, & où il est si peu visité même par les personnes Re-

ligieuses qui l'ont dans leur maison ?

Les Païens , & les peuples barbares de l'Orient , s'écrioient au seul récit de ce Mystere : O le bon Dieu , que le Dieu des Chrétiens ! qu'il est bienfaisant ! qu'il est aimable ! mais qu'auroient ils pensé , si on leur avoit dit , que ce Dieu si aimable n'est presque point aimé de la plûpart des Chrétiens ? que non seulement cette viande si exquise n'excite point leur appetit , mais qu'ils en ont du dégoût , & qu'ils se servent même de cet état humble , & obscur , où l'excès de son amour l'a réduit , pour commettre les plus grandes impietez ?

Si le Sauveur , moins prodigue de ses trésors , n'avoit voulu se trouver sur nos Autels que rarement , & qu'il ne pût se dire qu'une Messe dans une seule Ville de l'Univers , une seule fois dans un siecle ; quel seroit le concours , & quels empressemens de tous les Chrétiens pour assister à cet adorable Sacrifice ? Heureux , s'écrieroit on , ceux qui peuvent voir ce jour privilégié , & adorer avant leur mort Jesus-Christ dans l'Eucharistie ?

Le bienfait est-il moindre pour être plus commun ? Et depuis quand sera ce

une moindre faveur d'avoir Jesus-Christ sur tous les Autels, tous les jours, à toute heure? Sommes-nous moins heureux que ceux qui n'auroient eu le bonheur que de l'avoir une seule fois dans leur vie? Mais faisons-nous grand cas de ce bonheur?

Que de personnes se nourrissent du Corps, & du Sang adorable de Jesus-Christ! Fut-il jamais une nourriture plus salutaire, ni un remede plus efficace pour toute sorte de maux? où sont les guerisons? où sont ces ames genereuses, la terreur des ennemis de leur salut? ces ames embrasées de ces divines ardeurs que doit produire la viande dont elles se nourrissent? On porte le feu dans son sein, & on n'en sent point les ardeurs, & l'on est tout de glace.

Jesus-Christ touche de sa main un malade; & il guérit, la femme qui avoit touché le bord de sa Robbe, recouvre la santé; je n'en suis pas surpris: mais ce qui m'étonne, c'est qu'approchant si souvent de nos sacrez Mysteres, nous soions toujours les mêmes. Ce n'est plus le bord de la Robbe du Sauveur qu'on a le bonheur de toucher maintenant, c'est le Corps, c'est le Sang adorable de Jesus-

Christ qu'on tient entre ses mains, qu'on reçoit, & qu'on mange; & l'on reste aussi languissant, aussi malade, que si on ne l'avoit jamais touché. Quelle passion vaincuë après un si grand nombre de Communions? quel vice corrigé? quelle vertu acquise? Une seule Communion peut suffire pour faire un Saint: j'en puis compter six-vingts, & davantage, & je suis aussi imparfait, peut-être même plus vicieux que je n'étois avant que j'eusse eu le bonheur de recevoir cette divine nourriture.

Cette réflexion doit effraïer tout homme qui a de la Religion, & par malheur elle n'est que trop bien fondée. En effet, qu'y aura-t-il de salutaire pour moi, si le Corps, & le Sang précieux du Sauveur ne me servent plus de rien? Et quel autre remede sera efficace, si celui-ci est inutile?

On ne pense pas à une si effraïante vérité; & à quoi est-ce qu'on pense? Le dégoût que nous avons de cette Manne celeste signifie-t-il beaucoup de santé? La langueur, la foiblesse, & les infirmités que nous experimentons après tant de Communions, ne nous présagent-elles pas une mort prochaine! Et nous

sommes tranquilles ! & nous n'y pensons pas ! qui nous rassure ?

Quid ultra debui facere ? Que pouvois-je faire de plus grand , & de plus engageant que ce que j'ai fait , peut nous dire cet aimable Sauveur ? Je n'ai rien de meilleur à donner que moi-même , & avec moi , je donne tout ; mais pour un si grand bienfait , quelle reconnoissance ?

Ego te pavi manna , & tu me cecidisti alapis , & flagellis. Je t'ai donné mon Corps , & mon Sang pour nourriture , & tu t'es servi de cette merveille pour me maltraiter.

Le dessein de ce divin Sauveur est de donner une vie abondante à l'ame ; & cette ame convertit cette Manne divine en poison. Il est le Pain des forts ; & ces Prêtres qui le mangent chaque jour , & ces Fideles qui le reçoivent si souvent , vivent dans une étonnante langueur , & meurent bien souvent de foiblesse.

Son dessein est de s'unir intimement à l'ame fidele ; il entre à la verité dans le sein de tous ceux qui communient : mais entre-t-il dans le cœur de bien des gens ?

Jesus-Christ a prétendu que ses enfans trouvaient dans l'Eucharistie une source

ce intarissable de consolation dans leur exil , & un soulagement dans les maux de la vie présente ; y a-t-on recours dans les adversitez ? Le Sauveur sur nos Autels est-il l'objet de nôtre confiance ? Il doit l'être ; c'est là proprement l'Arbre de vie : à qui tient-il que nous n'en ressentions les effets ?

Enfin , j'ai institué ce Mystere , peut dire ce divin Sauveur , dans le dessein qu'on me dédommageroit sur les Autels des outrages dont on ma chargé tout le temps que j'ai paru visiblement sur la terre , c'est-à-dire , que j'y serois visité , adoré , & ardemment aimé de tous les Fidèles. Hélas ! tout le contraire arrive par leur pure malice ; on renouvelle aux pieds de ces Autels les outrages les plus sanglans par des profanations scandaleuses.

Est-on fort pressé à faire la cour à Jesus-Christ ? Combien de libertins viennent l'outrager jusqu'aux pieds de ses Autels ? Combien de traîtres à sa Table ?

Ses Ministres lui font-ils grand honneur ? Et leur modestie , leur pieté , leur Religion à l'Autel , sont-elles une preuve visible de leur foi , excitent-elles la devotion des Fidèles ? Quelle froideur

plus dégoûtante, quel mépris plus universel !

Aimable Jésus, qui voïez combien indignement je vous ai traité dans cet auguste Sacrement, que pensez-vous de moi ? Mais qu'en dois-je penser moi-même ?

Deviez-vous vous attendre à une si noire ingratitude de la part d'un serviteur, qui n'avoit pas oublié vos bienfaits ? Mais dois-je me promettre encore quelque miséricorde de la part d'un Dieu pour qui j'ai eu la dernière indifférence ?

Oùi, mon doux Jésus, je me promets cette miséricorde d'un Sauveur, qui n'a rien tant à cœur que la conversion des pécheurs, & qui me l'a fait déjà sentir cette miséricorde, par les sentimens de regret, & de douleur qu'il me donne. Si un cœur contrit, & humilié peut vous rendre quelque hommage, j'espère, Seigneur, de réparer, en quelque manière, mon peu d'amour pour vous, & mes irréverences passées, par les hommages que je vous rendrai. Toute mon ambition se réduira à vous plaire, & à vous adorer sur vos Autels, en esprit, & en vérité. L'empressement que j'aurai désormais à vous faire la cour dans cet ado-

rable Mystere , sera une preuve de ma tendre , & de ma respectueuse reconnoissance ; ma modestie , & ma dévotion en vôtre présence seront une preuve certaine de ma foi ; & autant que j'ai été jusqu'ici insensible à un si grand bienfait , autant vais-je m'étudier , avec le secours de vôtre grace , à vous donner des marques éclatantes de mon amour , de mon respect , & de mon éternelle reconnoissance.

Est-il possible , ô mon doux Jesus, que j'aie été jusqu'ici insensible à vôtre amour , & que ce feu divin qui embrase le cœur de tous les Bienheureux n'ait pas vaincu ma tiédeur. C'en est fait , je veux sortir de cet état d'indifference , & déjà il me semble que mon cœur est entièrement changé : à la verité , je n'ose pas encore dire que je vous aime ; mais il me semble que je veux ardemment vous aimer.

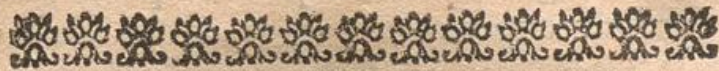
Mon aimable Sauveur , dont le cœur est toujours embrasé de tendresse pour moi , toujours ouvert pour me recevoir , toujours prêt à me faire misericorde ; pardonnez-moi toutes mes irreverences passées. Ah , mon Dieu , & mon tout , que je cesse de vivre , si je dois continuer

de vous aimer si peu ! que mon cœur
soit aneanti , s'il doit être sensible à au-
tre chose , s'il doit s'occuper d'autre
chose que de vous !

Je vous aimerai , mon aimable Re-
dempteur , le reste de ma vie , & je
vous consacre le reste de mes jours.
Vôtre Maison , mon doux Jesus, sera le
lieu de ma demeure ; c'est aux pieds de
vos Autels que je me délasserai de mes
fatigues , j'y trouverai la nourriture de
mon ame , & mon repos ; mes délices
seront désormais d'être en vôtre présen-
ce , de vous y aimer sans cesse , & de
vous adorer.

LECTURE. *On pourra lire le Chapitre
septième du quatrième Livre de l'Imitation
de Jesus-Christ.*





SECONDE MEDITATION.

Pour le mois de Juin.

Du peu de respect qu'on a pour Jesus-Christ dans le tres-saint Sacrement.

I. P O I N T.

Combien Jesus-Christ merite d'être honoré des hommes dans le tres-saint Sacrement.

CONsidérez , que plus Jesus-Christ s'humilie pour l'amour des hommes , plus aussi devons nous l'honorer , & l'aimer. Or s'il n'est point de Mystere où ce divin Sauveur nous témoigne plus de tendresse que dans l'Eucharistie , aussi n'en est-il point où il s'abaisse davantage , pour nous témoigner son amour.

Dépoüillé de cet air de majesté , qui se fait sentir jusques dans ses plus profondes humiliations ; déguisé sous les foibles apparences du Pain , caché sous ces especes sacramentelles , non seulement Jesus-Christ ne paroît pas Dieu , il n'y paroît pas même homme , & dans

un tel déguisement, à quels mépris n'est-il point exposé ?

Cependant, cet homme ainsi déguisé, est le Créateur de toutes choses, le souverain Maître de l'Univers, le Roi, le Juge, le Dieu de tous les hommes ; & si nous voulons un titre encore plus engageant, & plus tendre, nôtre Père, & nôtre Rédempteur.

C'est lui qui fait la parfaite félicité de tous les Bienheureux ; arbitre de nôtre sort éternel, lui seul peut faire nôtre bonheur.

C'est là ce divin Sauveur, si formidable à tout l'Enfer, devant qui toutes les Puissances du Ciel, & de la terre tremblent, & au seul nom de qui tout genou doit fléchir par respect.

Le croïons-nous ? Le regardons-nous comme tel ? Et les honneurs que nous lui rendons dans cet adorable Sacrement, répondent-ils de nôtre créance ? Mais à nous voir en sa présence, peut-on raisonnablement juger que nous le croïons ?

Moïse ne peut approcher du Buïsson ardent que pieds nus par respect pour la terre où se faisoit cette merveille. Un coup d'œil peu respectueux sur l'Arche

du Seigneur coute la vie à plus de cinquante mille Bethsamites. Une Nuée miraculeuse répandue dans le Temple de Salomon inspire à tout le peuple une vénération prodigieuse, & oblige le Roi d'immoler au Seigneur plus de deux cens milles victimes, en reconnoissance d'un si signalé bienfait ; ce n'étoient là cependant tout au plus que quelques foibles figures de celui que nous avons tous les jours sur nos Autels, dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie. Quels hommages ! quelle veneration ! quels respects ne merite pas la réalité dans cet auguste Sacrement !

Les Anges sont en foule autour de ces Autels pour adorer, & pour aimer cet adorable Jesus, quoique ce ne soit pas pour eux qu'il se soit mis dans le saint Sacrement ; les hommes, pour qui seuls s'est fait ce miracle, sont les seuls qui le traitent indignement.

Si nous ne connoissons pas Jesus-Christ nous sommes perdus sans ressource, puisque la vie éternelle consiste à le connoître : mais à quoi devons-nous nous attendre, si faisant profession de le connoître, & de le croire réellement présent dans l'adorable Eucharistie, nous l'ho-

norons si peu , & nous l'aimons encore moins ?

Jesus-Christ est déguisé sous les apparences du Pain ; on n'ignore pas le motif de ce Mystere : mais un Roi déguisé, & reconnu pour tel , en est-il moins respectable ? Et le Sauveur devenu si accessible par ce miracle , en doit-il être moins honoré ?

Rien ne devoit être si propre à le dédommager des ignominies de sa Passion, & de toutes les indignitez qu'il avoit souffertes durant sa vie mortelle , que sa demeure sur nos Autels.

Ce n'est plus au milieu d'un peuple révolté , & ennemi ; ce n'est plus au milieu d'une Nation dépravée , & perverse qu'il habite ; c'est dans les Temples des Chrétiens, c'est parmi ses propres enfans , c'est au milieu d'un peuple qui le reconnoît pour son Redempteur , qui fait profession de l'aimer , & de le servir , au milieu d'un peuple fidèle. Quel hommage de tous les cœurs ! quel culte plus respectueux que celui qu'on doit lui rendre sur ces Autels , & à quels honneurs ne doit-il pas s'attendre ! Voilà ce que vous pensez , considérons ce que nous faisons.

Si les Juifs eussent connu Jesus-Christ autant que nous avons le bonheur de le connoître ; pensons-nous qu'ils l'eussent traité si indignement ? Ne l'auroient-ils pas traité du moins plus respectueusement que nous ne faisons nous-même ? Mon Dieu , que de reproches nous fait là dessus nôtre raison , nôtre conscience, & qu'il est affreux de comparer nôtre conduite avec nôtre créance sur ce point !

Combien de fois avons-nous envié le bonheur de ces hommes privilégiés , qui éclairez des lumieres de la Foi , reconnurent la divinité du Sauveur durant sa vie mortelle ? Ce Jesus merite-t-il moins nos adorations sur nos Autels ? Y est-il moins bienfaisant, moins puissant, moins aimable ? Il y est réellement présent ; le voile qui le cache ne dérobe pas aux yeux de la Foi la connoissance de ce qu'il est , de ce qu'il peut , & de ce qu'il exige. Ces Princes , ces Peuples , ces Prêtres qui paroissent dans nos Temples, croient être aux pieds de Jesus-Christ ; ils condamneroient au dernier supplice un sacrilege profanateur des Vases sacrez : leur zele , leur dévotion , leur modestie , leurs respects répondent ils à leur créance ? O qu'il est horrible de croire qu'on

est à la présence de Jesus-Christ, & d'y être comme si on ne le croïoit pas.

Seigneur, après tant de miracles de votre puissance, & de votre sagesse, il est de votre gloire de faire un nouveau miracle de votre bonté, qui est de vaincre l'insensibilité de mon cœur, & de daigner surmonter tous les obstacles que je mets aux effets de votre miséricorde. Quelle affreuse contradiction entre ma créance, & ma conduite! Je crois, & c'est de bonne foi, ce me semble, que vous êtes réellement présent dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie, & je suis avec si peu de respect en votre présence! & je ne vous y ai vû jusqu'ici qu'avec la dernière indifférence, & combien de fois avec mépris! Vous voïez, Seigneur, le regret sincere que j'en ai, & le desir ardent que vous me donnez de réparer désormais, par un culte vraiment respectueux, mon peu d'amour pour vous, & mes irréverences passées. Augmentez ma foi, embrasez-moi du feu de votre amour, & vous n'aurez plus sujet de vous plaindre de mon oubli, ni de mon peu de respect en votre présence.

II. P O I N T.

*Réflexions sur le peu de respect qu'on a
pour Jesus-Christ dans le tres-saint
Sacrement.*

Considérez quel malheur c'est de ne pas connoître Jesus-Christ : hélas ! c'est de tous les malheurs le plus à plaindre ; mais en est-ce un moindre de le connoître , d'être même certain qu'on est en sa présence , & de lui manquer de respect ?

De bonne foi , quel homme tant soit peu raisonnable, instruit des Mysteres de nôtre Religion, & peu informé de nôtre conduite , pourroit jamais croire que Jesus-Christ fut si peu aimé , si oublié , & si peu honoré des Chrétiens ? Nous ne sommes que trop instruits de l'indifférence qu'on a pour ce divin Sauveur , & de la maniere outrageante dont on le traite dans ce redoutable Mystere ; avons-nous de la peine à le comprendre ? Mais en avons-nous du moins à augmenter le nombre de ces ingrats , & de ces impies profanateurs ?

La chose paroît peu croïable ; elle est

cependant vraie ; Jesus-Christ est traité sur nos Autels par un grand nombre de fidèles, comme s'il n'y étoit qu'en figure ; & bien souvent n'auroit-on pas même sujet d'être justement indigné, si l'on voioit traiter la seule image du Redempteur comme l'on traite son sacré Corps.

Il n'est pas nécessaire de rappeler ici le triste souvenir de ces temps malheureux, où l'herésie porta l'abomination de la désolation jusques dans le Lieu saint ; les sacrileges débris de tant de Temples renversez, les cendres de tant de Prêtres mêlées avec celles de tant d'Autels brûlez, & tant d'autres monumens encore vivans de l'impiété des Heretiques, ne nous retracent que trop l'image affreuse des plus horribles profanations qu'on a faites du Corps, & du Sang adorable de Jesus-Christ, pour oublier jamais ce qui doit faire le sujet éternel de nos larmes. La sainte Hostie percée, déchirée, foulée aux pieds, jettée à de vils animaux, & cent autres abominables sacrileges dont les démons mêmes auroient horreur : peuvent-ils ne pas toucher un cœur chrétien ?

Manquons-nous de sujets d'indignation, & de pleurs, à la vûe de nos pro-

pres désordres ? Que d'irréverences jusqu'au pied des Autels ! que d'horribles profanations tous les jours dans les Eglises ! avec quelle horreur Jesus-Christ doit-il être entre les mains d'un scélerat ? avec quelle impieté est-il reçu dans le sein impur d'un impie ?

Combien de libertins, & de femmes mondaines ne semblent assister à nos redoutables Mysteres, que pour insulter à l'humilité d'un Dieu, qui ne se met dans un état si vil, & si abject que pour eux ? Combien d'impies ne plient un genou devant lui que par dérision ?

Mais ne sont-ce point ici de vaines lamentations que nos peres nous ont transmises ? Et a-t-on raison de se plaindre, & de gémir si fort sur nôtre peu de Religion ? que nous en semble ? c'est à nous de répondre. Helas ! les picquants remords de nôtre conscience ne répondent que trop ; & si nous sommes nous-mêmes dans le cas, comment sommes-nous si tranquilles ?

Ces Ministres du Dieu vivant, ces Prêtres du Seigneur, qui ne paroissent tels à l'Autel que par les ornemens sacrez dont ils sont revêtus, & qu'on voit offrir le plus saint, & le plus auguste de

tous les Sacrifices avec si peu de dévotion, & souvent même avec peu de bien-séance chrétienne: ces Prêtres si peu dissemblables au peuple par leurs mœurs, & souvent moins touchés de nos sacrez Mysteres que le peuple; ces Prêtres scavent de quel prix est la victime qu'ils offrent, & ils font profession de croire, que cette précieuse victime est réellement Jesus-Christ.

Certainement, il faut être bien ennuïé, bien dégoûté de la présence de Jesus-Christ, pour dire la Messe avec une précipitation qui scandalise. On se débarrasse le plutôt qu'on peut de ce qu'on ne fait qu'avec dégoût; une telle victime est elle à charge? On sent que ces réflexions effraient, & revoltent l'esprit; mais que nous sert de nous indigner contre nôtre peu de Religion, si nous ne devenons pas meilleurs Chrétiens?

Dire que nous ne croïons pas, cette pensée fait horreur: dire que nous croïons, quoique nôtre conduite soit toute opposée à nôtre créance, c'est une malice, une impieté même qui épouvente; nôtre raison juge que le parti le moins déraisonnable est de penser, & de dire que nous ne croïons pas; mais qu'elle

est nôtre condition , & quelle sera nôtre sort ?

L'Eucharistie est le gage le plus précieux de l'amour de Jesus-Christ pour son Eglise , & une source abondante de graces , & de benedictions ; indigens , affamez , alterez autant que nous le sommes , nous empessons-nous beaucoup d'aller à cette source de tous les biens ?

Qui va à la Messe plein d'une haute idée de cet adorable Sacrifice ? qui pense à rendre graces à Jesus-Christ , de ce qu'en abolissant tous les autres Sacrifices , il nous a laissé une Hostie que Dieu ne peut pas ne pas agréer ? une Hostie proportionnée aux bienfaits que nous avons reçûs de lui , & à ceux que nous pouvons lui demander ; une Hostie capable d'effacer tous les pechez des hommes. On ne pense à rien moins , & la chose merite-t-elle qu'on y pense ? Que Jesus-Christ ait fait de si grands frais pour nous faire de si grands biens , & que ceux en faveur de qui il les a faits , negligent d'en profiter , & les regardent avec la derniere indifference ; est-ce là un mépris peu sensible à un bon cœur ?

Qu'un Prêtre tienne dans ses mains

l'Agneau de Dieu, qui efface les pechez du monde, & que les siens ne soient pas effacez ! qu'un Chrétien voie son Sauveur exposé sur nos Autels, & que sa confiance soit encore chancelante ! qu'il soit invité à sa Table, & qu'il trouve, ou des raisons, ou des prétextes pour s'en éloigner ! qu'il est épouventable d'attendre à l'heure de la mort de développer ces Mysteres !

Cent fois avons-nous entendu le reproche que Jesus-Christ nous fait par son Prophete : Si un ennemi m'avoit maltraité, je n'en serois pas surpris; mais un Disciple, mais un enfant que je nourris de ma propre chair, & de mon Sang ! Il est sensible de se voir maltraité par des personnes qu'on n'a jamais desobligées; mais qu'il est dur de voir qu'on se sert de nos propres bienfaits pour nous maltraiter.

Depuis le temps que nous entendons faire ce reproche, ne diroit-on pas que nous nous y sommes accoûtumés ? c'est-à-dire, qu'à force de voir maltraiter Jesus-Christ sur nos Autels, & d'augmenter nous-mêmes le nombre de ceux qui le maltraitent, nous sommes devenus insensibles, à un reproche si bien fondé,
&

& si tendre. Judas lui-même n'en fut point touché ; cette comparaison est effrayante ; mais enfin, un si grand nombre de Communions que nous avons faites, ont-elles eu des fruits propres à nous consoler ?

De bonne foi, quand on n'a eu que de l'indifférence, & même du mépris pour ce divin Sauveur sur nos Autels, le reçoit-on avec beaucoup de confiance à la fin de la vie ? Et Jesus-Christ porté en Viatique sera-t-il un grand sujet de consolation à qui n'a eu pour lui que de l'indifférence, & du mépris ?

Filiis enutrivit, & exaltavit, ipsi autem spreverunt me. Isai. I.

J'ai nourri des enfans, & je les ai distingués, & comblés de gloire, & toute leur reconnaissance se réduit à me mépriser ; n'étoit-ce pas assez d'avoir été rassasié d'opprobres par ceux qui ne m'avoient pas connu ? Faut-il que je sois encore si ignominieusement traité par ceux même qui me connoissent ? Je leur ai tout donné, mon amour pour eux m'a obligé à me donner encore moi-même : ces Autels pauvres, & négligés, ces Eglises sans adorateurs, ce Sacrifice offert avec si peu de dévotion, ces irréve-

rences jusqu'au pied des Autels , & ce grand nombre de Communions sacrileges font voir, si je suis beaucoup aimé, & respecté.

Je ne puis plus , Seigneur , tenir contre un reproche si touchant , & si juste ; vous vous vengez par un nouveau bienfait : je sens que mon cœur s'amollit , & que ma douleur , jointe à la confusion que me cause le triste souvenir de mes ingrattitudes , ne me permet pas de vous dire autre chose que ces paroles : *Pater , peccavi in Cælum , & coram te , jam non sum dignus vocari filius tuus.*

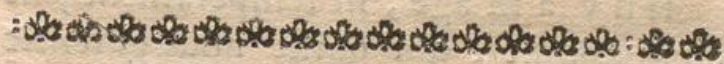
Oüi , Pere de misericorde , j'ai peché contre le Ciel , qui ordonne si expressément le respect envers tous les Peres , mais particulièrement envers le meilleur de tous les Peres , & contre vous , puisque je me suis même servi de vos plus engageans bienfaits pour vous offenser. Oüi , Pere plein de bonté , j'avouë que j'ai peché ; vous pouvez me perdre , je l'ai mérité ; mais songez que c'est un fils qui reclame vôtre misericorde. J'ose même vous présenter , & vous offrir ce même Corps adorable , & ce Sang précieux que j'ai profané , pour appaiser vôtre juste colere ; je ne merite pas d'être

pour le mois de Juin.

363

appelé vôtre fils, mais j'espere que vous me ferez la grace d'être du moins un serviteur respectueux, & fidèle, & mon assiduité à vous faire la cour dans vos Temples, ma modestie, mon respect, & mes adorations répareront, comme je l'espere, mes desordres passez.

LECTURE. *On pourra lire les Réflexions sur les irréverences dans les Eglises. Tom. 3. pag.*



TROISIE'ME MEDITATION

Pour le mois de Juin.

De l'incertitude de la mort.

I. POINT.

On est assuré de mourir, mais on ne sçait ni le jour, ni l'heure de sa mort.

CONsidérez qu'il est certain que nous mourrons, nul homme raisonnable qui puisse le révoquer en doute; mais quand mourrons-nous, sera-ce tôt, sera-ce tard? nous n'en sçavons rien. Tout ce que nous sçavons de certain, c'est que nous mourrons toujourns plutôt que

Qij

nous ne pensons ; que c'est un article de foi , que nous ne sçavons ni l'heure , ni le jour qui doit être le dernier de nôtre vie , & que le Fils de l'Homme viendra certainement à l'heure qu'on ne l'attendra pas.

Quelle précaution que vous puissiez prendre , vous ne laisserez pas d'être surpris ; que sera-ce si vous n'en prenez point ?

Il n'y a ni âge , ni tempérament , ni embonpoint , qui puisse nous garentir une heure de vie. Combien de gens meurent à nos yeux dans une florissante jeunesse , dans la force de l'âge ; le cours ordinaire de la nature est aussi souvent interrompu , qu'il est observé ; il est peu de jours qui ne nous en fournisse quelque exemple.

Nôtre vie , selon le langage de l'Écriture , est comparée à une feuille d'arbre qui tombe au moindre souffle de vent ; à ce même souffle de vent qui ne se fait sentir qu'en passant ; à une fleur qui s'épanouit le matin , & que peu d'heures après on voit fanée.

Il est peu de mort qui ne soit imprévûë , point qui ne soit précipitée , & subite à l'égard de celui qui meurt :

quel homme avez-vous vû mourir qui ne se promet encore du moins de vivre jusqu'au lendemain?

On sçait que la mort est certaine, mais on ne la considère qu'à la fin d'une longue carrière; on l'envisage comme dans un éloignement, dans un âge bien avancé; & quand cet âge avancé est venu, il ne l'est jamais assez pour nous ôter l'esperance de vivre neanmoins encore une année.

Le corps humain est un édifice qui est prêt à tomber, lorsqu'il paroît le mieux appuié. On prévoit ordinairement la chute des bâtimens par quelque marque extérieure; mais qui voit les ressorts différens de la machine de nôtre corps; Il suffit de sçavoir la structure du corps humain, & de quoi dépend nôtre vie pour être effraïé, pour être étonné qu'on vive même si long-temps.

Ne nous flattons point, mettons ordre à nos affaires; quelque bien établie que soit nôtre santé, il n'y a qu'un pas de la vie à la mort. C'est assez d'avoir un corps mortel pour avoir mille raisons de craindre à chaque moment. Où est l'homme sage qui voulût nous assurer un an de vie au péril de la sienne? C'est

cependant à la fin de cette année là que je renvoie ma conversion.

L'homme ignore la fin de ses jours, dit l'Ecclesiastique ; & comme le poisson, lorsqu'il se joue dans les eaux, & l'oiseau dans les airs sont pris tout à coup, l'un à l'hameçon, l'autre au filet, ainsi les hommes se laissent malheureusement surprendre à la mort, lorsqu'ils pensent jouir du moment le plus agréable de leur vie.

L'un meurt au jeu, & l'autre à table, combien sont trouvez morts dans leur lit ; & de tous ceux dont nous avons appris la mort depuis un an, y en a-t-il un seul qui s'attendît de mourir cette année ? Et de tous ceux qui mourront cette année, y en a-t-il un seul qui ne s'attende de vivre plus d'un an ? L'heure de nôtre mort est-elle moins incertaine ? Et y a-t-il un jour de la vie que nous puissions dire sûrement ne devoir pas être le dernier ? Nous sommes cependant assurés, que si ce jour étoit le dernier nous serions damnez, & nous sommes tranquilles ? qui nous rassure ?

Attendez-vous à être surpris par la mort, nous dit le Fils de Dieu ? Voïez de quelles comparaisons il se sert pour

nous rendre cette verité plus sensible : Je viendrai, nous dit-il, comme un voleur, qui met toute son industrie à surprendre : ou comme un maître, qui voulant éprouver la fidelité de ses serviteurs, feint un grand voïage, & arrive inopinément au logis, lorsqu'on le croit bien loin : ou enfin, comme un époux, qui s'étant fait attendre long-temps, arrive lorsqu'on y pense le moins.

Cent exemples confirment chaque jour ces oracles ; la mort précipitée de tant de gens nous frappe d'abord ; mais on se rassure bien-tôt en cherchant la cause de cette mort précipitée, & en nous flattant, que cette cause ne se trouve point en nous ; c'étoit un homme, dit-on, d'une santé caduque ; une trop grande application d'esprit a abrégé ses jours ; il a fait un excès, il étoit menacé d'un pareil accident, c'est-à-dire, je ne trouve point en moi ce que je m'imagine avoir causé sa mort, je n'ai donc rien à craindre ; au lieu de dire : Cet homme paroïssoit hier se porter aussi-bien que moi, & il est mort aujourd'hui ; qui peut m'assurer aujourd'hui que je serai demain en vie ?

Quelles clauses met-on dans un Con-

Q i i j

trat, pour prévenir l'incertitude des événements? On ne sçait pas, dit-on, ce qui peut arriver. Il faut que nous soions bien sûrs de nôtre sort éternel, puisqu'assurez, autant que nous le sommes, de l'incertitude de nôtre mort, avoiant même que nous pouvons mourir à toute heure, nous pensons si peu à la mort, nous travaillons si négligemment à nôtre salut; nous nous mettons si peu en peine de régler les affaires de la conscience; il faut que nous soions bien prêts; mais si nous ne le sommes pas, ne risquons-nous rien? Et risquer en ceci est-ce être sage?

Si vous aviez été dans les Finances, dans le maniement des deniers publics, disoit un celebre Ministre de l'Evangile, & que vous eussiez eu des affaires embarrassées, & qu'avec cela on fût toujours sur le point de vous faire rendre compte; que vos Maîtres vous eussent assuré qu'ils vous prendroient, lorsque vous n'y penseriez pas; qu'il fallut, pour mettre les choses au net, un temps considerable, & avec ce grand loisir beaucoup de présence d'esprit; que vous eussiez mille exemples de gens surpris, vous perdriez sans doute le repos, pour

vous disposer, & vous tenir en état. Si quelqu'un alors vous représentoit, que vous ne devez pas vous tourmenter, qu'il sera assez temps d'y travailler dans quelques années; comment recevriez-vous un tel conseil? Non, diriez-vous, cela est d'une longue discussion, vous ne connoissez pas le Maître que je sers, il vient lorsqu'on s'y attend le moins; d'ailleurs, il y va de ma vie, si je ne rends compte de tout: je risque trop pour n'être pas prêt à toute heure.

Doit-on raisonner autrement sur la certitude de la mort, & sur l'incertitude de l'heure? N'est-ce pas pour cela que le Fils de Dieu use du mot de ferme, de talent, de deniers pour nous le marquer; il nous avertit, qu'il nous demandera compte à l'heure que nous ne croïons pas: il ne dit pas, préparez-vous alors, mais soïez prêts *Estote parati*; & cependant, nous n'y faisons point réflexion.

Nous avons un grand compte à rendre; que de Commandemens à garder, que de devoirs à remplir, de combien de graces, & de talens avons-nous à répondre: ce n'est pas seulement du mal que nous ayons fait, c'est encore du bien

Qv

que nous avons fait , c'est encore du bien que nous n'avons pas fait , & que nous devons faire , c'est du bien même que nous avons fait , & que nous avons mal fait , c'est de nos propres pechez , c'est des pechez que nous aurons été occasion aux autres de commettre , que nous aurons à rendre compte ; la chose vous paroît-elle de quelque discussion ? L'affaire est-elle de quelque conséquence ? Il ne s'agit de rien moins que de la perte de nôtre ame , & d'une perte irréparable , d'un malheur éternel , & nous remettons tranquillement à un temps où les gens du monde ne voudroient pas se fier à nous sur rien , où l'on fait casser devant un Juge ce que nous avons fait dans les affaires de nôtre ressort , en quoi nous sommes néanmoins le mieux entendus ; à un temps qui arrivera toujours plutôt que nous ne croïons ; sommes-nous sages ?

Combien de ceux qui feront ces réflexions mourront avant la fin de cette année ; y en a-t-il un seul qui les fasse avec la pensée que cette réflexion le regarde , & qu'il doit mourir dans moins d'un an ? Cependant , il est certain que nous les ferons un jour pour la dernière

fois; qui nous a dit, que ce ne sera pas ici ce dernier jour?

Je ne sçai, Seigneur, si je dois plus espérer que craindre, & si en regardant moi-même en pitié ceux qui comptent si imprudemment sur cette vie, je ne serai pas moi-même quelque jour un objet de compassion. Ne le permettez pas, mon aimable Sauveur; je vois, je sens l'indignité d'une si pitoïable conduite; j'ai eu peut-être encore moins de prévoïance en ceci que les autres: quel seroit mon regret, quel desespoir, & à quoi dois-je m'attendre, si faisant les réflexions que je fais, & connoissant le danger où je me suis mis, je ne profite pas de la grace que vous me faites, quand je devrois avoir encore long-temps à vivre; je ne veux plus remettre ma conversion, & je vas commencer à vivre comme si je n'avois plus à vivre que quelques momens.

II. P O I N T.

Réflexions sur l'incertitude de la mort.

Considérez, que rien n'est plus propre à détacher efficacement des plaisirs de

Qvj

la vie , & des soins de sa fortune que l'incertitude de la mort bien pénétrée.

Je sçai certainement que je mourrai ; chaque heure du jour peut-être la dernière de ma vie : la plus forte santé n'est pas à l'épreuve d'une chute , d'une apoplexie , ni de cent autres mortels accidens ; combien de gens de tout âge , & dans toute sorte d'état enlevez dans cinq ou six jours par une pleuresie , ou par une fièvre maligne. Oserois-je assurer avec ferment , que j'ai encore un mois à vivre ? & j'agis , & je pense comme si je sçavois par révelation divine , que je dois vivre plusieurs ans.

Un homme condamné à mort par un Arrêt irrévocable , peut-il , sans avoir perdu l'esprit , se livrer à la joie , & ne penser qu'à vivre , tandis qu'il se voit à tout moment sur le point d'être exécuté ? Sommes nous plus sages ? l'Arrêt irrévocable de nôtre mort nous a été signifié ; l'exécution peut se faire à toutes les heures : & d'où vient cette fureur du plaisir , cet acharnement au gain , à un établissement temporel , qui contre la Loi de Dieu , nous fait renoncer à tous les devoirs de la conscience ? D'où vient cet accablement d'affaires , cet oubli du

Ciel, cet entêtement du monde, cette insensibilité, cette assurance ?

Être riche, dit saint Augustin, & être toujours dans l'incertitude si on le sera long-temps, c'est ne l'être pas ; être puissant, être grand, être heureux dans le monde, jouir de tous les plaisirs de la vie, & être sans cesse sur le point d'en être privé pour toujours, c'est n'en avoir pas. Dès qu'on est convaincu de ce principe, dit le même Père qu'on a déjà cité, on acquiert bien-tôt une entière indifférence pour toutes les choses de la terre : il ne faut pas beaucoup exhorter une personne pour la détacher d'un bien qu'elle n'a que par emprunt, on n'a de la peine qu'à la porter à en prendre quelque soin.

Si cette jeune personne qui se livre à tous ses desirs, qui ne se repaît que de plaisirs mondains, qui n'écoute que sa passion, qui n'a d'autres règles de sa conduite que les maximes du monde, pensoit en entrant dans cette assemblée mondaine, qu'elle peut y être surprise par la mort, y trouveroit-elle beaucoup d'agrémens ?

Si pendant cette longue séance au jeu, ou en assistant aux spectacles, on pen-

soit , que peut-être ne sera-t-on tiré de cette salle que pour être porté au tombeau ; ces divertissemens profanes seroient-ils du goût de bien des gens ?

On ne se divertiroit jamais , dit-on , si l'on pensoit par tout au danger où l'on est , d'y trouver la fin de sa vie : mais pour n'y pas penser , est-on moins en danger ?

On a vû expirer des Joüeurs , & des Joüeuses les cartes à la main ; on a vû mourir les Acteurs sur la Scene : avons-nous convenu avec le Maître de la vie , que nous pouvons en toute sûreté nous trouver dans tous ces plaisirs ? Nous a-t-il assuré , qu'il ne terminera la nôtre , qu'après un tel nombre d'années , & que nous serons toujours avertis du jour de nôtre mort ?

On se donne de grands mouvemens pour s'enrichir , pour s'avancer , pour faire fortune dans le monde ; mais sur quoi portent tous ces vastes , & ambitieux desseins ? Helas ! fortune , ambition , esperances flatteuses , grandes entreprises , beaux projets , tout n'est fondé que sur la vie ; mais ignore-t-on qu'on n'a cette vie que par emprunt , à condition de la rendre à toute heure , c'est-à-

dire , qu'à toute heure on est en danger de la perdre ; & au moment qu'elle nous est ôtée , que deviennent toutes ces belles esperances , cette fortune , ces grands projets ?

Nous sommes dans la maison de nos peres , & si nous voulons remonter jusqu'au premier possesseur , nous verrons une longue suite de gens qui en sont sortis , les uns plutôt , les autres plus tard , & tous au temps qu'ils ne s'y attendoient pas. Plusieurs même en sont sortis sans avoir eu loisir de penser à ce qu'ils deviendroient. Nous sommes témoins de tout cela , nous déplorons leur sort ; avons-nous plus de prévoïance ? Et ne pourra-t-on pas dire un jour de nous , que nous en avons été tirez sans avoir pourvû à l'avenir ?

Qu'il est horrible de mourir sans être prêt , & combien croïons-nous qu'il nous faille de temps pour l'être ? Un mois suffiroit-il pour être en état de paroître devant ce souverain Juge ? Les affaires de la conscience , une vie de trente , ou quarante ans , ce cahos d'iniquité peut-il être débrouïllé en peu de semaines ? Et sommes-nous assurez seulement d'un jour ?

Apprend-on la mort précipitée d'une personne encore jeune, ou qu'on avoit vû depuis peu en parfaite santé, on est étonné, on est surpris; il paroît bien qu'on est peu pénétré d'une vérité si constante: qu'est-ce qui nous étonne? Qu'un homme soit mort plutôt qu'il ne pensoit, & en est-il un seul qui meure autrement? Est-on surpris qu'il n'ait pas été long-temps malade? & la chose est-elle si rare? C'est comme si on s'étonnoit qu'un verre qui tombe se casse, ou qu'une de ces petites ampoules, qui brillent sur la surface de l'eau, disparoisse en un moment.

Quoi, mon Dieu! il est certain que ceux qui auront le plus pensé à la mort seront encore surpris; que sera-ce de ceux qui n'y pensent point, qui ne veulent pas même qu'on y pense?

La chose paroît incroyable; elle est cependant vraie; ce n'est que par rapport au salut qu'on ne pense pas à l'incertitude de la mort; car par rapport à l'intérêt temporel personne qui n'y pense; Conventions, Contrats, Mémoires secrets, tout est plein de précautions contre cette fatale incertitude; on ne sçait pas, dit-on, ce qui peut arriver, on peut

mourir, il est d'un homme sage de prévoir certains accidens; on écrit même certains points pour suppléer à nôtre défaut, & servir d'éclaircissement sur certaines affaires, en cas qu'on vint à mourir avant que de les avoir terminées: & pour le salut, & pour les affaires de la conscience, & pour nous assurer une heureuse éternité, quelle prévoiance? La mort est-elle moins incertaine par rapport aux affaires de l'éternité, que par rapport à celles du temps? Celles-cy sont-elles de plus grande conséquence? Est-ce d'un homme sage de n'être point prêt, sçachant qu'il doit être surpris? Quand est-ce qu'on dira au sujet de nôtre grande, & unique affaire, comme l'on dit au sujet de celles d'autrui: Que sçait-on ce qui peut arriver? Il faut donc faire incessamment cette restitution, il faut donc me convertir sans délai, il faut dès ce moment pourvoir efficacement au salut de mon ame; je puis n'être pas en vie demain, la mort me peut surprendre, est-ce d'un homme sage, qui n'ignore pas combien la mort est incertaine, de se laisser surprendre à la mort?

Que l'incertitude de la mort fait bien

voir le vuide , & le foible de ce moment de plaisir dont on veut jouir ! Peut-on penser à cette affreuse incertitude sans qu'elle trouble toute la douceur que l'on goûte ? Qui pourra de sang froid faire cette réflexion ? Le plaisir que je prends aujourd'hui est peut-être le dernier.

O que cette pensée est salutaire , & qu'elle est capable de faire de grands fruits !

Si un Prêtre n'offroit jamais le divin Sacrifice qu'en pensant que ce sera peut-être là le dernier qu'il offrira , l'offriroit-il avec précipitation , & avec dégoût ? Seroit-il peu recüeilli , & peu touché tenant entre ses mains cette précieuse Victime , & sortiroit-il de l'Autel sans ferveur , & sans dévotion ?

Si on n'approchoit de la sainte Table que dans cette pensée , que cette Communion nous tiendra peut-être lieu de Viatique ; les Communions seroient-elles si sèches , & si infructueuses , & se confesseroit-on sans douleur , & souvent même par coûtume , si l'on se confessoit toujours comme pour la dernière fois ?

L'ambition , l'interêt , la passion , au-

roit-elle beaucoup de part à toutes nos entreprises, si l'on ne faisoit jamais rien sans penser qu'on peut mourir dans peu d'heures? Cependant, tout cela peut arriver; une Messe, une Confession, une Affaire, une Année fera la dernière de nôtre vie: & qui peut nous assurer que ce ne sera pas celle-cy?

Que ferai-je, disoit cet homme riche dont parle l'Evangile, que ferai-je? Car je n'ai point où serrer ma recolte. Voici ce que je ferai. J'abatray mes Greniers, & j'en ferai de plus grands, où je mettrai tout ce que j'ai recüeilli, & tous mes biens, & je me dirai à moi-même: Tu as des biens en abondance pour plusieurs années, prens du repos, mange, divertis-toi, fais grand' chere; mais Dieu lui dit: Insensé, cette nuit même on va te redemander ton ame; & ce que tu as mis en reserve, pour qui sera-t-il? *Luc. 12.*

Stulte hac nocte animam tuam repetent à te, quæ autem parasti, cujus erunt?

Insensé, en ce qu'il croit tenir pour long-temps un bien, qui à tout moment lui peut-être enlevé. Insensé, en ce qu'il fonde tout son bonheur sur un sable mouvant, qui change à toute heure, sur une ombre qui passe, sur une fumée qui

se dissipe , sur une fleur qui se fane en un instant.

— Serai-je plus sage , Seigneur , si après toutes les réflexions que je viens de faire sur l'incertitude de la mort , je continuë d'agir comme si j'étois assuré d'avoir encore plusieurs années à vivre ?

Voici peut être la dernière Méditation , la dernière Retraite que je ferai ; & qui m'a dit , que ce n'est pas ici la dernière année , le dernier mois , peut-être même le dernier jour de ma vie ? Helas ! si je devois paroître devant mon Juge avant la nuit , si mon sort éternel devoit être décidé dans ce jour , si mon éternité devoit commencer dans peu d'heures , aurois-je sujet de croire que je serois sauvé , que mon sort seroit heureux , que le Ciel seroit mon partage ? Ma conscience me rend-elle ce doux témoignage ? & si elle me dit le contraire , si je suis assuré que je serois damné , si je mourois sur l'heure , cette pensée me fait frémir : comment puis-je remettre ma conversion à demain ?

— Je ne la remets pas non plus , Seigneur ; la chose est de trop grande conséquence , pour la risquer sur une telle incertitude. Par vôtre miséricorde, vous

pour le mois de Juin. 381

me donnez encore ce jour ; j'espere que
vous me ferez aussi la grace de regler si
bien dans ce jour ma conscience , que
je pourrai dire avant la nuit : Mon cœur
est prêt , ô mon Dieu , mon cœur est
prêt : *Paratum cor meum Deus , paratum
cor meum.*

Fin du premier Tome.